

Bruno Massé

M9A

Il ne reste plus que les monstres



Bruno Massé, 2015
Sabotart, 2015



Sous licence Creative Commons : attribution - pas d'utilisation commerciale -
pas de modification non transposée

ISBN 978-2-924425-02-2

Dépôt légal – Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal – Bibliothèque et archives Canada, 2015

... nicht was wir bringen, sondern was wir umbringen.

Ce n'est pas tellement ce qu'on crée [qui importe], mais ce qu'on détruit.

- Karl Kraus

Aphorismes

Bienvenue à la fin du monde

– Beurk, lança Svet, sa voix moqueuse derrière le masque à gaz. C'est dégueulasse!

Sur la table de travail, une douzaine de bouteilles de toutes formes étaient entassées, vides – bière, vin, soda –, la vitre crasseuse, les étiquettes pâlies par le soleil. Le reste du matériel avait été soigneusement étalé à côté : cannes de café, sacs de plastique, entonnoirs et capsules rouillées.

Curieuse, Svet venait de sceller une bouteille et scrutait la mixture visqueuse depuis les verres de son masque – les flocons de styromousse baignant dans la gasoline, entremêlés de poussière d'aluminium. Elle tapa la vitre du doigt, comme si c'était un aquarium.

– Ah, ah!... *Bang!* fit-elle, son rire métallique à travers la valve d'expiration.

Quelques mèches d'un mohawk déferlaient au côté de sa tête, entre les sangles, jusqu'à sa nuque rasée. Une camisole reposait lâchement sur ses épaules, usée à la corde, presque transparente. À sa taille pendait un couteau Bowie, le poids de la gigantesque lame tirant sur la corde qui lui servait de ceinture, laissant paraître l'élastique de son slip, l'os de son bassin.

Svet n'allait nulle part sans son Bowie.

De l'autre côté de la table, Hans remplissait soigneusement une énième bouteille de gasoline avec le bec verseur d'un bidon d'essence, prenant bien soin de ne pas en renverser. Il avait laissé son paletot de cuir sur une chaise, rabattu le capuchon de son coton ouaté et retroussé les manches pour travailler. Le vêtement ne faisait rien pour cacher sa silhouette rachitique, ses clavicules saillantes. Or, ses mains maigres besognaient habilement. Il expira à travers la valve de son masque et rajouta, sarcastiquement :

– Ouais! Un spécial « réchauffement climatique ». Personne pourra dire qu'on n'a pas le sens de l'humour...

Hans tendit la bouteille pleine à Svet, puis en entama une autre.

Dehors, l'après-midi s'écoulait, paisiblement. Avril et c'était déjà la canicule. Par la fenêtre aux carreaux éclatés, on pouvait apercevoir le soleil anémique derrière un voile de smog, les taudis de La Pointe, les ruines, puis là-bas, le canal aux eaux boueuses, le béton, les clôtures électrifiées. Plus loin, les tours d'habitation sécurisées, les tourelles automatisées, les gratte-ciels miroitants du centre-ville et l'épicentre, le monolithe : la pyramide étincelante de l'Arcologie.

– Ça me fait penser, commença Svet, à ce zoo où je suis allée une fois quand j'étais petite. Je me souviens ces singes derrière les barreaux, ils avaient l'air patauds et juste misérables, tu sais? Mais avant que je puisse dire quelque chose, la panique éclate, tout le monde s'emporte et j'entends les macaques lancer des petits cris aigus; ils sont fâchés, mais on dirait qu'ils se bidonnent aussi en même temps. Paf! Je réalise qu'ils sont en train de tirer leur merde à des gardiens du zoo qui viennent d'entrer dans la cage. Tu aurais dû voir la face des gardiens, toi. J'ai tellement ri, j'en avais mal au ventre. C'est fou, tout le monde était scandalisé, mais moi je trouvais ça drôle, tu sais... à cet âge-là. Évidemment, c'était avant que les vraies emmerdes commencent.

Svet déposa une bouteille, ajusta une sangle de son masque à gaz.

– Tu trouves pas, insista-t-elle, qu'on est un peu comme des macaques, nous aussi? On est ici, on a rien, puis on tire tout ce qu'on trouve sur les fascistes, les *suits*, les flics : on balance n'importe quoi – notre merde, tiens, et des bouts de pavés, des briques....

– Et du napalm? ajouta Hans, en pointant les bouteilles sur la table.

– Exact, acquiesça Svet. Tout ce qu'on peut. Parce que ces salauds nous ont mis en cage. C'est pas comme si on pouvait faire autrement, il faut être libre. C'est notre nature, on ne peut pas s'en empêcher. Et franchement, c'est amusant.

Hans hocha la tête. Il réfléchit un moment entre deux bouteilles et demanda à son camarade :

– Tu sais c'est quoi un auroch?

Svet haussa les épaules, dubitative.

– C’est une espèce de grosse bête poilue, continua Hans. On a réussi à la domestiquer y’a plusieurs milliers d’années et ça a donné la vache, cette espèce de gros pis sur pattes, puis les aurochs sont morts. L’espèce est disparue, comme toute une flopée d’autres. Les animaux qui veulent ou peuvent pas rentrer dans une case de la civilisation, ils s’éteignent. Mais y’a que quatorze espèces de gros mammifères sur la planète, sur à peu près cent trente, qu’on a réussi à domestiquer. Les autres, rien à faire. Elles se laissent mourir ou nous sautent à la gorge. L’histoire est pleine de cas comme ça, où, quand tu te soumetts pas, tu crèves. Puis, y’a la race humaine, où on a réussi, je sais pas comment, à se planter exactement des deux côtés de la cage.

Un silence tomba sur l’usine abandonnée, rapidement brisé par l’écho de quelques goélands à l’extérieur.

Svet soupira à travers la valve d’expiration. Depuis les vitres du masque à gaz, elle détourna le regard sur la bannière qui séchait au mur, un grand tissu noir, effiloché, avec un grand A encerclé, puis les lettres peintes, vertes, encore humides : « Bienvenue à la fin du monde ».

– J’ai hâte à la manif, avoua Svet en reprenant la tâche.

– Moi aussi, conclut Hans.

Les lundis

La sergente Amélie Lacroix tapait des doigts sur le bureau verni.

– Je vous ai déjà tout dit, précisa-t-elle, essayant de contenir sa frustration. Combien de fois voulez-vous que je le répète?

Dans le bureau sans fenêtre, trois personnes étaient assises devant elle, leur regard errant du sien aux panneaux numériques enchâssés dans la table. Il y avait d’abord le duo d’usage : Psy et RH, ceux qu’on envoyait chaque fois que ça merdait. Mais il y avait aussi un commandant du Service, placé là pour montrer que c’était sérieux, mais surtout parce qu’il n’y avait personne d’autre dans les échelons pour y assister : les inspecteurs étaient trop nuls et le directeur n’avait jamais le temps de rien.

– On cherche simplement à comprendre, précisa Psy.

– Amélie... tenta RH, un peu trop familière. C’est important que tu nous parles, que tu te confies. De bonne foi. Tu comprends, pour ton dossier?

– Allez Sergente, rumina Commandant, qui avait toujours le dernier mot. Encore une fois...

Amélie cessa de taper des doigts. Elle avala sa salive, se prépara à parler. Les caméras biométriques, qui étaient fixées dans des coins opposés de la salle d’entrevue, en profitèrent pour zoomer sur son visage, mesurer son expression, le timbre de sa voix.

Sans réfléchir, Amélie replaça la frange de ses cheveux châtons, quelques mèches blondes visibles à travers la queue de cheval. Elle se redressa sur la chaise, sa carrure athlétique évidente malgré l’uniforme noir du SOM : Service d’ordre métropolitain.

– J’ai répondu à un appel pour tapage nocturne, commença la sergente. Je suis arrivée sur les lieux à une heure et demie du matin. Vous pouvez voir dans l’ordinateur de bord. Le reste est dans mon rapport...

– Mais non ma chouette, coupa RH de sa voix sirupeuse. On veut savoir ce qui s’est passé *avant* : comment ton quart a commencé. Depuis le début, s’il te plaît, ça nous aiderait beaucoup à reconstruire

la trame des événements. En es-tu capable? Veux-tu un autre café?

Un petit verre d'eau?

– Ça va, bredouilla Amélie, même si elle avait soif.

Il ne fallait pas montrer sa faiblesse.

– Alors... insista Commandant.

– Bien en fait, tenta Amélie, il m'est arrivé quelque chose au début de mon quart; c'est en entrant dans mon auto-patrouille, rien de grave, mais...

Amélie hésita avant de poursuivre, plus froidement.

– Quelqu'un avait uriné sur la portière. En ouvrant la poignée, j'ai mis la main dedans sans m'en rendre compte, puis j'en avais plein les doigts.

– Hum, nota Psy. Et comment tu t'es sentie?

– Bof, répondit Amélie nonchalamment, j'étais pas particulièrement contente. Je veux dire, qui ferait quelque chose comme ça? Ça vous est déjà arrivé ce genre de cochonnerie, vous?

– Étais-tu choquée? redoubla Psy. Ce serait fâchant pour n'importe qui, c'est certain...

– Un peu, oui, avoua Amélie, se remémorant la scène. Enfin, je pense.

RH tenta de sympathiser.

– Les lundis, c'est comme ça des fois, hein? Fichue façon de commencer la semaine! Ah, ah!

– Je vois dans votre dossier, enchaîna Psy en défilant des fichiers sur l'écran tactile, que vous êtes suivie par un médecin? Régiment de... duloxetine. Antidépresseur. Quatre-cents milligrammes, fort dosage. Vous les prenez toujours?

– Oui, oui, rassura Amélie.

– Bon, coupa Commandant soudainement. On a compris. Allons directement à l'intervention, d'accord? Qu'est-ce qui est arrivé, précisément? Sur les lieux... Sergente?

Soulagée de revenir en territoire connu, Amélie énonça mécaniquement :

– Le suspect était un homme de race noire dans la vingtaine,

probablement sans domicile fixe. Il était en train de fouiller dans les poubelles d'un restaurant – il se trouvait sur une propriété privée. Je me suis approchée pour l'appréhender et il m'a menacée avec une arme blanche.

Amélie pouvait voir les photos filer sur la table à toute allure. Trois douilles de 9 mm. Un cadavre dans une mare de sang. Deux balles au cœur, une à la tête – témoignant d'un entraînement militaire gravé dans sa mémoire musculaire, la coordination parfaite entre l'œil et la gâchette.

– Vous avez mentionné une arme blanche? demanda Psy.

Amélie fronça les sourcils. Elle réalisa qu'elle n'aimait pas ce Psy. Il posait trop de questions, mettait son nez où il n'avait pas d'affaire. Mais une fois qu'elle réalisa ce qui se tramait, il était déjà trop tard. Amélie sentit son pouls s'accélérer – ce que les caméras notèrent automatiquement.

– Oui, répondit-elle sèchement.

Mais Psy revint à la charge.

– Pouvez-vous élaborer sur ce détail, Sergente?

La policière ne savait plus quoi dire; elle envoyait des regards suppliants à RH et Commandant, en vain.

– Une *fourchette*, précisa Psy. C'était une vulgaire fourchette de table. Vous dites que le suspect fouillait dans les poubelles d'un restaurant?

La tension était palpable. RH se mordait la lèvre et n'osait pas intervenir.

– Et vous portiez bien votre veste, poursuivit Psy, énumérant les éléments d'une liste défilant sur l'écran. Fibre synthétique para-aramide. Jambières, bottes, casque, visière...

C'est alors que Commandant se leva de la chaise. Il pressa sa paume sur la vitre, le dispositif lumineux s'éteignit d'un coup. Par ce seul geste expéditif, il venait de mettre fin à l'entrevue.

– Le suspect était armé, proclama-t-il avant de se tourner vers Amélie. Merci Sergente, ce sera tout.

Appelle-moi Bill

Ce soir, le Lilith Club est en feu.

Mon club.

Des cascades de faisceaux laser déferlent sur les murs, les hologrammes brillent du plafond : rouge sang, pourpres, azur. Les formes projetées sont suggestives, rondes, contrastantes, finement calculées pour accélérer le pouls, attiser, exciter, hypnotiser. Les rotateurs vrillent dans un chef-d'œuvre de programmation psychotronique, ils envoient des *splash* argentés et l'écume de mercure roule sur les pages d'onyx du Lilith Club. La lumière inonde les danseuses professionnelles, hissées trente pieds au-dessus du parterre dans des cages à gogo, comme des oiseaux – elles vibrent dans une transe érotique, sur un *high* de V. Portées par la perfection chimique, elles oscillent langoureusement, pieds nus, cuisses musclées, peau tendue, mèches collantes et emmêlées. Leurs tressaillements se fondent dans la musique.

Sous elles, des milliers de jeunes se perdent, se trouvent, s'abandonnent. Le *beat* les transperce tous, tire leurs ficelles de pantins. C'est le rythme saccadé, numérisé, codé soigneusement par de quelconques schizos d'Europe de l'Est, probablement à l'aide d'implants cybernétiques acquis sur le marché noir. La musique est crachée à travers les enceintes magnétiques, tend les nerfs, dilate les pupilles, fait grincer leurs os et la sueur – celle qui luit sur leur front, perle sur leur peau – c'est leur capitulation, leur reddition à mon pouvoir.

Dans la symphonie synthétique, mon règne est absolu.

Et je contemple la scène du *lounge* VIP au quatrième étage – mon promontoire, mon trône. Derrière le cordon de sécurité, mes attachés, ma suite royale et tout le monde sait qui je suis, on ne peut pas se tromper. C'est ma mâchoire carrée, ma complexion parfaite, mon complet Strauss, ma chemise de Milan. Mes yeux perçants – bleus depuis les laboratoires de Mackau. Je serai toujours jeune. La technologie fait des merveilles.

Mon scotch est vide, mais je n'ai pas trois secondes à perdre pour le signaler au barman : je surveille ma cour. Mon Club. Mon réservoir à peau.

Sans cligner des yeux, je passe d'une fille à l'autre, file par-dessus toutes les laides, celles qui sont trop petites, trop maigres, trop grosses – y'en a toujours de celles-là, peu importe ce que je dis aux portiers. Puis là, et là, une candidate. Je l'observe, l'analyse. Suffit de quelques secondes et je la connais – elle est rieuse ou elle est sérieuse, elle danse comme un canard ou comme une déesse. Du coup, je comprends qui elle est, comment elle pense. Dans la lumière psychotronique, je la déshabille, la lèche des yeux, je devine son ventre, ses seins, je la baise de toutes les façons possibles.

Et je la jette.

Pas d'intérêt. Rien de spécial. À la suivante. Elle, et elle.

Puis je commence à soupirer et à me demander si c'est pas finalement le temps d'appeler le barman quand j'aperçois, du coin de mon champ de vision, une scène bizarre en train de se dérouler au deuxième étage.

Y'a cette fille, cette... créature. Étrange. Intéressante. Fascinante, même. Une peau de lait, dévoilée subrepticement par cette délicate robe de soirée, et blanche, je veux dire, blanche comme une voile de bateau, blanche comme les sables de la Méditerranée. Mais ses lèvres, ses paupières sont *noires*, comme du charbon et ses cheveux courts sont teints d'un bleu de minuit, les mèches maintenues avec des épingles, quelques boucles indigo s'échappant pour retomber sur ses tempes.

Une beauté troublante, d'accord, mais c'est la scène qui me fait frissonner. Parce qu'il y a ce type, cette larve mal rasée, ce petit con assis là à côté d'elle dans un costard à dix crédits, et ils sont en train de parler – ou du moins, c'est elle qui parle, parce que lui, il pleure comme un nouveau-né, la face toute tordue et boursouflée. Il bave, il renifle, il morve.

Ça ressemble à une scène de couple. Mais voilà : il n'y a absolument aucune émotion sur le visage de la belle, elle a simplement l'air

de s'emmerder vaguement, et lui est en train de faire une syncope. Le contraste est tout à fait saisissant.

Quand le mec s'effondre finalement le visage entre les mains – je le remercie de m'épargner sa bouille –, voilà que la fille se lève, le plus naturellement du monde, et s'en va! Elle l'a planté là, mais y'a quelque chose de fracassant dans son honnêteté, sa franchise. Oui, elle est froide, glaciale comme sa chevelure, mais elle fait comme elle veut, elle ose être elle-même, librement, systématiquement belle et cruelle.

Elle pourrait être comme moi.

Je ne peux m'empêcher de la regarder quand elle se lève, de lorgner la coupe vertigineuse de sa robe qui descend jusqu'au bas de son dos, révélant l'absence d'un soutien-gorge, et c'est à ce moment que je remarque le tatouage sur sa nuque. On dirait une plume, quelque chose d'allongé, de noir, de pointu. Ou alors une lame? Une pointe de lance? Et quel genre de personne se fait tatouer une pointe de lance dans le cou? Pourquoi?

J'en suis à spéculer intensément, surpris moi-même et on ne peut plus enchanté par la tournure des événements, lorsqu'un de mes gardes du corps ose m'interrompre.

– Monsieur Saint-Onge, gueule-t-il à travers la musique.

Il est nouveau, mais ce n'est pas une excuse pour être aussi stupide.

– Appelle-moi Bill, je lance avec un beau sourire.

Sourire, c'est facile. On tire des muscles faciaux, on fait semblant. Les études prouvent qu'un soupçon de familiarité peut hausser la productivité des subordonnés. Ce n'est pas mon plus beau sourire, mais cet imbécile ne mérite pas la totale.

Le garde du corps pointe l'entrée du *lounge*, une volée de greluches en manteaux de fourrure attendent en ligne, toutes de maquillage aérosol, greffes de muscles, antibiotiques et talons hauts. Le divertissement de la soirée : haute classe, une douzaine. Les hologrammes du catalogue sont souvent trompeurs, j'en commande toujours plus pour être sûr.

Je détourne le regard vers le deuxième étage; aucun signe de la

femme mystère, rien que cette larve qui, je pourrais jurer, est à deux doigts de se chier dessus. Je hausse les épaules. Tant pis, les biométriques auront balayé ma perle rare, je mettrai un agent sur son cas demain matin.

En attendant, je fais signe au garde du corps, il laisse entrer le bétail. La soirée est encore jeune. S'il y en a une de vraiment belle, je prendrai celle-là. Et sinon, je me contenterai d'un paquet d'ordinaires.

Temps pour un scotch.

J'ai toujours su qu'acheter une boîte de nuit serait amusant.

Il ne neigeait plus sur Montréal

Hans veillait dans la sortie de secours.

Il écoutait la nuit urbaine paisiblement, emmitoufflé dans son capuchon, appuyé inconfortablement contre les barreaux rouillés du balcon. Il tâtait machinalement le bout de ses lacets, les bottes trouées par l'usure.

On entendait Nilsine bricoler avec des casseroles dans l'atelier. Pendant ce temps, Svet faisait le premier tour de garde, en ronde sur le toit.

Il pouvait y avoir plein de merdes la nuit. Les gens du coin étaient généralement sympas, mais il s'en trouvait toujours un ou deux qui se pointaient en épisode de psychose, les neurones frits par la V. Un squat fonctionnel finissait toujours par être la cible des vautours. Si ce n'était pas les cochons, c'était les Cultistes du 7^e Jour, des trafiquants d'organes ou n'importe quel pervers qui débarquait la queue à l'air.

Une nuit comme toutes les autres, mais Hans n'arrivait pas à dormir. Il y avait quelque chose de différent dans l'air, cette odeur d'ozone avant l'orage, cette impression de fébrilité, de nouveauté, comme si tout était possible.

Pourtant, au premier regard, on aurait dit que rien n'avait changé. La Pointe était toujours la même, entassée, empoisonnée, autant de plâtre fissuré, de carton trempé, de moisissure, de terre plombée. Là, la voie ferrée enchâssant le territoire d'O'Reegan : le roi des taudis, qui régnait sur le sud dans la fiente et les amphétamines. Plus loin, les clôtures électrifiées et derrière, cette bretelle de l'autoroute qui avait remplacé Victoriatown au siècle dernier – un autre bidonville, une gangrène que les riches avaient créée puis amputée aussi facilement avec deux ou trois articles de loi et des pelles mécaniques.

La Pointe était prise dans un étau. Au nord, les eaux stagnantes du canal Lachine où flottent les cadavres et des miettes de plastique. Tout se terminait à l'est avec les feux ardents du centre-ville,

ses tours lumineuses et cristallines, les mitraillettes automatiques et leurs phares de sodium. On y devinait des citoyens respectables aux augmentations génétiques, protégés par une armée de flicaille paramilitaire, puis les fractales d'échanges boursiers, la jungle hypercapitaliste dans son hystérie perpétuelle.

Comme une bête robotisée, les veines électriques de Montréal – ses néons, holoprojecteurs et bornes optiques fusionnaient le long des boulevards, les canaux du pouvoir et de l'information convergeant inéluctablement vers le cœur de la cité : l'Arcologie. Cette pyramide vitrée restait plantée comme un pieu dans le sein de l'île : un circuit de vie fermé, chef-d'œuvre du développement durable, où respirait, complotait et jouissait la crème de la crème, tous les William Saint-Onge de ce monde. Dans le ciel orangé d'avril, un hélicoptère blindé veillait sur le quartier des affaires, stationnaire à basse altitude.

D'un seul regard, tout était pareil.

Mais Hans savait que ça grouillait, là, sous le vernis.

Deux degrés Celsius. Rien qu'un chiffre et pourtant, son sens était violent. L'anomalie du réchauffement climatique, le seuil qu'avaient fixé les savants du monde, le siècle dernier. Ils avaient calculé qu'à deux degrés, tout le monde était baisé, que c'était un point de non-retour; qu'après, ce serait une sorte de réaction en chaîne, que tous allaient y passer comme à l'abattoir, rien ne pouvant empêcher l'extinction massive de l'Holocène.

Entre-temps, l'histoire n'avait été qu'un long frémissement pathétique; les scientifiques déchirant leurs chemises toutes les semaines, se demandant pourquoi personne ne les écoutait; la population qui paniquait entre deux pauses publicitaires et se tournait vers ses leaders, qui eux, étaient morts de rire, la bouche pleine de pognon. Décennie sur décennie, la société industrielle se plaisait dans le miroir de la culture, simultanément sexy et suicidaire.

Les anarchistes se multipliaient comme des cellules cancéreuses, noires et gorgées de pus. De temps à autre, une poignée d'entre eux

allait se faire casser les dents et cribler de balles par une escouade tactique du SOM. Le reste attendait patiemment : il y avait trop d'espoir pour transformer la tumeur en métastase. Mais voilà : il était trop tard et tout le monde le savait. C'était foutu : il ne neigeait plus sur Montréal.

Fini l'espoir.

Et Hans contemplait la fosse commune de la cité, séduit par cette idée de non-retour. La façon dont les variables se muaient, sensuelles, les règles du jeu renversées du jour au lendemain. Dix milliards d'individus acculés au pied du mur, l'herbe coupée sous le pied. L'instinct qui refait surface après dix mille ans d'abstraction : la révolte totale, enfin.

Ébloui par l'horreur de la civilisation industrielle, Hans voyait son plan prendre forme, bloc par bloc, ligne par ligne, une variable par-dessus l'autre, quantifiée, qualifiée – il pouvait quasiment goûter la fumée des auto-patrouilles enflammées, sentir la chaleur du brasier sur ses joues.

– Ça va? demanda Nilsine en faisant irruption sur le balcon.

Elle s'assit près de lui, une tasse d'étain dans chaque main. Ses jointures blanches et tatouées lisaient ACAB et NTFA. Sur le revers d'une main, la cicatrice d'un autre tatouage enlevé au couteau. Dans la pénombre, sa peau rosée sans pigmentation lui donnait des airs fantomatiques, éthérés, comme sa longue chevelure blanche en tresse, ses yeux mauves, vitreux.

Ses pantalons étaient couverts de patchs et autres bouts de tissus, elle les avait raccommodés si souvent que plus personne ne savait de quelle couleur ils étaient à l'origine. Les jambes croisées, musculeuses, laissaient paraître la forme des poings américains logés dans ses poches. Entre les replis de sa chemise entrouverte reposait un collier fait de petites flèches qui allaient dans tous les sens : l'étoile du chaos.

– T'as l'air dans la lune, ajouta-t-elle à voix basse, lui tendant une tasse. Tu veux que je te laisse à tes pensées?

Hans prit la tasse, huma les effluves d'alcool, l'arôme sucré du

Décapant. Nilsine avait trouvé une caisse de pêches dans les poubelles trois mois plus tôt et avait réussi à concocter une espèce d'eau-de-vie infecte, que Svet avait baptisée affectueusement en recrachant la première gorgée.

– Non, reste, murmura Hans, trempant ses lèvres dans la mixture, grimaçant sous le goût acre. J'arrive juste pas à dormir. Cauchemars et tout.

– Ouais, ricana Nilsine. Depuis la Famine de '47, j'aurais juré qu'il y aurait plus de manif en ville. C'est excitant. Évidemment, ça va rien changer.

Hans frissonna en se remémorant la barricade rue Charlevoix et le Behemoth qui l'avait réduit en poussière, la façon dont les hydrauliques de son canon de mort grinçaient en se réalignant vers eux.

– Évidemment, doubla Hans cyniquement. Tu crois qu'on va survivre à celle-là?

Hans réalisa que ses mains tremblaient quand il sentit une goutte de Décapant lui couler sur le pouce. Il déposa la tasse. Nilsine devina sa détresse et se rapprocha, lui frotta le dos pour le réconforter.

– T'en fais pas, chuchota-t-elle simplement. Je serai avec toi. Et puis, il faut bien passer au travers, c'est que la première étape du plan. La suite s'annonce bien. Le Meeting est presque prêt, Ix et Ruby viennent de confirmer. Avec les nihilistes, on sera treize. Hans leva sa tasse, un sourire mêlé d'amertume.

– À la fin du monde, proposa-t-il.

– À la mort de la civilisation, précisa Nilsine, ses yeux sanguins dans l'obscurité. Et à tous ces salopards qui vont tomber avec.

Belœil

La porte d'entrée se referma doucement derrière Amélie, les rotors des quatre serrures se verrouillant silencieusement. Passé minuit, calme plat dans la banlieue fortifiée de Belœil. Pas un son lorsque Amélie envoya ses clefs dans le bol de mousse phosphorescente, même l'épais tapis beige crème absorba le son de chacun de ses pas tandis qu'elle pénétra dans le salon.

Elle soupira.

Subitement, l'écho d'une foule en délire réverbéra à travers la maison jumelée.

Mais Jonathan ne réagit pas. Il était lové profondément, pratiquement avalé dans son fauteuil préféré. À ses pieds gisaient une bouteille de Fizzpop et son bol de Fromaggios, ses marques préférées. L'épicentre d'un match de hockey se déroulait sur la totalité du mur latéral, avec la glace, les joueurs adverses, les pubs défilant sur les bandes, les flashes de lumière. De son poste, Jonathan gesticulait frénétiquement, une demi-douzaine de capteurs transmettant chacune de ses commandes dans la console.

La lumière du jeu envoyait des reflets verdâtres sur son visage, illuminant ses traits : sa mine de chien battu, quelques mèches folles retombant sur son front et ses paupières lourdes, sa bouche entrouverte. Tandis qu'il jouait, deux dermes de Loxicalm luisaient à l'intérieur de ses poignets, des relaxants.

– Ça va? demanda Amélie à l'embrasure du salon.

Jonathan gémit.

– Bof. Je suis en train de perdre.

– Ah, répondit-elle. Quoi de neuf?

– Je sais pas, hésita Jonathan, monotone. On a reçu la nouvelle console au bureau. Une bombe, mais l'interface de l'utilisateur donne la nausée, supposément. En tout cas, faut être une espèce de chochette. Je sais pas.

– Hum, nota Amélie.

– Oh, ajouta Jonathan, Bertrand et Lorie nous invitent à un

barbecue dimanche.

Amélie se mordit la lèvre. Les voisins faisaient des rénovations et la dernière fois, Lorie avait causé de pavé uni tout l'après-midi. Mais ils étaient gentils, Amélie ne voulait pas être impolie.

– O.K., murmura-t-elle. Si tu veux...

Elle regarda son mari, inspira pour parler, mais n'osa pas. Elle marqua une pause une seconde, deux secondes, puis tourna les talons. En chemin, les capteurs laser enchâssés dans les murs suivaient sa progression, ajustant les lumières au passage.

Amélie arriva dans la cuisine. Il y régnait une odeur de désinfectant et de friture. Elle s'arrêta devant le réfrigérateur. Un cadran lumineux lui rappelait qu'il était temps d'acheter du lait. Plus haut, une série de photos se succédaient une à une.

Là : une photo d'Amélie avec son unité lors du conflit bolivien. 22^e Régiment Royal. Son armure, une ceinture de balles, sa cracheuse bien graissée, étincelante. Le sommet enneigé du Nevado Sajama. Le sourire d'Amélie et ses verres fumés.

Là : à pied derrière un tank Jaguar-9. *Run* de nettoyage. Le ciel d'azur, miroité à l'infini sur la surface saline du Salar d'Uyuni, trois mille mètres d'élévation. Une journée suspendue dans l'éther.

Là : les tourelles grises de l'aéroport Mataverí. La pluie de septembre. L'avion-cargo qui la ramènerait au pays.

Amélie serra les mâchoires. Ces souvenirs ne pouvaient pas être les siens, ils appartenaient à quelqu'un d'autre – toutes ces images simultanément vives et lointaines.

– J'ai eu un pépin au travail aujourd'hui, lança finalement Amélie depuis la cuisine.

À l'autre bout du rez-de-chaussée, Jonathan marmonna.

– Hmm?

– J'ai eu un pépin au travail, répéta Amélie, plus fort.

– Ah, répondit l'autre, lassé. Et ça va?

D'un geste de la main, Amélie désactiva la projection d'images.

– Ça va, chuchota-t-elle de façon à peine audible.

Oubliant ce qu'elle était venue faire dans la cuisine, Amélie se

résigna à retourner dans le salon, penaude, les lumières s'éteignant doucement derrière. Elle s'assit dans l'autre fauteuil à côté de son mari, les coussins de velours fondant sous son poids.

Claquant des doigts, Jonathan interrompit sa partie un instant, les joueurs vedettes soudainement figés dans le salon. Sans cligner des yeux, il scruta son épouse de la tête aux pieds d'un air vaguement consterné.

– Bébé, demanda-t-il alors, t'as bien pris tes médicaments aujourd'hui?

Un pour cent

J'adore.

C'est le son qu'ils font en secouant leur cage.

Le spectacle va bientôt commencer. D'un côté, les hélicos, la police municipale qui se montrera incompétente devant toutes les caméras imaginables, et de l'autre, les pouilleux, les insectes bourdonnants qui rampent trois rues pour aller se mettre la tête sur le billot. Mais il serait faux d'affirmer que tout ce fatras inesthétique est sans conséquence : peu importe comment se termine la confrontation, c'est moi qui gagne.

Faut avoir le sens de l'humour.

- Katja, dis-je en m'adressant à l'interphone.
- Bill, répond ma secrétaire.
- Eau gazéifiée. Glace.
- Oui Bill.

J'hésite une seconde avant d'ajouter :

- Un zeste de citron. Non, lime.
- Oui Bill, termine Katja.

Le climat est contrôlé dans l'Arcologie, vingt et un degrés à longueur d'année. Température idéale. C'est scientifiquement prouvé. Mais je ne sais pas, la canicule dehors, toute cette sueur, ce sang bouillonnant...

J'ai soif.

Ma chaise capitonnée pivote, détournant mon regard de la boucherie qui se prépare trente étages plus bas. Le cuir synthétique craque. Trois holoprojections m'accueillent. J'y jette un regard furtif; les images filent à une vitesse nauséuse, augmentées par des fresques sémantiques autonomes – dates, chiffres, projections.

Le premier écran traque l'état de mon royaume : les agrégats du marché mondial, les courbes multiformes, les index, jusqu'aux fines ramifications des sociétés que je contrôle. Des chiffres et des flèches oscillant au rythme effréné des microtransactions. Des lettres qui désignent ma banque, ma corporation, ma volonté.

Les projections sont vertigineuses, c'est vraiment ce que je préfère. Dans les lignes de code, l'Événement-K se dessine, c'est le futur. Le deuxième écran représente l'activité d'un sous-programme que j'ai acquis l'an dernier d'un autiste norvégien. Le logiciel analyse le fil médiatique : les nouvelles, leur flux, leur bruit. Il en trie le contenu pertinent, basé sur un logarithme de mots, d'intonations, d'expressions faciales calculées et balancées, avec un faible pourcentage d'erreur. Les médias. Mes commentateurs, ma ligne éditoriale. La sculpture de la conscience de masse façonnée à coups de cisailles et d'opinions.

Et le dernier écran recherche mon oiseau rare, cette beauté, l'impossible fleur de glace. Première tentative. Pour l'instant, les visages défilent à travers trente-quatre banques de données internationales, comparant la taille du nez, la distance entre les yeux, l'angle du menton. Je la trouverai. Elle sera à moi. Elle sera parfaite. Elle *est* parfaite.

Un pan de mur glisse sans bruit, révélant la forme appropriée de ma secrétaire. Katja entre. Sourire parfaitement calculé, lunettes dernier cri. Sa jupe est courte, serrée – ça me convient. Professionnelle dans tout, elle marche d'un pas confiant, me tend le verre de cristal, pétillant d'une eau piochée à même un glacier quelque part – là où il en reste.

Katja est une bonne employée. Son conditionnement technologique est actuel, ses chirurgies impeccables, et que dire de son café. Pour une femme qui vient d'un pays de merde où les gens mangent de la boue et des roches, elle s'est bien débrouillée.

Mais ses yeux fuient toujours les miens. Ça me dérange.

Je la gratifie d'un de mes meilleurs sourires, semi-paternel. Aujourd'hui, je la conforte dans son travail. Demain, je la réprimanderai.

Sans hésiter, Katja fait demi-tour et quitte mon bureau. J'en profite pour lorgner son arrière-train.

À nouveau seul, je reste dans le doute.

Est-ce que Katja a découvert ce que je suis? Elle passe beaucoup

de temps avec moi, il est concevable qu'elle ait vu derrière mon jeu, les fissures – si infinitésimales soient-elles – de ma façade. Ce n'est pas impossible.

Qu'importe.

C'est une erreur de croire que tous les psychopathes sont violents. La grande majorité d'entre nous est trop intelligente pour ça; on s'adapte, on s'intègre. Notre survie en dépend. Loin d'être tous des fous écumants d'asiles psychiatriques, nous ne sommes toutefois pas capables de ressentir une once d'empathie. Et c'est une bénédiction : c'est ce qui nous permet d'exceller, on ne ressent pas le stress comme le commun des mortels, c'est une chance. Un pour cent de la population mondiale, plus ou moins. Ça fait beaucoup de monde. Nous sommes efficaces, stratégiques, surtout quand on en vient aux décisions difficiles – celles que le reste est incapable d'assumer.

Le reste : tous ceux qui nous ont mis là. À chaque crise – et les crises sont perpétuelles –, ils se tournent vers nous, suppliants. Avec leurs élections. Leurs votes. Leurs comptes en banque.

Qu'importe le système, depuis dix mille ans; nommez-le! Le sommet de la pyramide est réservé aux psychos. Nous sommes le top de la foutue chaîne alimentaire, l'*autre* race humaine, l'anomalie qui triomphe dans la compétition.

Le triage se fait dans les rangs de la hiérarchie. Avec deux neurones et une solide paire de couilles, n'importe qui peut monter les premiers barreaux de l'échelle. Mais sous le stress, les gens normaux font des ulcères, de l'insomnie, des dépressions nerveuses, des *burnouts*. Ils se voient dans ceux qu'ils doivent piétiner tôt ou tard et ça les ronge. Le tamis de la santé mentale retient ces imbéciles d'aller plus haut, tandis que les gens comme moi grimpent, pulvérisent les records, jouissent dans des draps de soie et sirotent de l'eau de glacier dans des verres de cristal.

C'est la raison pour quoi je suis *ici*, que La Pointe est *là-bas*. C'est la gloire des gènes, d'une série de séquences mathématiques. Une fraction et toute sa beauté : un pour cent.

Un pour cent des gens sont des psychopathes.

Un pour cent des gens ont tout le fric, le pouvoir, les honneurs.

Je suis là, au point de rencontre des axes, parfaitement conscient de ce que je suis et absolument en paix. On m'a créé, on m'a tout donné et j'ai tout pris. Je suis confortable. Le spectacle peut commencer.

Vous vouliez brûler, alors brûlez

Avril, la canicule.

La manifestation avait convergé en direction de Griffintown vers midi. Le mercure dépassait déjà les quarante degrés peu après le lever du soleil. La boule de feu à son zénith, aveuglante, sans merci. Maintenant, le macadam bouillonnait, envoyant des volutes embrouillées dans l'air fétide de La Pointe. L'humidité frôlait les cent pour cent, suffocante. L'odeur d'asphalte chaude s'ajoutait aux effluves d'ordures et d'égouts à ciel ouvert.

À travers les ondulations ultraviolettes, on pouvait apercevoir la silhouette d'une demi-douzaine d'hélicoptères blindés, immobiles dans le ciel stagnant, comme autant de clous enfoncés dans le firmament de la métropole.

La marre humaine fourmillait au-dessous, s'étirant, multicolore, à travers un labyrinthe d'édifices gris et beiges. Passé Griffintown s'ouvrait le quartier des affaires, puis l'Arcologie. Mais le périmètre de sécurité avait été érigé trois rues avant, avec ses clôtures en titane ornées de barbelés effilés comme des rasoirs, surveillées de haut par une série de tourelles automatisées.

De toute évidence, la manifestation ne se rendrait même pas là. La clameur déchirante en était témoin, faisant écho sur les surfaces cristallines des gratte-ciels non loin, entrecoupée par le tonnerre des grenades sonores. Les nuages de lacrymo s'élevaient, il n'y avait pas de vent pour les dissiper. Quelque part sous son couvert, on pouvait deviner les pions du jeu d'échecs à l'avant-front, avec leurs bâtons télescopiques, boucliers balistiques et lances électrifiées.

– Aïe aïe aïe, ricana Svet, scrutant à travers les jumelles. Ils se dispersent. C'était rapide.

Elle portait toujours un masque. Aujourd'hui, c'était un bandana noir, des *goggles* verdâtres comme les yeux globuleux d'une mouche en attente sur son front. Prête pour la guerre, les pointes de son mohawk étaient dressées comme une scie ronde sur son crâne rasé, le Bowie pendait toujours à sa taille.

– Repli stratégique, soupira Hans, balayant la sueur de ses yeux boursoufflés. C’est parfait. Les fachos vont suivre l’odeur du sang jusqu’ici. Comme en ‘47. Ils peuvent pas s’en empêcher et pendant qu’ils amènent l’artillerie lourde, la manif va se regrouper.

Hans restait affaissé contre la tapisserie fleurie de l’appartement abandonné, masque à gaz autour du cou, une camisole jaunie collante sur sa peau. Instinctivement, il jeta un regard inquiet sur l’équipement empilé tout près, les caisses de bombes incendiaires, les bonbonnes de propane, les feux d’artifice, les fusées de signalement.

– Osties de flics, tonna Nilsine, accolée à la fenêtre à côté de Svet. Stoïque, l’albinos portait un t-shirt rongé par les mites sur lequel brillait l’étoile du chaos. La sueur perlait sur les sillons musclés de ses bras. Sous la visière relevée d’un casque de soudeur, elle scrutait l’horizon.

Le trio s’était planqué au huitième étage d’un complexe d’habitation condamné, rue Notre-Dame. C’était un emplacement de choix sur l’artère centrale, où la flicaille avait les meilleures chances de s’engager.

Sans détourner les yeux des jumelles, Svet demanda discrètement :

– Eh, dis donc, l’ADS, ça fait si mal qu’on raconte?

Hans grinça des dents. Svet voulait parler du canon électromagnétique du Behemoth. ADS : *Active Denial System*.

– C’est comme si t’étais aspergé de gaz, répondit-il, et qu’on te lançait une allumette entre les deux yeux. Alors oui... pendant quelques secondes.

– Bof, marmonna Svet en haussant les épaules. Comme si ça pouvait être pire qu’aujourd’hui. Shit, si ça se trouve, ça va être rafraîchissant.

Hans prit une gorgée d’eau tiède de sa gourde. Il réalisa que ses mains tremblaient. Tout se précipitait. Trop tard. Déjà, les cris des manifestants se distinguaient alors que la foule fuyait, reculait dans Griffintown.

Il faisait si chaud.

– Allez les fachos, grommela Svet. Amenez-le votre joujou!

Peu à peu, la procession se rapprochait de leur position. Les drapeaux de fortune déambulaient, des tissus noirs, sales et déchirés, agrafés à des planches de bois ou des manches à balai. Plusieurs manifestants étaient torse nu ou en sandales. Tous portaient foulards, casquettes ou cagoules. Ils étaient des dizaines de milliers à fuir, tituber, se retourner, lancer des pierres – hurler. Certains boitaient, d'autres étaient couverts de sang et quelques-uns chutaient, pour être immédiatement secourus par leurs camarades. Là, une bannière affichant « Deux degrés d'enfer »; une autre montrant un A encerclé suivi du mot « Maintenant ».

Plus loin, une pancarte avec la photo d'un jeune abattu la veille dans une ruelle, sa dépouille ensanglantée, face contre terre dans une mare de sang noir. Deux balles dans le cœur, une dans la tête.

– Ils ont sorti le Behemoth, confirma Nilsine, en rabaissant sa visière en fonte. Et ils s'en viennent par ici, comme prévu.

Plus bas, les manifestants se ralliaient en groupes d'affinité, toutes les échelles de la masse s'organisant comme des fractales de révolte. Les blessés étaient évacués, de nouveaux détachements convergeaient. Les fourmis noires allaient à la besogne, d'une rapidité fulgurante. On retournait les voitures, lançait les poubelles, battait le pavé à coups de marteau pour détacher des morceaux à lancer. Des paniers d'épicerie circulaient à toute vitesse. Certains remplis de bouteilles d'eau, de sandwiches. D'autres croulant de morceaux d'équipement pêle-mêle, boucliers en tôle, plastique corrugué, portes en bois tronçonnées. Puis l'arsenal : battes de baseball, machettes, planches de bois, tuyaux de plomberie.

Sur le boulevard Georges-Vanier, une barricade de pneus – quatre de haut –, était érigée, inondée de gasoline et allumée. Une écœurante colonne de fumée s'élevait dans le ciel, un symbole visible depuis l'Arcologie : un message.

– Ça commence, nota Nilsine, s'étirant les muscles nonchalamment.

Svet sautillait sur place, trépidante. Sans plus attendre, elle dégaina

son Bowie, la lame ternie par l'usage et, d'un geste exagéré, trancha une corde à moitié pourrie, tendue depuis le balcon. Instantanément, deux grandes bannières se déroulèrent sur la façade du huitième étage.

Sur la première, on lisait : « Bienvenue à la fin du monde ».

Sur la deuxième : « Vous vouliez brûler : alors brûlez ».

Behemoth

Sergente Lacroix battait des paupières furieusement. Malgré le bandeau de son casque, des gouttelettes de sueur lui brûlaient les yeux. À cause des larmes, elle n'arrivait plus à lire les petits caractères bleutés scintillant à travers la visière – son HUD : *Head-up Display*.

Cela faisait maintenant trois heures qu'elle était sous le soleil brûlant. Elle transpirait de tous ses pores, le soleil lui plombait la tête. Tout était lourd, trop lourd. Uniforme noir, armure. Jambières. Bouclier balistique, matraque électrifiée. SOM. Aujourd'hui, elle marchait avec l'Unité Rouge, portant un brassard au bras de la même couleur. Ils étaient une soixantaine en formation, la première ligne positionnée bouclier à bouclier.

– Tabarnac, grommela Mickey derrière elle, traînant la patte. Hey, Lacroix, ça te dit quelque chose, la Bataille de Carrhae? Mickey avait reçu une balle de billard sur le genou un peu plus tôt, mais il n'y avait personne pour le remplacer. C'était un tireur d'élite, il tenait le lance-grenade, encombrant avec son barillet de douze.

– Cara-quoi? cria Amélie.

Mais un mugissement interrompit leur conversation : le Behemoth grondait, son tuyau d'échappement vomissant de la fumée noire. C'était un bulldozer géant, kaki, blindé avec une armure en céramique nanocristalline dernier cri. Les vitres de la cabine étaient pare-balles, doublement protégées par une cage de barreaux. Ses chenilles crissaient, indestructibles. Sa pelle faisait quatre mètres de large et totalisant soixante tonnes, le monstre prenait les deux voies de la route. Sur le toit triomphait la coupole hexagonale de l'ADS, déployée par deux bras hydrauliques.

Le Behemoth était invincible.

Amélie secoua la tête, grogna. Les instructions étaient claires : escorter le véhicule et le protéger à tout prix. Cela les plaçait au front, là où était l'action, l'adrénaline. Le détachement s'engageait

sur Notre-Dame. Ils avaient déjà brisé la manifestation deux fois, mais les rats se regroupaient, il fallait frapper. Encore.

Pas à pas.

Les chenilles du Behemoth cillaient, les dents filaient à la hauteur de ses épaules, crachotant des poussières d'asphalte sur son armure. Des colonnes de fumée noire s'élevaient au loin.

Pas à pas.

La chaleur était insoutenable, le soleil implacable – malgré les édifices qui cernaient le boulevard de part et d'autre, pas la moindre ombre, pas le moindre refuge. Amélie se mordit la lèvre. D'autres gouttes acides lui brûlaient les rétines. Elle avait la nausée. Le monde vacillait. Des cris incompréhensibles s'élevaient, à droite et à gauche – des langues sèches, des glapissements sur le boulevard brûlant. Quelque chose clignotait sur son HUD, impossible à lire.

Pas à pas.

Les grondements de la foule l'arrachèrent à sa rêverie. Là-devant, une barricade faite d'autos renversées, de conteneurs de poubelle. Des hordes à moitié à poil brandissant machettes et drapeaux noirs, tirant des briques.

Le Behemoth rugit, crachant une autre bouffée huileuse. La coupole de l'ADS s'aligna soudainement, les rotors grinçant. Le canon fit feu, ses rayons invisibles projetés le long du boulevard. Instantanément, des hurlements déchirants jaillirent de gorges mutilées, suivis de cris de rage et de panique. Le bulldozer avançait toujours, ses flancs protégés par l'Unité Rouge.

Pas à pas.

Pendant un instant, le temps semblait suspendu. Amélie était de retour en Bolivie. Elle revoyait l'horizon turquoise du Salar d'Uyuni. Les chenilles du tank Jaguar-9. Un village décimé par les bombardements. Marcher à travers les rues calcinées, l'herbe croustillante sous ses bottes. Les cadavres calcinés de femmes, d'enfants. Là : quelque chose qui grouillait encore. Viser, tirer. *Run* de nettoyage.

Un cri s'éleva près d'Amélie. Tout à coup, des bouteilles volèrent à

la douzaine, éclatèrent, projetant des éclats de verre et une espèce de glu translucide. Mickey en était couvert, le visage tordu par le dégoût. Il tentait d'essuyer son armure, mais ne faisait qu'étendre la substance qui lui collait aux gants. Les projectiles fondaient sur l'Unité Rouge comme des oiseaux de verre; Amélie se réfugia instinctivement derrière son bouclier.

Elle réalisa trop tard que les tirs venaient d'en haut.

Avant de pouvoir pointer le balcon au tireur d'élite, le cillement aigu de feux d'artifice résonna à travers le boulevard. Les étincelles colorées percutèrent la mixture, l'enflammant d'un coup.

Le cri de Mickey fut étouffé par la tempête de flammes qui s'empara de l'Unité Rouge. Des éclairs aveuglants assaillaient le boulevard, les gerbes de feux rongean, brûlant la peau exposée à travers les joints d'armure. Encore et encore, les bouteilles tombaient. Un cocktail diabolique, quelque chose à mi-chemin entre du napalm et de la thermite.

Amélie jeta son bouclier aspergé par le brasier chimique. D'un coup d'œil, elle aperçut son unité immobilisée par le choc. Saisissant l'opportunité, les émeutiers se rapprochaient, brandissant leurs armes rouillées en gueulant.

Impassible, le Behemoth avait identifié la menace et réagissait dans un temps record. Mais la coupole se redressait vers le balcon du huitième étage dans un mouvement d'une lenteur agonisante.

Là, deux bannières suspendues, illisibles à travers les larmes.

Le cœur d'Amélie fit trois tours : elle aperçut des bombonnes de propane balancées du balcon et auxquelles étaient collées des fusées de signalment, crépitant d'une teinte rosée comme des étoiles filantes, pour aller s'écraser sur l'asphalte.

La terreur gagna l'Unité Rouge, la ligne brisa. Les policiers déguerpissaient, fuyaient dans tous les sens comme des cafards. Mais d'autres colonnes de fumée s'élevaient dans le sens inverse, celles-là grises, brunes, sales – c'étaient des édifices de Griffintown qui brûlaient, bloquant leur seule voie de retraite.

La débandade était complète.

Amélie voyait les siens fuir, tandis que les émeutiers se rapprochaient. Le Behemoth tractait des chenilles, tentant de faire demi-tour en boucanant. Déjà, des enragés couverts de suie, de sueur, de sang, se jetaient sur le bulldozer, gravissant la cage, équipés d'une multitude de chaînes, de cordes et de crochets. Les mailles étaient avalées par la masse, tirées d'une force décuplée par la haine. La bête se débattait, ses opérateurs à peine visibles à l'intérieur – des ombres derrière les verres pare-balles.

Amélie serra les mâchoires. Elle n'allait pas fuir. De toute évidence, les bombonnes étaient vides. Le lance-grenade de Mickey gisait à ses pieds. La mémoire gravée dans les muscles, elle abandonna sa matraque, arracha son casque d'une main, balaya la sueur de ses yeux, saisit le lance-grenade de l'autre main.

Une jeune femme cagoulée chargeait en sa direction avec une brique.
Run de nettoyage.

Viser.

Tirer.

La grenade sonore atteignit l'émeutière à la poitrine, détonnant au contact de celle-ci dans un *bang* assourdissant, balayant la femme dans un nuage de poussière et de vapeur de sang.

Amélie passa à une seconde cible, retint son souffle le temps de serrer la gâchette. Feu. Encore. Et encore. Mais la masse difforme happait ses grenades comme un organisme immonde, entrelacée de hurlements, d'os broyés et de lambeaux de chair. D'autres manifestants fonçaient vers elle, vociférant des insultes inaudibles à travers la cohue.

Feu.

Trois émeutiers tombèrent sous les grenades sonores. Amélie continuait d'appuyer sur la gâchette – rien, il n'y avait plus de munitions.

Sur le boulevard, une chenille du Behemoth levait finalement de terre, la machine tirée inlassablement de côté.

Étourdie, l'envie de vomir, Amélie sentit tout à coup un violent choc dans son dos, suivi d'un spasme de douleur qui lui coupa

le souffle. Elle se retourna – l'autre était en espadrilles et camisole noire, avec un masque à gaz de la deuxième guerre, des poings écorchés maniant une batte de baseball en aluminium. Sans réfléchir, Amélie effectua un revers et l'atteignit à la figure avec la crosse du lance-grenade. L'autre tomba à la renverse.

Un instant plus tard et elle était par-dessus lui, la vue troublée par la fumée âcre. Un autre coup de crosse sur le visage de l'anarchiste qui se débattait, craquelant la lunette de son masque à gaz. Amélie se déchaîna, râlant, suffoquant dans la chaleur et les vapeurs écœurantes, frappant encore et encore, à bout de souffle, le plastique de la crosse fêlant sous le choc, le masque broyé, ses sangles glissant dans des coulisses cramoisies.

Quelque part, le Behemoth s'écroulait dans un tonnerre de métal tordu et d'hydrauliques défailants, accueilli par les clameurs de la foule. D'une seconde à l'autre, les émeutiers s'assembleraient dans tous les sens, convergeant, incessamment, inéluctablement, vers une nouvelle cible...

Lorsqu'un gant de plastique calciné se referma sur son épaule, Amélie lâcha le lance-grenade et dégaina son pistolet.

Le visage tordu de Mickey dans la fumée noire.

– On dégage!

Tout le temps du monde

– Ouch.

Le pincement de l'aiguille dans ma veine, le cathéter entortillé en S sur mon avant-bras. Vingt-deux heures trente, une pluie torrentielle s'abat sur les fenêtres inclinées de l'Arcologie, brouillant le spectacle sur le centre-ville étincelant et la zone sinistrée qui crépite encore au-delà.

– Fais gaffe, veux-tu?

Le masque lavande de mon médecin, ses yeux clairs impassibles. Il acquiesce discrètement, fixe le tube avec du ruban adhésif et retourne au dialyseur. Sa main tremble lorsqu'il actionne les commandes. Il a peur de moi, quel luxe.

Le bourdonnement subtil de la machine s'ensuit, réassurant. Des bulles claires filent à travers des fioles bleutées. C'est la fine pointe de la thérapie par augmentation des gènes. Le sérum qui coule dans mes veines entretient une combinaison de mutations qui prolonge la vie – ma vie –, et ne parlons pas du prix.

Bordel, il tombe vraiment des clous.

Le cuir du fauteuil craque quand je me réajuste. Je ne suis pas confortable. Contre la nuit électrique, la vitre me renvoie une réflexion fantomatique. Seuls les traits les plus clairs s'arrachent à l'obscurité : le col de ma chemise, l'intérieur de mon avant-bras et les angles familiers de mon propre visage, ces pommettes aiguisées comme des lames de couteau, ces arcades pénétrantes.

Nous ne sommes que des sacs de viande, après tout. C'est la condition humaine, le déclin codé à même nos gènes : sénescence, autophagie, cancer, nécrose.

Dans le reflet brouillé par la pluie jaillit la notion horrifiante que je pourrais mourir, me noyer dans cette noirceur sans fond. Puis dans le vertige, la certitude que je ne renoncerai à aucun moyen pour éviter le néant. Sans hésiter, je sacrifierais chaque espèce sur ce putain de globe pour reculer l'inévitable ne serait-ce qu'une minute de plus.

J'ai de la difficulté à m'habituer à ces rendez-vous avec ma propre mortalité. Ce n'est pas les aiguilles ou les machines, ni la conscience que le complexe militaro-industriel qui permet cette technologie est aussi celui qui empoisonne la vie de milliards de pauvres cons dans je ne sais quel désert de merde –, non, ce qui me dérange c'est de voir la saleté aux frontières mêmes de mon empire, ces ghettos qui pullulent toujours de plus en plus près du centre-ville.

C'était un sale spectacle. La boucherie et le barbecue ont fait rage pendant des heures après que le Behemoth soit tombé, puis les pompiers ont tenté de contrôler les flammes. Seule la pluie tropicale a eu raison du brasier, qui crépite maintenant en crachant des plumes de fumée noire, traçant des traits de fusain contre la nuit orangée. Le torrent s'est jeté comme une couverture sur la métropole, assourdissant jusqu'au son des hélicoptères, des auto-patrouilles et des ambulances.

Forcée par la douche froide, ma sobriété me rappelle ce que je tente d'éradiquer à chaque traitement, chaque chirurgie, chaque nouvel implant.

La pluie a beau ruisseler dans les artères lumineuses de la métropole comme le sérum dans mes veines, elle ne suffit pas. Si seulement l'averse pouvait jaillir en raz-de-marée, déferler des grands boulevards luminescents jusqu'aux capillaires dégueulasses des ghettos, récurer les bas-fonds et jeter toute cette crasse dans le fleuve, que le courant traîne ces immondices jusqu'aux profondeurs abyssales de l'Atlantique et qu'on les oublie à jamais!

Mais voilà. Il y a un *pattern*.

Moi, je suis expert des *patterns*. Je sais lire dans les tendances et tirer mon épingle du jeu, puis changer les règles et enfoncer les épingles dans les yeux de mes rivaux. Or, même *ça* ne peut pas durer non plus. Ces coquerelles, de l'autre côté de la barricade, ces barbares aux frontières de mon empire, ils veulent vivre, aussi fort que je veux vivre et ils ne peuvent pas s'en empêcher, c'est dans leurs gènes, comme dans les miens.

Et l'ironie perfide, ce qui me dérange au plus haut point c'est

que, d'une certaine façon, j'ai besoin d'eux : besoin comme un roi a besoin de sujets, besoin comme un virus a besoin d'un hôte, besoin comme un PDG a besoin de légions de pauvres imbéciles qui entretiennent l'espoir – oui, qui avalent vraiment l'idée qu'ils ont la moindre chance de trouver une place à l'Arcologie.

Les cycles se succèdent, les tendances émergent, la finalité se dessine : ma chute, ma mort. Aujourd'hui, ils étaient pratiquement à mes portes. Trop tard, heureusement. Le paradigme va changer avec l'Événement-K, je suis né pour défier l'inévitable.

J'ai tout le temps du monde.

Wasteland

Lové contre la cuisse de Svet, Hans regardait le paysage défiler à l'horizon. À l'arrière de la vieille camionnette convertie à l'huile de patates, un trou béant saillait là où aurait dû se trouver une portière, laissant une ouverture par laquelle pénétrait le spectacle des terres désolées, la cime des arbres, la crête des collines. Hans était couvert d'ecchymoses et d'éraflures, couché, perdu quelque part entre le sommeil et la douleur.

Silencieusement, Svet lui caressait le front, glissait ses doigts sur son crâne rasé. Elle portait un masque de repos, en porcelaine – sans expressions, terni par les années et craquelé aux rebords. Les mèches de son mohawk déferlaient sur sa nuque. Sa camisole était noircie par la suie et une bretelle ne tenait plus que par une épingle rouillée.

Nilsine maniait le volant d'une main, comme d'habitude. De l'autre, elle tenait un thermos de café noir qu'elle sirotait distraitement. Depuis les haut-parleurs nasillards grésillait un vieil album *rockabilly* et elle murmurait les paroles en suivant la cadence, essayant tant bien que mal de ne pas s'endormir. Elle avait insisté pour monter la garde toute la nuit, pour laisser les autres dormir avant de partir pour le Meeting.

Le Meeting.

Hans était pourchassé par les variables, les possibilités, les rouages interreliées du plan. Les mêmes images refaisaient surface – les camarades assassinés, les kidnappings, la dissonance cognitive des médias, le Behemoth qui tombait enfin. Chaque image vrillait, jusqu'à s'inscrire à l'encre dans l'équation maîtresse.

Au-delà des conceptions abstraites défilait le paysage, l'agonie silencieuse des Hautes-Laurentides, de l'Abitibi. Des heures durant, ces forêts trouées, éparses, le sol épuisé, inondé ou compacté. Des poignées de jeunes épinettes noires, bouleaux blancs, érables à sucre – malades, rongés par les insectes et les champignons, brûlés par le soleil et le sel des routes.

Plus loin, les plaies béantes des mines à ciel ouvert, éventrant le roc à des profondeurs vertigineuses. Des dépotoirs de résidus, les poussières cancérogènes balayées par le vent du nord.

Les rivières coulaient entre tous ces éléments, étranglées par les barrages hydroélectriques, les filets d'eau acidifiés, contaminés. À partir des barrages sillonnaient les lignes de transport avec leurs pylônes d'acier, défoliées par des dérivés d'agent orange.

Il ne restait plus que des milliers de kilomètres de terres désolées, un mariage de ciel gris, de flaques stagnantes, d'eau empoisonnée. Dans toutes les directions, une lande scarifiée, sur laquelle cillait un vent de mort entrecoupé par le croassement des corneilles résilientes.

– Fuck, échappa Nilsine à travers la musique. J'espère qu'y aura des Vagabonds. J'en ai jamais rencontrés. Vous en avez déjà vus, vous? Je veux dire, pour vrai? Ah, mais mettons qu'un d'eux se pointe. Comment on sait que c'est pas un indic?

– J'ai un cousin qui est parti avec eux, y'a six ans, répondit Svet, au nord de Chibougamau. Toujours triste, ce gars-là, sauf quand est venu le moment de s'en aller. Jamais revu après ça. Il paraît que la plupart des nouveaux Vagabonds survivent pas le premier hiver. Évidemment, dans ce coin-là, la mine d'uranium a coulé partout...

– Ix les a invités, précisa Hans. Va savoir comment... il a ses contacts. Mais il est encore plus parano que toi, Nilsine. Alors je m'en ferais pas.

– Pfff, rétorqua cette dernière, sarcastique. Des nihilistes!

– Ils sont motivés, ajouta Svet.

– Des technojunkies, lança Nilsine en riant. Ruby et lui. Ils sont pas stables, tu comprends? Elle est à moitié morte déjà et lui la suivra jusqu'au tombeau.

– Raison de plus pour leur faire confiance, précisa Hans. Ils n'ont rien à perdre.

– Enfin, continua Nilsine, j'ai entendu dire que les Vagabonds, ils sont plus nombreux qu'on pense. Ils auraient des cellules un peu partout dans le Nord, de la Baie-James jusqu'au Labrador. C'est pour ça que les minières donnent des gros chèques en blanc

à la Hope Sec pour leurs mercenaires. Mais ça ne fait pas un poil de différence, tu vois, parce que les Vagabonds, s'ils veulent quelque chose, ils le prennent, puis tu peux pas patrouiller tout l'ostie de Nord, hein? T'imagines, à Montréal, y'a cent flics au mètre carré. Mais dans le Nord, y'a que toi, puis le sapin et la ligne hydroélectrique...

– Je sais pas, interrompit Svet. Si ça se trouve, ils sont qu'une douzaine, la moitié a le scorbut et l'autre est une bande de machos qui se battent pour savoir qui pisse le plus loin.

– C'est ce qu'on va découvrir, conclut Nilsine, tout à coup sérieuse. Comment ils survivent. Et s'ils sont vraiment des nôtres. Parce que s'il y a de l'espoir, c'est clairement pas au Sud. Qu'est-ce que c'est, Montréal, sinon une fosse commune...

C'est à ce moment que la camionnette heurta une crevasse à toute vitesse, faisant rebondir le véhicule violemment. Frappant la route, les essieux grincèrent sous la tension et le choc envoya une secousse brutale aux passagers. Svet et Nilsine se cramponnèrent mais Hans rebondit de tout son long.

Après une seconde d'hésitation, ce dernier proclama d'un ton monotone :

– Ouch.

Et les trois s'esclaffèrent.

Je devrais pleurer

La porte d'entrée se referma doucement derrière Amélie, les rotors des quatre serrures se verrouillant silencieusement. Elle revenait plus tôt que d'habitude, passé les vingt-deux heures. Mais c'était toujours le calme plat dans la banlieue fortifiée de Beloeil. Suivant la routine, Amélie envoya ses clefs dans le bol de mousse phosphorescente; l'épais tapis beige crème absorbant le son de chacun de ses pas tandis qu'elle pénétra dans le salon.

Elle soupira.

Ce n'était pas l'écho des foules en délire qui l'accueillait cette fois-ci, mais des murmures au bout de lèvres humides. Les chuchotements mouillés se fondaient en gémissements rauques à travers la maison jumelée, ponctués par l'occasionnel claquement de chair contre chair.

La porno cyberdélifique enrobait toute la pièce, sa lueur fantomatique, ses mouvements hypnotiques. Une mer de peau oscillait sensuellement, éclaboussée de gouttelettes visqueuses, une verge gorgée glissant entre deux seins parfaitement symétriques, leur valse cernée de toute part par des langues dégoulinantes de perles nacrées.

Pantalons autour des chevilles, avalé dans le fauteuil mou, Jonathan se caressait lâchement, la main enduite d'un lubrifiant synthétique, bleu électrique. De l'autre main, il signalait des commandes aux capteurs; chaque oscillation de ses doigts et de son poignet était traduite en mouvement dans la projection. Les mutations étaient à peine perceptibles, mais les mouvements, le va-et-vient, les tressaillements semblaient suivre ses faits et gestes.

– Salut, lança Amélie dans l'embrasement du salon.

Jonathan sursauta.

– Oh, salut, cracha-t-il dans la surprise. Shit, donne-moi une seconde.

Alors qu'il remontait ses pantalons, la scène entière dérailla, incapable de suivre ses indications. La peau s'étira comme une

toile dans le vent.

Tout à coup, Amélie ressentit une vibration dans sa poche, sortit son portable. Sur l'écran à cristaux liquides brillaient des lettres blanches toutes fines.

Chez Lafrenière. Tout le monde t'attend! – M.

Ignorant le message, Amélie s'assit dans le salon. Jonathan se débattait avec sa fermeture éclair.

Amélie grinça des dents.

– J'ai... commença-t-elle.

Jonathan sauvegarda sa session et éteignit la projection. Rapidement, le salon retrouva sa lumière halogène mielleuse, soporifique.

– J'ai été suspendue, insista Amélie. Aujourd'hui. Sans solde. Durée indéterminée.

– Hmm? grommela l'autre en s'essuyant la main d'un mouchoir. Amélie ressentit une nausée soudaine.

Je devrais pleurer, pensa-t-elle.

– J'ai été slaquée, Jo, insista Amélie. Mise à la porte. Ciao, bye, comme ça.

Jonathan dévisagea soudainement son épouse, incrédule.

– Quoi? tenta-t-il, pris au dépourvu. Pourquoi?

– Émeute en ville. Grabuge. Des caméras m'ont filmée. Les vidéos ont fait le tour du fil. Puis avec ce qui est arrivé l'autre jour...

– Mais là, bébé, bredouilla Jonathan. Mais là...

– Pas de psychologue cette fois-là, pas de ressources humaines. Juste une poignée de main. Ils m'ont dit que c'était pas personnel. Politique. Tu sais, l'image du Service. Et j'ai...

Le portable d'Amélie vibra à nouveau, un appel cette fois-ci. Elle ne répondit pas.

– J'ai... j'ai... bafouilla-t-elle, en vain.

J'ai de la peine, voulait-elle dire.

C'était difficile.

Mais Jonathan l'interrompt avant qu'elle réussisse à terminer sa phrase. Il se redressa dans son fauteuil, soudainement préoccupé.

– Et comment on va faire, demanda-t-il paniqué, pour payer

l'hypothèque? Hein? Comment on va faire?

Amélie ne s'attendait pas à cette question. Elle réalisa à cet instant qu'elle ne s'attendait pas à grand-chose de son mari, mais certainement pas à ça. Un millier de questions surgirent alors, surtout des accusations.

C'est tout ce que tu as à me dire, pensa-t-elle.

La colère montait, Amélie voulait parler – en était incapable.

– Tu prends encore tes médicaments? coupa Jonathan d'un air méfiant. Tous les jours? Hein, bébé?

Amélie se mordit la lèvre. Elle secoua la tête de haut en bas. Sans dire un mot, elle se leva, quitta le salon. À travers les mèches folles de son front, Jonathan la regarda s'en aller, la suivant de ses yeux piteux.

Elle gravit les marches deux à deux. Ensuite, elle se précipita à travers la chambre en ligne droite – les lumières suivant son parcours délicatement –, s'enferma dans la salle de bain et barra la porte. Tout était confortable, enveloppant, d'une chaleur rassurante – la douche verticale, le bain-tourbillon qui ne servait jamais, le distributeur de fragrance de lavande, les tuiles du plancher tièdes, propres, impeccables. Les chandelles aromatisées à la vanille. Le sèche-cheveux. Le bol de pot-pourri. Les coquillages en plastique.

Mais le monde d'Amélie vacillait, son cœur battait à tout rompre, le sang battait dans ses tempes, elle avait la nausée. Elle balança une brosse à dents électrique dans le lavabo, ce qui activa les senseurs et fit couler l'eau du robinet. Espérant que le bruit la camoufle, Amélie se précipita sur la cuve, lâcha un couinement atroce, tenta de vomir, contracta le ventre à s'en tordre les entrailles – rien. Elle avait l'estomac noué, la gorge serrée. Mais ses yeux restaient secs.

– Je devrais pleurer, répétait-elle. Je devrais pleurer...

La réponse apparut soudainement. Amélie se hissa sur les coins du lavabo, se redressa devant le miroir, l'ouvrit, saisit une bouteille de plastique. *Duloxetine – 400 mg*. Quelques contre-indications suivies d'une série d'effets secondaires listés en petits caractères.

Elle contempla les pilules pendant un instant, réalisa que c'était l'heure de sa dose quotidienne. Mais une autre idée lui traversa soudainement l'esprit, toute nouvelle et séduisante.

Frénétiquement, elle vida ses poches, leur contenu tombant pêle-mêle sur le plancher – factures, enveloppes de bonbons, portefeuille, cellulaire. Ses doigts trouvèrent finalement le métal froid du canif. Sans hésiter, elle déboucla sa ceinture, déboutonna ses pantalons, renvoya ses jeans d'un coup de pied.

Triomphante, Amélie s'assit sur le bord du bain, accueillit la sensation glaciale de l'acrylique sur ses fesses. D'un simple geste du pouce, la lame acérée du canif s'ouvrit.

Sans plus attendre, elle écarta les jambes, appuya un pied sur la cuve de la toilette, serra ses mâchoires et appuya la pointe de la lame à l'intérieur de sa cuisse, juste au-dessus de l'aîne.

Parmi les papiers chiffonnés sur le plancher, le portable vibrait à nouveau, affichant ses lettres lumineuses dans la salle de bain.

Mais qu'est-ce que tu fais? – M.

L'Événement-K

– Mais Bill, demande Allister de l'autre côté de la table de conférence. C'est si grave que ça?

Malgré le climat contrôlé de l'Arcologie, ce sale con sue à grosses gouttes. Je n'ai jamais vu un ministre courir pour se rendre jusqu'à moi, ça me plait.

– Regarde les courbes, je lui réponds froidement.

– Et puis quoi de neuf, rigole Singapour à travers l'holocom.

Bronzé, dents blanches, celui-là patauge sur la piscine vertigineuse de la Marina Bay Sands Hotel, à l'autre bout de la planète. Cinquante étages plus bas défilent les gratte-ciels du *hub* financier, gris et perdus dans le smog.

– Ça me semble improbable, s'oppose Allister. Mes analystes...

– Sont incompetents, dis-je en l'interrompant. Mon équipe est plus grande et plus qualifiée, et tu le sais. Nos outils sont quatre ans en avance sur les vôtres. Je t'assure, cette crise-là est inévitable. Et cette fois, une politique d'austérité ne fera pas l'affaire. Oubliez les coupures budgétaires, c'est trop gros et vous n'avez plus de ceinture à serrer. Tout ça va éclater bientôt, dix jours, deux semaines tout au plus, et la Famine de '47 aura l'air d'une partie de plaisir à côté. Le taux de chômage est déjà à combien, trente pour cent? La nation est dans la merde. Jusqu'aux ouïes. À moins qu'on *intervienne*.

Allister enregistre mes mots, mais ne réagit pas.

– Allez, ne fait pas cette face! ajoute Singapour, balayant un nénuphar du revers de la main. C'est juste une autre crise. Les crises, c'est bon, ça nous permet de faire le ménage, mettre de l'ordre, tu vois?

Je prends une courte pause pour accentuer le malaise chez le ministre. Je lui donne un beau sourire, mon meilleur sourire. Et puis quoi? Je ne veux pas le pousser, ce n'est pas stratégique. De toute façon, Allister sait qu'il a plus en commun avec moi qu'avec la plèbe qui l'a mis là.

C'est à ce moment qu'on vient frapper à la porte capitonnée de la salle-conférence. C'est Katja. Comment ose-t-elle me déranger pendant que je cuisine ce jambon?

Oh, la salope!

Puis je réalise qu'elle a peut-être une bonne raison – la seule bonne raison. Sans hésiter, je lui fais signe d'entrer. Allister la remarque, ses yeux globuleux filant instinctivement des escarpins aux boucles d'oreille. Même au bord du précipice, le ministre n'a pas perdu ses appétits.

Elle se penche à mon oreille.

– Bill, chuchote-t-elle, nous l'avons trouvée.

– Excellent. Alors?

– Alors quoi? me répond-elle, comme pour faire exprès.

– Son nom, bordel! Comment elle s'appelle?

– Lancea Duclair, Bill.

– Lancea... Hum! Et qu'est-ce qu'elle fait? Comme travail?

– Elle est à son propre compte, répond Katja. Designer de mode.

Je dois me contenir. Designer de mode! Si bourgeois, si superficiel – c'est exactement ce que j'imaginai.

De son côté, Allister commence à s'impatienter. Il me cherche du regard, convaincu que son temps vaut quelque chose. Je le laisse mariner dans son jus.

– Excellent. Alors, fixe un *meeting*. Prépare un contrat, je sais pas, n'importe quoi. Utilise une des subsidiaires. La ligne de vêtements, tient. C'est quoi, Foosh? Shloof?

– Swoosh, corrige Katja, toujours impeccable.

– Voilà!

Mais ma secrétaire hoche discrètement.

– On l'a vendue au dernier trimestre, Bill.

– Ah merde! Bien, on rachète, alors.

D'un signe de la main, je lui signifie qu'elle a terminé.

– D'accord Bill, fait-elle.

– Oh, un dernier truc.

– Oui Bill?

– Invite-la au Château pour qu'on discute des détails.

– Bien, Bill.

Le ministre des Finances commence à s'impatienter. Depuis l'holocom, Singapour commande un verre en mandarin. Les clapotis de la piscine résonnent depuis les haut-parleurs.

– Je vais devoir en parler à la Banque fédérale, annonce Allister. Quelque chose comme une menace.

Le con.

– Écoute-moi bien, je commence. Quand cette tempête de merde va éclater, il n'y aura pas une tonne d'options sur la table. Et la BF ne t'aidera pas dans ce foutoir – c'est moi qui contrôle le conseil d'administration. Comme le Comité régulateur... L'Autorité financière...

Singapour sourit à pleines dents blanches.

– Vos dettes sont trop grandes, annonce mon collègue à l'autre bout du monde, toujours suave. La moitié des revenus va fondre et vous allez crouler sous les intérêts. Mais un État ne peut pas déclarer faillite. Y'aura qu'une seule solution, Allister.

Le ministre n'hésite qu'une seule seconde. C'est tout le temps qu'il lui faut pour passer du public au privé.

– Comme la Grèce, lance-t-il finalement d'un ton renfrogné.

J'admire le fait qu'il ait gigoté un peu avant de se rendre à l'évidence.

– Un plan de restructuration, je commence. Pas sorcier. On prend votre dette, au complet. Toute une fleur, hein? Oh, il y a pas de quoi! Mais en échange, on privatise tout. Tu comprends? *Tout*. La police, la santé, les écoles, la Cour supérieure. Il n'y aura même plus d'impôts – et j'attends déjà les remerciements sur celle-là – fini, restera plus que des frais d'usager. Ce sera plus efficace. Mais ne t'en fais pas, j'aurai une belle place pour toi à la tête d'une de mes compagnies minières, ta famille n'aura pas à s'inquiéter.

– Quasiment une formalité, commente Singapour. Tu sais qu'on dépense deux fois plus en lobbyisme qu'en impôt chaque année. À ce stade-ci, démanteler l'État vient régler une redondance,

puis un peu de *rebranding* ne vous ferait pas de tort.

Mais ce n'est pas le pognon, le trafic d'influence qui dérange Allister, c'est cette dernière phrase, la mort du concept archaïque. Je le vois hésiter. C'est vrai, on aurait pu édulcorer tout ça un peu, mais ce n'est pas une bonne idée d'employer des métaphores quand on parle avec des imbéciles.

Avant que le ministre ne retrouve ses couilles, je décide de l'achever. Finis les beaux sourires.

– Réfléchis bien, je précise d'un ton de fer. Personne ne veut de ton putain de gouvernement. Regarde à droite, à gauche, cherche bien. Dans toute la province, il y a qu'une poignée d'avocats qui tiennent encore à l'État et c'est seulement parce qu'ils sont trop cons pour que je les engage – à trois fois le salaire que vous leur donnez, en passant. Tout le monde a baisé ces « quelques arpents de neige » : les Français, les Anglais, les curés, les nationalistes, la mafia, les banquiers... Il ne reste plus grand-chose. Et ses habitants sont plus cons que des bottes. Il y a à peu près trois travailleurs qui comprennent ce qui se passe et ces trois-là ne peuvent pas se sentir. La démocratie ne fonctionne pas – n'a jamais fonctionné. Tu le sais, je le sais et bientôt, on va pouvoir arrêter de faire semblant.

Allister ne me regarde plus, il regarde la métropole à travers la fenêtre de l'Arcologie. Impossible de dire à quoi il pense. Mais il hoche la tête : j'ai gagné.

J'essaie de ne pas rire, ce n'est pas facile.

La vérité, c'est que j'avais déjà gagné avant même que commence cette discussion. La première ministre est dans ma poche depuis dix ans et la moitié du Conseil du Trésor a déjà travaillé pour moi. Cette grande, cette méchante, cette méga crise financière, c'était mon idée, l'*Événement-K*, mon schème, ma volonté. D'accord, je ne pouvais pas empêcher un tourbillon de merde du genre – c'est l'essence même du capitalisme –, sauf que je pouvais orienter le krach, pointer un vecteur, une fenêtre d'opportunité et voilà. En dernier recours, ma Hope Sec avait un dossier complet sur Allister, juste au cas. Photos compromettantes, enregistrements,

etc. Le pauvre, il est allergique aux arachides; constamment à une cacahuète près d'être retiré de l'équation.

– Seule condition, maugrée le ministre dans sa déconfiture.

– Bien sûr, jubile Singapour, sirotant un verre avec un petit parasol rose.

– Cette compagnie que je vais diriger... précise Allister.

– Oui? je lui demande, curieux.

– À l'étranger, demande le ministre. Aussi *loin* que possible.

Treize contre le monde

Les treize étaient rassemblés en cercle autour du feu de camp sur les plages sablonneuses d'un lac mort depuis longtemps. Une vieille cabane de chasse résistait sur la berge, ses carreaux reflétant l'éclat des chandelles à l'intérieur. Les branchages encore nus vacillaient aux alentours, entremêlés sous un ciel où brillaient les étoiles dans toute leur splendeur.

Ruby lança une bûche dans le feu, envoyant une nuée de tisons dans l'air nocturne. La lueur des flammes révéla les flocons de neige tatoués sur ses avant-bras ainsi que la boîte noire du *PICC Line* distribuant des antibiotiques automatiquement dans sa veine. Impassible, elle scruta les flammes un instant, la peau blanche comme de l'aspirine, les lèvres de la teinte du sang séché, les paupières badigeonnées de mauve.

Elle se rassit sur la bûche, frissonnante. Sans réfléchir, Ruby porta l'inhalateur de V à sa bouche et inhala une dose. La drogue lui donnait des forces, pour l'instant. Fibromyalgie, diabète, une panoplie de désordres auto-immunitaires : elle avait été malade toute sa vie. La plupart des gens souffraient de maladies chroniques, mais Ruby était le canari dans la mine de la civilisation, un présage de ce qui attendait tout le monde, les pauvres en premier.

Ix s'approcha et l'enlaça d'un bras. Cheveux longs comme des plumes de corbeau, chemise noire, traits livides et cadavériques, il se fondait dans la nuit. L'ordinateur fixé sur son bras gauche, de même que les hautes bottes en cuir qu'il avait aux pieds étaient d'un noir de jais, complètement mat. Seuls les yeux du hacker, quoique perpétuellement cernés, luisaient d'une intensité où se reflétaient les flammes.

Treize contre le monde. Svet, Hans, Nilsine, Ruby, Ix, ainsi qu'une poignée d'autres camarades qui se côtoyaient depuis au moins dix ans. Dix ans, c'était un minimum, un des seuils fixés pour éviter d'inviter des infiltrateurs. À l'exception bien sûr de Chiske, la Vagabonde, qui ne connaissait personne.

Elle avait été plutôt silencieuse jusque-là, ses yeux errant çà et là, scrutant chaque détail. Ses longues tresses retombaient par-dessus un long manteau en peau de chevreuil. L'arbalète reposait à ses bottes en signe de bonne foi, mais le pommeau d'une machette restait visible par-dessus son épaule. Cela n'était rien : les Vagabonds ne venaient jamais seuls et ses compagnons resteraient à l'écart, furtivement dans les bois. À moins qu'elle n'ait besoin d'eux.

– Qu'est-ce qui est arrivé à Mol' ? s'enquit Svet derrière son masque en porcelaine.

– Interrogé pour complot, répondit sèchement Ix.

– Kidnapping, précisa Ruby. Le ministre des Finances. Pour l'échanger contre des camarades qui pourrissent à Bordeaux.

Un moment de silence suivit. La nouvelle était pénible.

– Alors on peut commencer ? suggéra Nilsine, pragmatique. Tous acquiescèrent.

– Hans, ouvrit Svet. Tu veux y aller ?

Hans voulut commencer à parler, mais réalisa que ses mains tremblaient. Une autre étape du plan était franchie. Le vertige le prenait. Il avait répété tout cela mille fois déjà, mais ce n'était pas pareil. Les implications étaient denses. Les ramifications impossibles à quantifier.

– Bien, réussit-il à prononcer, après avoir pris une grande respiration. Ça commence avec un constat. On va nulle part, on va tous y passer, un à un. Le seuil des deux degrés est derrière, c'est foutu, et *blablabla*. Tout le monde le sait. C'est la famine, les inondations, les camps. Deux cents ans plus tard et le mouvement anarchiste perd toujours.

Hans lut le langage non verbal des siens, comprit que personne n'allait le contredire.

– Je vais pas critiquer ce que les nôtres ont fait avant, ça sert à rien. Mais je vois qu'on est rendus au point de non-retour. Les variables changent, la technologie progresse et l'air s'envenime. Bientôt, rien ne sera plus possible et les riches vont nous cannibaliser jusqu'au

dernier, ils seront toujours plus forts, toujours mieux armés, toujours plus efficaces et en meilleure santé.

Les yeux d'Hans se posèrent sur Ruby, qui hocha de la tête.

– Mais vous savez déjà tout ça, continua-t-il. Ce qu'on propose, c'est de changer de tactique. On entre dans un mode insurrectionnel *total*. On se coordonne et on les frappe de côté, là où ils sont faibles, là où ils s'y attendent pas. On frappe... et fort.

Hans regarda ses deux amies avant de poursuivre.

– Nous, notre choix est déjà fait – on a pas envie de vivre dans le monde qui s'en vient. On va tout y mettre et tant pis si on y passe. Si vous êtes du même avis, alors on se coordonne en cellules autonomes. On fixe des dates, on priorise les objectifs. Ensemble, on a peut-être une chance de tout foutre en l'air.

Nilsine choisit ce moment pour présenter une grande caisse en plastique qu'elle avait déterrée plus tôt. Elle la posa sur le sable, l'ouvrit. À l'intérieur luisaient une douzaine de pistolets – *Chinese Arsenal 56* – des clones chinois de Makarov, avec autant de chargeurs et deux boîtes de balles.

– Mon grand-père était dans le Parti communiste révolutionnaire, précisa Nilsine. Il a planqué tout ça ici en pensant que ça servirait le « grand soir » venu. Je sais pas s'ils peuvent encore tirer, mais je suis prête à parier.

– C'est tout? demanda Ruby, peu impressionnée. On est censés partir en guerre avec *ça*?

– Modèle insurrectionnel, répéta Hans. C'est juste un levier. Avec ça, on va chercher encore plus d'armes. Et du fric, de l'information. On développe notre *edge*, d'un coup à l'autre, jusqu'à l'Arcologie. C'est possible. On a prouvé qu'avec un peu de coordination, on pouvait faire tomber un Behemoth. À partir de là, c'est le gouvernement, les banques, William Saint-Onge, fuck – toute la civilisation industrielle.

– Une belle idée, ponctua Ruby, sarcastique. Mais ça durera pas deux semaines. On va se retrouver avec dix mille flics aux fesses et ils vont nous éclater la cervelle.

– Le calcul est fait, contra Hans. On peut reprendre la supériorité stratégique. Les fascistes ont des angles morts et c’est exactement là où on s’en va. Je sais que vous avez besoin de quelque chose de concret. C’est ce que nous proposons.

Des regards s’échangeaient autour du feu, incertains. Ix et Ruby n’avaient pas l’air convaincus, les autres camarades non plus. Hans cherchait péniblement les mots, n’arrivait pas à les trouver.

– On sait exactement par où commencer, avoua difficilement Nilsine.

Elle avait détourné le regard, le posant quelque part dans l’espace noir entre les étoiles. Il fallait commencer par O’Reegan, c’était le levier parfait. Nilsine le connaissait bien, trop bien, et ne put retenir un frisson d’appréhension. Svet vint passer un bras autour de ses épaules, sa compassion évidente malgré l’expression terne du masque.

Hans annonça les détails. Quelques échanges suivirent jusqu’à ce qu’Ix lève le ton.

– Vous êtes cinglés, ajouta Ix sur un ton neutre. Camarades : clairement, c’est un plan de merde.

Ruby avait la tête baissée, tâtonnait le tube de son *PICC Line*. Un spasme lui secoua l’échine. Discrètement, elle se pencha et lui murmura quelque chose à l’oreille. Ce dernier consentit, haussa les épaules avant d’ajouter :

– Mais il faut ce qu’il faut.

Un tour rapide autour du cercle révéla douze visages acquiesçant, se tournant peu à peu vers la treizième, la Vagabonde silencieuse. Et Chiske souriait.

Un sourire comme le soleil levant.

La Confrérie

Amélie ne s'attendait pas à une main d'applaudissement.

Ils étaient une centaine au bistro *Chez Lafrenière* : Mickey, Commandant et tous les agents du centre opérationnel qui n'étaient pas en service cette nuit-là. Ils l'acclamaient fièrement, cocktails à la main. Certains sifflaient, d'autres lui criaient des bravos. Ils étaient tous là, tant d'hommes forts et bienveillants, tant de femmes radieuses et attentionnées. Quelqu'un avait même hissé la bannière de la Confrérie sur le mur du fond.

Respect, intégrité, engagement.

Pendant une seconde, Amélie ne sut comment réagir. Elle resta figée dans le cadre de porte à côté d'un palmier en plastique, tâtant le bout de sa jupe fleurie nerveusement. Elle replaça sa chevelure sans réfléchir, les mèches blondes chatoyant sous les lumières du plafonnier.

L'ovation se poursuivit tandis que Commandant s'avança vers elle. Il avait l'air différent sans son uniforme, plus chaleureux. Il lui serra la main vigoureusement et lui tendit un mojito glacé.

– Sergente, lança-t-il affectueusement.

– Je... tenta Amélie, réalisant à peine qu'elle n'avait plus aucun grade.

– Laisse-moi juste te dire, interrompit l'autre familièrement, qu'on est tous fiers de toi. T'as fait ton travail et t'as pas à t'inquiéter de rien. Tu comprends? On est tous derrière toi.

Avant qu'elle ne puisse rétorquer quoi que ce soit, Commandant lui fila une carte d'affaires. Elle jeta un coup d'œil, ébahie. C'était une carte de la Hope Sec.

C'est à ce moment qu'Amélie remarqua l'écran de télé au-dessus du bar. Il montrait les nouvelles du soir, un reportage spécial sur les émeutes. Au ralenti, cette policière en armure qui arrachait son propre casque et, à travers les volutes de fumée rance, ramassait un lance-grenade...

– Y'a un poste qui t'attend, ajouta Commandant, quand tu seras

prête. T'en as impressionné plus d'un, Lacroix. Hey, si ça se trouve, tu vas faire plus que moi! Ah, ah!

– Merci pour tout, bafouilla-t-elle.

– Les pousseurs de crayons comprennent pas comment faire le ménage, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Sortir les vidanges. Ils auront *toujours* besoin de nous, Lacroix : des gens qui ont pas peur de se salir les mains.

Amélie porta les lèvres à son verre, goûta la mixture mentholée. D'autres visages se succédèrent, d'autres poignées de main, des accolades même. Des regards d'admiration se posaient sur elle, partout où elle allait, ponctués de vociférations d'insultes contre les puants de «gaugaches» et les bureaucrates de merde qui l'avaient expulsée du SOM. Tant de visages bronzés, de chevelures stylisées, de bijoux, de muscles, de parfums.

– C'est tout ce qu'y'a à faire avec les poilus, dit l'un.

– Y'était temps que quelqu'un se tienne pour le bon monde, insista un autre.

Son verre vide, un nouveau mojito fut immédiatement placé dans la main d'Amélie.

– Regardez ce qu'ils m'ont fait, grogna une lieutenant, tirant sur son décolleté pour montrer une ecchymose sur le haut de son sein. Tous riaient.

– Une balle, ajouta un lieutenant, puis tu envoies la facture à la famille.

– Oui, confirmait Amélie, tentant – en vain – de retourner un sourire aussi lumineux. C'est pas évident, hein, mais on a pas le choix. Et pourquoi les gens comprennent pas ça?

Tous les autres acquiesçaient, haussaient leur verre, hochaient de la tête. *T'en fais pas*, disaient-ils tous. *T'as bien fait, t'avais raison*. Amélie errait dans la foule, étourdie, légère, émue. En arrière-plan, les images au ralenti se répétaient à la télévision, sans cesse, selon différents angles.

Lorsque Mickey apparut soudainement dans son champ de vision, attablé au fond du bistro comme sur une île déserte, Amélie mit le

cap en sa direction et, esquivant deux ou trois autres félicitations, finit par échouer à côté de lui, comme une épave.

– Sergente, lança Mickey, vraisemblablement souffrant.

Il avait été sérieusement blessé. Des pansements couvraient le cou, une partie du visage, toute une main, comme une momie.

– Mick, dit-elle. Tu t’es enfui de l’hôpital?

– Permission spéciale, plaisanta-t-il. Et toi, comment tu te sens? Amélie fut bouche bée. Elle réalisa que c’était la première fois qu’on lui posait la question, honnêtement, sans rien attendre en retour.

– Je sais pas Mick, se surprit-elle tout à coup à répondre. Je pense que j’ai de la peine.

Elle regretta immédiatement. C’était l’alcool. Ce n’était pas une bonne idée de s’exposer, de montrer sa faiblesse. Ça allait mal finir. Elle se ferait examiner, disséquer, des gens en sarrau lui donneraient encore plus de médicaments.

Mais contre toute attente, Mickey acquiesça tout bonnement, drainant une gorgée de bière.

– Y’a eu des morts, remarqua-t-il.

– Je veux pas le savoir, protesta Amélie.

– Bah! fit l’autre sans faire de scène. Je te comprends.

Amélie expira de soulagement. Ses joues étaient rouges. Instinctivement, elle détourna les yeux vers son cocktail. Il était encore vide.

– Qu’est-ce qui est arrivé à la bataille de Carrhae? osa Amélie. T’as jamais eu le temps de m’expliquer.

Mickey haussa les épaules et contempla son verre d’un air circonspect.

– Longue histoire, répondit Mickey. Une leçon d’humilité... mais c’est pas important.

Amélie n’insista pas. Elle avait mal à l’intérieur de la cuisse, il fallait changer le pansement. Son regard était absorbé par les glaçons, les feuilles de menthe, l’ombrelle en papier de riz.

– Peut-être que c’est juste la morphine, admis Mickey. Mais je me demande, parfois, qu’est-ce qu’on fait au SOM. Je veux dire,

des raisons, on en a tout plein : l'hypothèque, le respect, le *gun*. Mais c'est pas des *bonnes* raisons. Si on était vraiment là pour aider le monde, un moment donné, ils auraient plus besoin de nous, non? Ou alors ils embaucheraient moins de *cops*. Mais à la place, ils coupent les banques alimentaires et avec le cash, ils nous paient des automatiques et des bonus au rendement.

Mais Amélie ne l'écoutait plus. Une myriade d'envies troublantes la submergeaient. Des désirs. Des émotions – choquantes. Elle voulait ressentir quelque chose, n'importe quoi. Se laisser aller. Pour qu'elle sache que c'était vrai, qu'elle existait. Dans la violence, elle saurait que quelque chose d'autre était possible...

Peut-être, un jour.

– Non, se répondit Mickey, on reçoit nos ordres, *bing, bang*, c'est fini. C'est tellement simple. Dans le fond, on n'est pas obligés d'avoir raison, on est juste obligés d'être forts.

– Et c'est tout? tenta Amélie.

– C'est tout pour moi, soupira Mickey. J'abandonne.

D'un trait, il termina sa pinte et la fit claquer sur la table avec sa bonne main.

– La police, c'est un autre gang de rue, conclut-il. Le gang de rue le mieux financé, le mieux organisé au monde.

Des âcres de peau

Je me réveille parmi des âcres de peau.

J'ouvre des paupières enflées, blotti au creux d'un empêchement de chair avec la tiédeur du lit, le souffle humide des bêtes de trait. Partout des rondeurs correctes, des côtes saillantes. Une sélection de corps similaires, adéquats, bras et jambes s'entrecroisant pêle-mêle, ponctués par des seins fermes et symétriques. Je n'arrive pas à distinguer lesquels sont à qui et ça n'a pas d'importance.

L'intercom sonne sans cesse, m'extirpant peu à peu de l'emprise du sommeil induit chimiquement. Il ne me laissera pas tranquille.

– Et merde.

Ma plainte est à peine audible lorsque je m'extirpe et commence à émerger tel un nouveau-né, nu comme un ver, à quatre pattes sur l'enchevêtrement humain. La torpeur a réduit la masse difforme à un stade comateux, les effluves de drogues s'évaporant dans l'éther au même rythme que la sueur sur la peau. Je balance mon poids d'un pied à une main, m'enfonçant dans chaque petite caverne, essayant tant bien que mal de ne pas foutre le genou dans la gueule de quelqu'un. J'échoue. Une sorte de grognement immonde surgit sous moi. Je bredouille des excuses, mais je ne suis pas désolé.

Après des kilomètres de fesses, je finis par rouler en bas du lit et me redresse, péniblement, assourdi par la sonnette de l'intercom. D'un seul regard toute la suite m'apparaît, vertigineusement : le tapis parsemé de strings en dentelle, jetons de crédit et gouttelettes de sang séché. Sur ma table de chevet, j'aperçois la bouteille de scotch *single malt*, le lubrifiant et les seringues.

Je titube comme un ivrogne et me vautre sur l'intercom, réprimant une envie soudaine de vomir.

Immédiatement, la voix professionnelle de Katja émerge.

– Bill, s'empresse-t-elle.

Son ton est clair et concis comme à l'habitude, mais un sentiment d'urgence trahit son élocution. C'est dans la façon qu'elle traîne le « l » de mon nom.

– Débarrasse-toi de ces putes, je lui ordonne.

Katja hésite, ce qui est rare.

– Bien sûr Bill, acquiesce-t-elle enfin, c'est juste que...

– *Maintenant*, tu comprends?

Je lui raccroche au nez. D'un même geste je m'élance vers la salle de bain, verrouille la porte. Des lumières chaudes m'accueillent doublées des parfums salvateurs de menthe et de chlorine. J'ai besoin que l'endroit soit propre, impec, virginal. Je m'enfuis dans la douche verticale, referme cette porte aussi.

Le capteur biométrique me reconnaît et le pommeau argenté éjecte un jet d'eau cristalline à parfaite température. Les gouttelettes filent le long de mes muscles, les cicatrices à peines visibles à l'œil nu. Le filet m'enrobe, m'engourdit, me réchauffe.

Sain et sauf.

Mais je ne comprends pas. Toutes ces filles chaudes juste pour moi, cette collection de peau tendue sur mon lit de soie. Le passage des heures intoxiquées, mille et un plaisirs, mille et un supplices – une fresque d'orgasmes et de sang qui n'attendait que l'artiste en moi s'éveille, se réalise, jouisse et passe à autre chose.

Mais non. Je ne pensais qu'à *elle*. Lancea. Ses yeux de glace semblaient m'épier depuis les abords de l'orgie et me juger, comme elle jugeait ce pauvre con au Lilith Club. L'image m'obsédait, elle semblait dire que je perdais mon temps à baiser ces déchets humains, que les putes des plus grands hôtels du monde entier ne pourraient jamais rivaliser avec sa peau d'ivoire, ses lèvres fusinées, la sensualité irréelle de sa cruauté.

Juste d'y penser et me voilà dur comme fer.

– Bill, résonne soudainement la voix de Katja. Je suis vraiment désolée...

Je sursaute, me rappelle qu'il y a aussi un intercom dans la salle de bain.

– Ça va, je crie à travers la douche. J'arrive, merde!

Je me précipite hors de la douche, enfille une serviette autour de la taille et me catapulte en dehors de la salle de bain, encore ruisselant

d'eau. Mes mains tremblent, je vois rouge. Quiconque ose me déranger comme ça mérite d'être écorché vif.

L'odeur rance qui règne dans la chambre s'insinue dans mes narines, je n'avais aucune idée que c'était si dégueulasse. Je grimace. Mais la scène est si cocasse que mon humeur s'allège aussitôt.

Ma secrétaire est en train de chasser les putes comme des chats errants. Ces dernières titubent en talons hauts, étourdies, une à une en dehors de la place où les attend probablement un chèque de paie et un cordon de sécurité. Une des escortes essaie de filer en douce avec un godemichet en or massif. Toujours vigilante, Katja l'interpelle à temps et lui arrache des mains, ordonne la femme de foutre le camp de là.

Katja se retourne vers moi, le phallus doré en main. Elle me dit, le plus naturellement du monde :

– Je m'excuse, ça ne pouvait pas attendre.

– Bien je suis réveillé maintenant, non?

Mon érection est protubérante à travers la serviette. Je m'en fiche, j'en suis plutôt fier.

– La première ministre est ici, annonce Katja.

Je plaisante, c'est trop tentant.

– La première ministre de quoi?

Katja hausse un sourcil, n'ose pas commenter.

– Elle exige de te rencontrer, insiste-t-elle, prétexte que tu ne retournes pas ses appels.

Je regarde la dernière pute sortir de la chambre avant de rétorquer :

– Mon agenda est chargé.

– Bill, fait Katja en haussant le ton. La PM fait toutes sortes de menaces. Je ne sais pas ce qui se passe, mais elle est *vraiment* furieuse.

Le roi des taudis

Les charnières rouillées éclatèrent d'un seul coup de pied, renvoyant des éclisses de bois pourris dans tous les sens. Arrachée de ses pentures, la porte sombra dans un vacarme violent.

Cernées par la lumière anémique du corridor désaffecté, trois ombres firent irruption dans le salon, entièrement vêtues de tissus noirs rapiécés. Leurs bottes foulèrent le tapis moisi d'un pas décidé, des regards confiants luisant entre capuchons et foulards de jais.

Une odeur de sueur rancie régnait dans l'appartement. Des coquerelles filaient dans les coins pour fuir la lumière. Sur des matelas poisseux et infestés de punaises gisaient pêle-mêle une demi-douzaine de junkies, certains geignant, se recroquevillant instinctivement. L'un d'eux, la seringue encore au bras, réussit à ouvrir les yeux. Il roula lâchement sur le plancher, le tâtant à l'aveuglette, s'étirant vers un calibre .38 chromé qui gisait sous une chaussette jaunie.

Sur le revers de sa main, on pouvait apercevoir le tatouage, la marque : la couronne du roi des taudis.

C'est alors que Nilsine s'avança résolument et pointa son Makarov. La déflagration du museau illumina la pièce, le tonnerre assourdissant l'espace d'une seconde seulement.

– Par ici, dit Nilsine aux autres, fébrile.

Hans et Svet acquiescèrent et la suivirent à travers le salon, écrasant ampoules et inhalateurs de V sur le chemin. Au passage, Svet récupéra le revolver éclaboussé de sang et de morceaux de cervelle. Le trio s'engouffra dans un corridor où les murs étaient truffés de champignons – une nuée noire pour les accueillir dans le repère d'O'Reegan. À l'autre bout maugréait une voix hystérique :

– *Jesus fucking christ!*

Les ombres surgirent dans la cuisine. Une craque béante fissurait le mur du fond et un gigantesque trou avait été pioché de l'autre côté, laissant paraître la cuisine d'un autre appartement.

Sous un tube fluorescent, un dealer en short de nylon essayait

de charger une carabine tronçonnée. Sa moustache était blanche de poudre et ses mains tremblotaient. Une à une, les douilles lui filaient entre les doigts.

Hans serra la mâchoire et pressa la gâchette, une fois, deux fois, le pistolet lui tordant les os du poignet. Retenant son souffle, il courut par-dessus la dépouille sanglante, ferma les yeux et fit feu une troisième fois.

Svet ramassa l'arme et les douilles. Nilsine ouvrait toujours la voie, fonçant à travers le trou pour joindre l'autre appartement. Les autres suivirent, arrachant des morceaux de plâtre au passage, leurs épaules noires couvertes de talc. Là, des centipèdes déguerpissaient dans tous les sens. Quelque part au loin, des pneus crissaient sur le pavé.

Hans se réjouit lorsqu'ils débouchèrent finalement sur le balcon du quatrième étage, une bouffée d'air nocturne les accueillant. Là-haut, le ciel noir tournait au pourpre, signalant l'aube. Plus bas, les flammes de cocktails Molotov léchaient la brique. Des coups de feu résonnaient dans la ruelle – la cellule d'Ix et Ruby qui distraient la petite armée de caïds d'O'Reegan.

Les mains de Hans tremblaient, son estomac se tordait, il avait la nausée. Mais déjà Nilsine fonçait, pratiquement possédée, se hissant sur les rebords du balcon pour sauter, de toutes ses forces, sur un balcon adjacent. Svet la suivit, chargeant la carabine tronçonnée avant de plonger.

– Allez, murmura-t-elle.

Hans déglutit péniblement, secoua la tête et la suivit. Il se jeta sur les remparts de l'autre balcon – quatre étages de vertige s'étirant sous sa silhouette ténébreuse – pour aller s'abattre contre les barreaux, le souffle coupé.

Nilsine et Svet étaient en train de défoncer un climatiseur rouillé. Le contre-plaqué l'enchâssant était boursoufflé par l'humidité et céda sans résistance. La fenêtre fut arrachée en entier, s'écroulant sous son propre poids pour être avalée dans l'obscurité de l'appartement. Nilsine sauta la tête première dans l'ouverture, succédée par Svet,

qui se bascula les fesses maladroitement. De son côté, Hans se balança sur le châssis et réussit à retomber sur ses jambes.

L'instant d'un battement de cils.

Une chambre à coucher, un tapis à longs poils roses. L'odeur écœurante de parfum bon marché et de plaies infectées. Un lit d'eau en forme de cœur, une base en métal à laquelle étaient attachées deux jeunes femmes, nues, le visage couvert de mèches collantes. Leurs poignets étaient enflés et cernés de sang séché. On pouvait distinguer le tatouage en forme de couronne, frais fait.

Un *flash* de lumière, un coup de tonnerre.

O'Reegan était là – en caleçon lâche et sale, pressé contre le mur de la chambre qu'il essayait de défoncer à poings nus, des morceaux de gypse concassés à ses pieds. Des chaînes dorées luisaient de sueur dans son cou. Le visage de Jésus souriait à la grandeur de son dos, figure tatouée, un trou de balle entre les yeux de l'icône, le sang – réel – coulant à profusion.

Le roi des taudis sortit du mur un fusil à pompe plaqué or, le saisit entre ses doigts gras, tituba. Nilsine gémit, fit feu à nouveau, l'atteint à la cuisse. L'ogre échappa son arme, s'effondra comme une montagne. Mais au lieu de l'achever, Nilsine rengaina son Makarov, saisit sa proie par les pieds – la retourna péniblement sur le dos, puis traîna l'épave sur le tapis à poils longs.

Pendant ce temps, les deux captives jetaient sur la scène des regards furtifs mêlés de larmes, se pressaient l'une contre l'autre, les lèvres craquelées.

– Hans, les sacs, lança Svet en s'empressant de libérer les deux esclaves.

– D'ac, répondit l'autre, enjambant la flaque de sang pour aller repêcher les objets dissimulés entre les murs.

Il en sortit aussitôt des liasses d'argent, des chemises pare-balles, des sacs de pilules et de médicaments, ainsi que tout un arsenal – des MC-10, des carabines automatiques Stryker, des AK à double chargeur. Et des balles, caisse après caisse.

– Est-ce que tu me reconnais, mon gros tabarnac? demanda

Nilsine en rabaissant son foulard, trônant sur la masse luisante d'O'Reegan.

Ce dernier crachait de longues coulisses noires, la tête oscillant frénétiquement de gauche à droite. Un gargouillis horrible s'échappait de ses poumons.

Nilsine enfila patiemment ses poings américains, un à un. Sur la peau pâle d'une main, on pouvait remarquer l'épaisse cicatrice, là où figurait autrefois le tatouage en forme de couronne.

Sa voix tremblait lorsqu'elle répéta.

– Vraiment, tu me reconnais pas?

Elle s'agenouilla sur lui, s'assit sur le ventre du roi des taudis, lui arrachant un cri déchirant sous son poids.

– Après tout ce que tu m'as fait, insista-t-elle, la gorge nouée par la rage.

C'est à ce moment que son poing descendit, propulsé par une haine sans nom, le métal s'écrasant carrément contre la tempe de l'homme.

– Ce que tu m'as *fait*, vociféra Nilsine, sa voix s'étirant en râlements rauques.

Hors de contrôle, Nilsine frappa et frappa encore, les coups en rafale comme des pistons huilés par le sang, concassant la sculpture pâteuse d'un visage. Malgré la ruée, les yeux grand ouverts d'O'Reegan la fixaient obstinément, ses iris délavés par l'alcool lorgnant toujours vers le haut avec une insistance abrutissante. Nilsine geignit et s'abattit sur lui de toutes ses forces avec un crochet d'acier, les coups se succédant jusqu'à ce que même les orbes gélatineux éclatent et qu'il ne reste plus rien du regard perfide.

L'Arcologie

Amélie avait pénétré au cœur d'un prisme de lumière.

Ébahie, elle se tenait immobile dans le hall d'entrée, ses yeux peinant à s'habituer à la blancheur aveuglante, aux subtilités du design, à l'impeccable pureté des lieux. Un léger parfum de lilas flottait dans l'air – de vrais lilas, en fleurs depuis un mur végétal cerné de chutes cristallines. L'air était libre de poussière et de smog, d'une fraîcheur vivifiante.

L'harmonie parfaite régnait, une esthétique méticuleusement conçue, telle une caresse pour les sens.

– Mademoiselle Lacroix, entonna la voix mélodieuse d'une des six réceptionnistes au comptoir.

Tirée de sa rêverie, Amélie s'avança vers le comptoir en miroir, obligée de frôler au passage quelques habitants de l'Arcologie – tous d'une beauté fracassante, d'un charisme pénétrant. Autant de personnes importantes, de visages épanouis, de peau saine, de figures athlétiques. Amélie se sentit aussitôt honteuse dans son tailleur démodé, sa jupe fade, ses souliers usés dont le vernis commençait à ternir. Nerveusement, elle passa la main dans ses mèches blondes et tendit sa carte d'identité à la réceptionniste.

Plutôt que de la prendre, celle-ci lui sourit simplement – un sourire généreux, révélant des dents perlées, parfaitement symétriques. De grands yeux d'émeraude cherchaient ceux d'Amélie, amusés, rieurs, paisibles.

– Nous vous attendions, précisa la réceptionniste. Premier officier Gauthier, vingt-troisième étage, suivez simplement les indications. Oh, et passez une belle journée, mademoiselle Lacroix!

– Merci, bredouilla Amélie, embarrassée, avant de poursuivre sa marche, scrutant plantes exotiques et toiles nouveau genre au passage.

L'Arcologie était une construction titanesque. S'imposant dans le cœur de Montréal, le chef-d'œuvre d'écoarchitecture s'étalait sur plus d'un kilomètre à la base, incrusté dix étages plus bas

dans les boyaux de la vieille métropole. Elle gravissait ensuite quarante-quatre étages plus haut et trônait parmi les plus hauts gratte-ciels du centre-ville. Mais l’Arcologie constituait, à elle seule, une véritable micro-cité. Compartimentée pour héberger, divertir et fournir un espace de travail *efficient* à près de mille citoyens privilégiés, la pyramide était presque entièrement autosuffisante. Toute l’énergie et les déchets étaient recyclés, réutilisés et les serres intérieures produisaient de la nourriture pour tous les habitants. Finalement, un réacteur à Hélium-3 tourbillonnait sans relâche aux niveaux inférieurs, veillant éternellement à la plénitude du système clos.

Un endroit ordonné.

– Vous montez? demanda un homme en complet devant les ascenseurs.

Il sourit à Amélie, l’expression limitée par les chirurgies plastiques. À son côté patientait une femme portant un maillot d’entraînement deux pièces, une serviette autour du cou, son corps sinueux moulé dans le mince vêtement, la peau ruisselante de sueur. Elle aussi souriait, mais timidement, en coin.

Amélie acquiesça et les portes transparentes s’ouvrirent sans bruit. Ils pénétrèrent tous les trois dans la case capitonnée. Doucement, l’ascenseur commença à s’élever, enveloppé d’une subtile mélodie de clochettes asiatiques.

Amélie hésitait à s’abandonner à cette vague de bien-être, de complaisance. Quelque chose ne tournait pas rond.

Pourquoi est-ce que tout le monde est gentil avec moi? se demanda-t-elle, péniblement consciente qu’elle n’avait pas le profil d’une résidente.

C’est alors que l’ascenseur jaillit en dehors des premiers niveaux, directement sur la façade inclinée de la pyramide, révélant une vue époustouflante sur la métropole.

Le cœur d’Amélie fit trois tours.

Elle avait rarement vu Montréal de plus haut que le pavé, et jamais d’un pareil promontoire, de l’épicentre même du réseau où toutes

les routes, tous les câbles et toute la beauté convergeaient. Vue du centre, la métropole se dévoilait d'une impossible laideur. Toutes les directions suivaient le même spectre : d'un point, la clarté rafraîchissante de l'Arcologie, avec ses angles exclusifs et sensuels et de l'autre point, la noirceur rance et pourrie des ghettos de La Pointe et d'Hochelaga, les rivières grises bordant l'île.

L'Arcologie parut soudainement incroyablement petite et téméraire, un phare lumineux et incongru, seul dans la marée cancéreuse. Et la misère, la détresse sans fin de tout ce qu'Amélie pouvait apercevoir, là : chacune des rues qu'elle avait déjà parcourues dans son auto-patrouille blindée.

Amélie réalisa qu'elle était émue.

Sans réfléchir, elle plaça une main sur la surface vitrée. Là, une autre sensation : la froideur sur sa peau, l'implacable frontière qui la séparait encore du reste du monde. La duloxetine commençait à quitter son système, le brouillard chimique se levait enfin.

– Vous avez vu le fil ce matin ? s'enquit l'homme en complet, brisant le silence.

La femme haussa les épaules, s'essuya le visage de la serviette.

– J'étais au yoga, prétextait-elle.

– Et bien, annonça l'homme avec enthousiasme, ils ont dévoilé six nouveaux Behemoths pour remplacer celui qui est tombé la semaine dernière. Nouveaux modèles, ceux-là ont des ballants spéciaux qui les empêchent d'être renversés. C'est ingénieux, non ? On n'arrête pas le progrès !

Amélie réalisa que cette dernière remarque lui était adressée. Elle se tourna vers le couple, décela une expression de sympathie, de reconnaissance même. De toute évidence, ces parfaits inconnus, ces gens importants, ces citoyens privilégiés savaient exactement *qui* elle était. Le fil médiatique circulait partout.

Ils pensent vraiment qu'ils ont besoin de moi, comprit Amélie.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sans bruit.

Vingt-troisième étage.

Les bonnes gens

L'Arcologie s'éveille en toute beauté.

Mes gens s'activent comme des abeilles, semblent animés d'une même cognition. Je les vois bourdonner en synchro, s'affairer d'une dévotion lumineuse au moindre petit détail. Et quoiqu'on puisse passer des heures à souligner leur plénitude physique et émotionnelle, moi j'admire surtout leur sourire. Ici, tout le monde est optimiste. Les pensées positives pullulent et s'autoréalisent. Tout le monde participe, tout le monde fait de son mieux et ils sourient, sourient toute la journée. Puis pourquoi ne seraient-ils pas heureux? Leur monde, même s'il est confiné aux frontières de la pyramide, est un paradis. Nul conflit cognitif, nulle exclusion, nulle critique, ils partagent les mêmes intérêts, les mêmes buts, les mêmes valeurs : être heureux. Toute angoisse existentielle est balayée dans la tautologie du *hivemind*, l'esprit de ruche : les citoyens de l'Arcologie sont bons parce qu'ils sont là et ils sont là parce qu'ils sont bons.

Lorsque je traverse les corridors luminescents avec mon entourage, les citoyens me renvoient leur béatitude et leurs sourires me réconfortent. Ils ne sont pas jaloux, admirent mon succès et savent que ma richesse permet la leur. À défaut de pouvoir la ressentir, je reconnais l'empathie et l'apprécie pour tout ce qu'elle m'autorise à faire.

Chef de file, je déambule fièrement dans mon meilleur complet, ma chemise de Milan, mes boutons de manchette de Stuttgart. À mes talons suivent Gauthier, le chef de la sécurité, une poignée de comtechs et mes gardes du corps. Katja est à ma droite, bien entendu, ses talons claquant sur le plancher de céramique.

L'autre passager est invisible.

– *Bill*, adresse Singapour depuis mon oreillette. *Les investisseurs sont inquiets. C'est sérieux. Ils commencent à poser des questions, ça m'emmerde, puis...*

Je ne sais pas depuis quel boui-boui il m'appelle, mais l'interférence

est agaçante. Peut-être un sauna? Un terrain de golf? Je signale à un de mes comtechs de nettoyer la ligne.

– Hey! j’interromps. D’où tu m’appelles?

– *Quoi?* demande Singapour. *Euh, on s’en fout? Mon yacht, Bill, mon yacht. Tu comprends ce que je te dis? C’est la panique ici.*

– Oui, les actionnaires te cassent les couilles. Puis quoi? Tu fais la chochette? Écoute, arrange-toi comme tu veux, tu les paies ou tu les saignes, mérite ton salaire pour une fois. Je ne veux plus en entendre parler.

Je coupe la conversation avant de perdre ma bonne humeur. C’est ce moment que saisit Katja pour ajouter à mes emmerdes. Je savais que ça ne serait pas si facile.

– Bill, commence-t-elle, la PM a réussi à franchir la réception. Elle est en chemin.

Je jette un regard derrière mon épaule à Gauthier espérant sincèrement que sa tête explose.

– Vraiment? je rétorque. Comment est-ce que c’est possible, au juste?

– Juridiction, bredouille Gauthier. Avec le mandat d’un juge, nous...

– C’est chez *moi* ici. Tu comprends?

– Oui monsieur, prétexte Gauthier. Je veux dire, Bill. Nous n’avons jamais eu ce problème avant et...

Je regarde aux alentours, une myriade de caméras biométriques nous scrutent, captent chacun de nos faits et gestes. J’ai deux cent soldats de la Hope Sec à portée de main. L’Arcologie est une forteresse.

– On s’adapte, j’ordonne Gauthier. Ça manque de professionnalisme. En attendant, tu la coupes en chemin, d’accord? Invente quelque chose, je ne veux pas savoir comment, je n’ai pas le temps pour cette gribiche.

Nous passons par le secteur santé de l’Arcologie. Derrière des murs vitrés, une vingtaine de jeunes femmes bouillonnantes de santé suivent une classe de pilates, leurs corps, athlétiques et souples.

L'entrée aux spas est décorée d'un jardin de pierres avec une petite chute et des ruisseaux ornés de ponts en arc de bois. Des nénuphars flottent à la surface des eaux, bordés par des pierres où luisent des perles de condensation. Je reconnais l'arôme d'huiles essentielles : lavande, eucalyptus.

– On presse le pas, j'ordonne à mon entourage. Je présume que tout est prêt pour mon départ?

L'héliport n'est pas loin, je pourrai enfin passer aux choses sérieuses.

– Bien sûr Bill, affirme Katja, j'ai confirmé le rendez-vous avec Mademoiselle Duclair.

Je peine à me contenir devant mon personnel, je me sens comme un gamin dans un magasin de jouet.

C'est alors que Gauthier lève la voix.

– Bill, euh...

J'arrête sur place, irrité au plus haut point. Y'en a marre d'être entouré d'incompétents. Je fais volte-face, le dévisage comme le tas de merde qu'il est.

– Quoi!

Et c'est à ce moment que j'aperçois le problème derrière son épaule. Elle court dans le corridor avec toute la grâce d'un hippopotame, les pommettes rouges et probablement à deux battements de la crise cardiaque. Derrière elle, son propre entourage : deux aides, trois gorilles et une dizaine de policiers de l'escouade tactique vêtus d'armures et munis d'automatiques.

– William! S'égosille la Première ministre. *William!*

Gauthier place une main sur son arme, tous mes gardes suivent l'exemple. C'est quasiment séditieux. Je prends note que cet attardé mental est loyal malgré tout, c'est apprécié.

La première ministre presse le pas, les lèvres tremblantes, la blouse froissée, quelques mèches rebelles fuyant sa permanente comme une vieille poupée. Elle me confronte, la voix pleine de flegme. Tout ça est très théâtral.

– Pourquoi tu ne retournes pas mes appels, hein? demande-t-elle d'une stupidité protocolaire. Tu me prends pour qui?

J'ouvre les paumes vers l'extérieur en signe de bonne foi, lui offre mon grand, mon beau, mon meilleur sourire. Je tire les joues, montre les dents, ça pétille jusque dans mes yeux. L'effet est saillant, son mur de rage se fissure aussitôt, c'est plus fort qu'elle. Je savoure la confusion dans son visage et la méprise encore plus, elle est si faible – maintenant je peux sourire pour vrai.

– Y a-t-il un problème? je demande candidement. Je m'excuse, je suis terriblement occupé, tu sais, l'économie ne va pas très bien. Maintenant qu'elle est désarmée, je retiens mon dédain et m'avance plus près avant de chuchoter pour que nos entourages respectifs ne puissent pas entendre :

– Y'a une raison pour cette mise en scène?

– La situation se complique, précise-t-elle. Tu ne m'avais pas dit que... Bill, je n'ai pas donné mon accord pour tout ça. Le contrat qu'on a donné à ta Hope Sec, les nouveaux pouvoirs, il y a des ramifications. Je veux qu'on se débarrasse des anarchistes autant que toi, mais mon cabinet se déchire, puis les sondages, Bill, les sondages!

Je m'incline pour m'approcher encore un peu, tout près de sa face suintante. L'odeur de parfum français et de sueur m'assure qu'elle n'est qu'une bête de trait parmi tant d'autres.

– Qu'est-ce que tu veux? je demande simplement.

Parce que c'est simple. La première ministre tente de maintenir mon regard quelques secondes avant d'avouer, comme à confesse :

– Tu doubles ma part.

Confondre négociation et peloton d'exécution, voilà qui est décevant.

– Quinze pour cent, je lui renvoie platement.

Son silence a teneur d'acquiescement. Une foule de questions défilent derrière ses yeux, des chiffres aussi. Mais le résultat est aussi prévisible que la notion qu'elle ne pourra jamais habiter ici, à l'Arcologie, parmi les bonnes gens positives.

– Voilà qui est réglé, je proclame en me redressant. Madame la Première Ministre, c'est *toujours* un plaisir!

Le masque de Svet

Une fine pluie d'été tapait sur la tôle, ponctuant la somnolence du matin. La canicule s'était estompée depuis quelques jours déjà, mais l'air restait humide. Dans le cabanon de fortune en contre-plaqué, Hans et Svet étaient enlacés, nus, sur un sac de couchage éventré. Pourchassé par les gargouillis de son estomac, Hans enserra la taille de sa compagne, gémit quelque peu, puis reposa sa tête rasée sur la poitrine chaude, bercé par les lents battements du cœur. Un frisson le secoua.

Comme à l'habitude, Svet revêtait un masque. Elle avait l'habitude de porter celui-là pour dormir : un simple carré de coton grisâtre, ficelé aux quatre coins, couvrant sa gorge jusqu'au nez. Ses mèches vertes coulaient pêle-mêle sur le chiffon qui lui servait d'oreiller. Tendrement, elle pressa Hans tout contre son corps, lui frottant le dos pour le réchauffer, effleurant les côtes saillantes à la surface. Deux AK chargés à bloc étaient déposés près du matelas, à côté desquels étaient étalés trois flasques d'eau, une boîte de conserve et le couteau Bowie, son manche toujours à portée de main. Hans connaissait bien l'histoire de la lame. Svet en parlait, parfois, pour chasser les mauvais souvenirs.

Elle n'avait que douze ans quand ses parents ont joint les Cultistes du 7^e Jour. Ils avaient tout donné au preacher pour déménager avec les autres cinglés dans la communauté du Soleil Blanc. Personne ne lui avait rien dit, à Svet. Personne ne lui expliquait jamais rien à cette époque-là.

Quatre ans à apprendre les prières, manger la bouillie, chanter alléluia. Il l'avait traitée de Jezebel une fois, que c'était sa faute s'il bandait... avant de lui casser un bras avec une barre à clous. Fidèles à la chorale, tous les autres cultistes étaient sur son cas. Ils la réprimandaient pour tout et pour un rien. Si elle faisait quelque chose, c'était mal et si elle faisait l'inverse, c'était encore pire. Quatre ans à oublier son nom, sa capacité de penser par elle-même, de formuler une opinion. Elle n'était plus personne.

C'est précisément à ce moment qu'ils ont commencé à l'accuser de ne pas prendre d'initiative, de ne pas être assez proactive, positive, enjouée.

Quand il sortit le fer blanc du feu, le preacher jurait qu'elle allait retrouver le sourire...

Hans pouvait à peine deviner la souffrance derrière le masque de Svet.

C'est dans l'établi qu'elle avait trouvé le couteau Bowie. Son bras était guéri. Le preacher ne pensait pas qu'elle pouvait être aussi forte : même quand la lame s'enfonçait jusqu'à la garde, il la traitait encore d'incapable.

– Bon matin, murmura Svet amoureusement, appuyant son menton sur le crâne rasé de son compagnon.

– Hmm, grommela Hans.

– Tu parlais dans ton sommeil plus tôt, dit-elle affectueusement.

Mauvais rêves?

Hans hocha la tête.

– *Same old, same old*, marmonna-t-il. Les salauds me poursuivent la nuit. C'est pas grave. Je finis toujours par me réveiller...

Le rideau de pluie chutait délicatement sur la tête, réverbérant sa mélodie chaotique. Refermant les yeux, Hans pouvait voir les rouages de son plan s'aligner peu à peu. L'enfance mutilée de Svet en faisait partie, la sienne aussi. Leurs sentiers se rencontraient dans les méandres du devenir. Tout se précipitait et la vitesse donnait le vertige. Le précipice s'ouvrait aux abords de chaque détour, moqueur.

– Et tu es là, continua Hans. Je ne sais pas comment je pourrais y arriver sans toi, tu sais.

Svet déposa un baiser sur son front, à travers le tissu de son masque.

– Je suis là, chuchota-t-elle. Je reste avec toi. Peu importe ce qui arrive.

– J'ai peur, admit-il.

– C'est un signe que t'es encore vivant, précisa-t-elle. Tu peux pas tout contrôler...

Hans acquiesça, prit une grande respiration.

D'une main, Svet glissa ses doigts le long des côtes saillantes de son amant, caressant jusqu'au bas du dos, jusqu'à tracer l'os de son bassin, puis redescendre à sa hanche pour y reposer enfin.

Elle hésita un instant, pensivement. Ses yeux se posèrent à son tour sur le manche du couteau Bowie.

– C'est une dure leçon à apprendre, avoua-t-elle. Quand t'as nulle part où retenir, tu peux juste aller vers l'avant. Et si quelque chose se met dans ton chemin, tu fonces... et t'arrêtes pas.

Elle serra Hans dans ses bras avant de conclure.

– On est ensemble jusqu'au bout.

Le Mouvement du 9 août

– Lacroix, somma le premier officier Gauthier dans la salle de briefing.

Celle-ci comptait une cinquantaine de sièges vides, en demi-cercle autour d'une console holostratégique. Les halogènes du plafond luisaient faiblement, procurant des airs cadavériques au haut gradé de la Hope Sec. L'homme était probablement dans la cinquantaine, il avait une carrure solide et cette espèce de lassitude mécanique commune à tous les ex-militaires.

De l'autre côté de la console, Amélie avait déjà identifié une demi-douzaine de caméras, ainsi qu'un miroir qui constituait le mur du fond au grand complet. Pas de surprise là.

Sur une table de côté avaient été soigneusement étalés un uniforme noir, une armure para-aramide complète et une caisse métallique entrouverte. D'un coup d'œil, Amélie avait reconnu le modèle : un fusil d'assaut FM 2000 belge haut de gamme.

Ce n'était pas une arme régulière, ni pour l'armée, ni pour la police. Mais le logo de la Hope Sec luisait sur la crosse, ainsi que sur l'uniforme et l'armure.

– Au rapport, salua Amélie pensivement, incertaine du protocole à suivre.

– Commençons, répondit Gauthier en signalant sur la console holostratégique.

Une projection tridimensionnelle jaillit aussitôt, illuminant la pièce de reflets glaciaux. Images fixes, vidéos et fiches d'information se déroulaient simultanément, projetant une multitude de données lumineuses dans la pièce sombre. Un symbole surgit dans le chaos : M9A, avec le A encerclé.

– Le Mouvement du 9 août, entonna Gauthier avec dégoût. Relativement récent, nous savons encore peu de choses à son sujet. Entre deux et quatre cellules actives. Un manifeste truffé du verbiage anarchiste habituel, un accent contre la civilisation, qu'importe. Le nom n'est pas plus éclairant, la date pourrait faire

référence à de l'histoire ancienne : des jeunes jouent aux dés dans le ghetto, une patrouille débarque, tire dans le tas, reçoit une promotion. Vous connaissez la routine.

Avant qu'Amélie puisse réagir, l'holoprojection se transmua en couverture satellite haute résolution, vision de nuit. Un zoom en plongée montra la sortie d'une banque TransOp, une division de l'empire William Saint-Onge. Des civils couraient dans tous les sens, succédés de trois silhouettes noires en paletots, sacs de sport en bandoulière, brandissant des armes automatiques. Alors que des flammes aveuglantes surgissaient des fenêtres de la banque, l'image s'immobilisa. Les biométriques s'attaquèrent à un des malfaiteurs, la couleur de ses yeux, sa carrure, les traits de son visage à travers la cagoule qu'il portait, alternant entre la vision de nuit et l'infrarouge.

– Il y a quarante-quatre heures exactement, précisa Gauthier.

Sur une commande du premier officier, l'holoprojection fit place à un paysage tout autre – une scène d'automne, une rivière grisâtre bordant un muret de béton graffité. Un homme était assis sur le rebord, le visage à moitié caché par son capuchon. Il avait l'air si triste.

– Gaspard Delisle, alias Twin, alias Hans. Polymathe. Autodidacte, avec des connaissances étendues en biologie, chimie, mécanique. Un fantôme, pour tout ce que nous en savons. Nous l'avons associé à une poignée de soulèvements de Gatineau jusqu'à Carleton, puis avons perdu sa trace en '45. Probablement leur leader.

Les anarchistes ont-ils vraiment des leaders?, s'interroge Amélie, n'osant pas digresser.

– Quelles sont vos attentes exactement? demanda-t-elle toutefois, ne sachant pas quoi faire avec toute cette information.

– C'est simple, répondit le premier officier. Après le fiasco de Griffintown, vous êtes apparue comme une héroïne, le visage même de l'Ordre et de la Loi. Forte, courageuse... photogénique. La Hope Sec a signé un contrat pour la Sûreté nationale afin de chasser la vermine – en d'autres mots, réussir là où vos anciens collègues ont échoué. C'est à nous de gratter les bas-fonds, faire la job sale,

démanteler le M9A avant qu'il ne devienne un réel problème.

Sans s'en rendre compte, Amélie dévisageait le premier officier, mâchant les mots « visage » et « photogénique ».

– Pour des gens comme vous et moi, ajouta Gauthier, tout se joue sur le terrain. J'ai vu votre dossier, Lacroix, je sais ce que vous avez vécu. Mais cette guerre-là, elle ne se gagnera pas juste par le bout du canon, vous comprenez? Même dans le secteur privé, la Hope Sec a déjà plus de bottes sur le pavé que le SOM, on est mieux équipés, mieux entraînés et sans ficelles. Or, ce n'est pas la force brute qui nous manque : c'est l'image.

Le premier officier Gauthier s'interrompt une seconde avant de continuer, le dédain lui tordant le visage.

– Le M9A, précisa-t-il, c'est une *infection*. Croyez-le ou non, ils ont la sympathie de la population. Difficile de faire parler qui que ce soit. Pour s'en débarrasser, il faut une victoire politique, médiatique... une victoire publique. En d'autres mots, ce dont on a besoin, Lacroix, c'est d'une championne. Les actionnaires ne croient plus aux communiqués de presse, aux porte-paroles qui restent cachés derrière leur bureau. Ils veulent un visage familial qui prend les armes contre les anarchistes. Une journée, vous serez devant les caméras. L'autre, vous serez dans la rue avec nos meilleurs agents sous vos commandes. Des ressources *illimitées*, vous comprenez? Ce ne sera pas de la tarte. Mais faites votre travail, Officière Lacroix...

Le titre résonna dans les oreilles d'Amélie. *Officière*.

– Faites ce que vous avez à faire, insista Gauthier, et votre avenir est assuré. Vous accumulerez les promotions plus vite que vous ne pourrez les compter et avec, les bonus : plus d'argent que vous ne pouvez en dépenser.

Le regard d'Amélie se posa sur le FM 2000 sur la table, son nouvel uniforme et le regard mélancolique de Hans dans l'holoprojection. Son pouls s'accéléra.

– Est-ce que je pourrai... osa-t-elle difficilement, pleine d'espoir. Est-ce que je pourrai emménager ici, à l'Arcologie?

Le premier officier Gauthier lui sourit.

– Détruisez le M9A, confirma-t-il, coffrez ces terroristes, brûlez tous les drapeaux noirs jusqu'au dernier et vous pourrez faire vos valises...

Le Château Saint-Onge

C'est dans les détails.

La brise de mai sur ma joue, la valse des branches de mélèze. Le clapotis des vagues sur le quai, le chant des mésanges. Le soleil est encore doux à cette heure et un grillon solitaire vrombit quelque part, au loin. Ma main traîne sur le bois du quai et la chaleur du bois contraste avec le vent frais du lac. Je savoure la sensation de la soie contre mon corps nu, allongé sur une chaise longue, les muscles assouplis par deux heures de massage californien.

Un moment de tranquillité, un instant de paix.

Inspire, expire.

Tout est dans les détails, l'infinitésimal. Par exemple, il n'y a pas vraiment d'oiseaux, ni de grillons, mais une série de haut-parleurs parsemés discrètement à travers mon domaine. Un artiste japonais l'a conçu; il s'agit, m'assure-t-on, d'une réplique fidèle du modèle des sons audibles dans la forêt de Kolmården. Sublime. Et ces mélèzes sont si beaux parce que brevetés, bioaugmentés, résistants. À peine dix ans et déjà à maturité, c'est formidable.

On ne peut rien laisser au hasard.

Peu à peu, j'ouvre les yeux. Un nuage s'effiloche tranquillement dans l'azur. Le ciel rejoint les collines rondes et boisées dans toutes les directions et le reflet de ce paysage sur la surface de l'eau est entrecoupé des tourelles de mon château Saint-Onge. L'immense manoir se dresse dans la vallée comme un hommage funeste à la royauté britannique, l'épitomé de l'architecture victorienne. Des jardins de roses s'étendent à son pourtour, avec des fontaines à l'effigie de ma famille, un hélicoptère et un parcours de golf.

Sur la terrasse bordant le lac, quatre gardes de ma Hope Sec tiennent une vigie silencieuse, logos, verres fumés et mitraillettes – ils font partie des meubles. Cinquante autres parcourent ma propriété, j'ai dû doubler les effectifs : un détail parmi tant d'autres.

Ce n'est pas un problème. Un coup de fil et cinq cents soldats apparaissent dans l'heure. Ou mille, tiens. Deux mille. Au diable

les Behemoths, je déploierai les tanks et les armes chimiques. Et puis quoi? Ces fourmis noires peuvent bien sucer toute la fiente des ghettos si ça leur plaît, vider une autre de mes banques. J'ai des assurances. Pendant qu'ils se considèrent comme étant moraux et infaillibles, ma loupe zoom droit sur leur gueule. L'odeur servira à dissuader les autres. Les investisseurs seront rassurés, ma cote à la bourse montera de trois points.

L'Événement-K est bien en branle, les vecteurs entrecroisés. Quand la vague frappera, il n'y aura qu'un seul bateau qui tiendra le coup – le mien –, et quiconque dans la province voudra rester au sec viendra cogner à ma porte. Ma Hope Sec va remplacer la police *complètement* et je m'occuperai des anarchistes. Ceux qui prendront les armes auront une balle entre les yeux, ceux qui les rendent iront pourrir au trou et j'effacerai leur histoire, leur nom. Des bagatelles, vraiment. D'autres détails que je *possède*.

Ça fait un demi-siècle que les grands de ce monde viennent ici même, boivent du vin, montrent des dents, jouissent sur des couettes satinées et repartent avec des alliances et des brûlures d'estomac. Financiers, présidents, membres de la royauté – des prédateurs, tous, avec cette même teinte, cet érotisme génocidaire. Autant de relations à maintenir – tant que c'est profitable.

Mais pas aujourd'hui.

Pas de dignitaires, pas d'ambassadeurs, pas de compétition à ma table. Mis à part les soldats et une poignée de servants, le palace est désert. J'ai fait purifier l'endroit. Tout a été nettoyé, de la cave au grenier, les chiottes et les cheminées. Les fleurs, les phéromones synthétiques, les toiles du siècle dernier – tout a été agencé, qualitativement mesuré, mathématiquement calculé pour *lui* plaire. Certes, le plancher de chêne rouge n'est pas digne de ses pieds, ni le champagne de ses lèvres, ni la soie de sa peau, mais peut-être que l'harmonie finement orchestrée du château, dans sa grandiose totalité, lui paraîtra esthétiquement adéquate.

J'ai été déçu si souvent. Mais *elle* est parfaite. Tout doit être parfait. Les détails, vraiment.

Le coup de la Yuho-Augs Pharma

– *Vous y êtes presque, camarades*, annonça la voix modulée de Ix à travers l'oreillette. *Cent mètres devant.*

Les tubes fluorescents filaient au-dessus de la tête de Hans et Ruby alors qu'ils se hâtaient le long du corridor interminable. Une odeur d'eau de javel planait dans l'air, se mariant à la blancheur impeccable des murs, du plancher et des sarraus des intrus. Les civières vides entravant le corridor, les portes fermées des chambres et les panneaux lumineux de la Yuho-Augs Pharma se succédaient. Ça et là, un pot de fleurs en plastique.

Discrètement, Ruby porta l'inhalateur de V à ses lèvres rouge sang, pressa la pompe, insuffla une dose dans ses poumons. La pâleur mortuaire de sa peau se fondait aux murs, contrastant seulement avec ses paupières mauves.

– T'es certaine que c'est une bonne idée de prendre ça? vociféra Hans, les nerfs à vif.

Il serra la poignée de la mallette chromée pour se réconforter, réalisa que sa main tremblait.

– Allez, chantonna Ruby. Et toi qui dis toujours qu'on a besoin d'un *edge*. Je te laisse tirer un coup, si tu veux...

Chacune de leur botte foulait le plancher ciré avec véhémence. Au même rythme, une fausse carte d'identité se dandinait depuis la poche du manteau de laboratoire. Pendant ce temps, une voix féminine annonçait un message indistinct à l'interphone.

– *Voilà le monte-charge sur votre droite*, entrecoupa Ix. *Quand vous voulez.*

Quand la grille de l'ascenseur de service se ferma derrière eux, Hans s'empessa de déposer la mallette et se frotta les mains pour essayer de les stabiliser. Il prit une grande respiration, secoua la tête.

– *Ça va?* s'enquit Ix depuis l'oreillette. *Ruby, est-ce que tout va bien?*

Pris de vertige, Hans s'appuya contre la paroi.

– Câlisse, grommela-t-il.

C'était le point pivot de son plan, l'*edge*, la force qui pouvait tout faire basculer... dans un sens comme dans l'autre. Tout reposait sur eux. Hans ne devait pas être là. Sa cellule, avec Svet et Nilsine, devait faire diversion à l'autre bout de la ville. Mais Ix devait rester cloué à sa console, laissant Ruby seule pour aller sur le terrain, ce qui était tout sauf une bonne idée. Après tout, le M9A avait tracé une route tortueuse à force de coups et d'assauts d'une précision chirurgicale pour permettre cette opération-là. C'était le goulot de la bouteille. Alors Hans s'était retrouvé exactement dans la position qu'il redoutait : un coup aux enjeux trop élevés avec une personne qui ne faisait pas partie de son groupe d'affinité.

Et pas n'importe qui.

– Oh! je sais pas, répondit-elle cyniquement. On dirait que notre grand visionnaire est sur le point de se *puker* dessus. Juste une seconde, O.K.?

Elle déboutonna son sarrau rapidement, révélant une veste pare-balles, une bretelle de son soutien-gorge retombant lâchement sur une de ses épaules, juste au-dessus du *PICC Line*. Plus bas, on pouvait voir les flocons de neige tatoués sur ses bras, une jupe cramoisie, les veines noires de ses cuisses blanches, ses bottes à cap lacées jusqu'aux genoux.

Une machette pendait à sa ceinture.

– Fais pas cette tête-là, lança-t-elle finalement à Hans, les pupilles dilatées par la drogue. Espèce de *drama queen*. Fais-moi confiance, j'ai passé ma vie dans des endroits comme ceux-là, cinq minutes te tueront pas.

Sans attendre qu'il reprenne ses esprits, Ruby pressa le bouton du monte-charge. Automatiquement, l'ascenseur de service commença son ascension.

– *Trente secondes*, somma Ix. *Top chrono*.

Hans avala sa salive, incrédule. Toujours trop tard pour reculer. Quelque chose dans la gravité de la situation venait simultanément nier et valider ses appréhensions : le mouvement implacable, mécanique, confirmant d'abord que tout cela était réel et, ensuite,

que c'était probablement la fin de tout – la liberté, la cause, la vie.

– Showtime, insista Ruby, s'agenouillant pour ouvrir la mallette. La sueur au front, Hans grogna, se mordit la lèvre. Frénétiquement, il se débarrassa de son sarrau, ajusta sa veste pare-balles et s'accroupit près de Ruby.

– *Quinze secondes, compta Ix. Je coupe le fil de sécurité, les caméras. Vous aurez deux minutes avant que le second système vienne en ligne. Badaboum.*

Ruby et Hans s'armèrent chacun d'un MC-10 – une petite mitraillette carrée, le genre de rafaleuse qu'on pouvait prendre à une main. Ils enfilèrent chacun un masque à gaz et saisirent une cannette de CS – un gaz lacrymogène.

Côte à côte, ils attendaient l'inévitable, inspirant difficilement à travers le filtre usé, expirant par la valve.

Lorsque les portes du monte-charge s'ouvrirent, le chaos les attendait déjà au dernier étage de la Yuho-Augs Pharma. Les lumières d'alarme clignotaient du plafond, rouges et jaunes, tandis qu'un grincement incohérent oscillait depuis les haut-parleurs torturés – des directives d'urgence issues d'un système à moitié grillé par les bons soins d'Ix.

Une foule de bio-ingénieurs en sarrau se bousculaient entre les tables et les cubicules, des chaises renversées, des papiers virevoltant dans tous les sens, autant de fragments de tasses et de flaques de cafés lattés parsemés sur le plancher.

Immédiatement, Hans et Ruby lancèrent leurs grenades lacrymogènes et pénétrèrent dans le laboratoire, mitraillette au poing.

Aussitôt que la brume toxique jaillit, des hurlements surgirent de partout. Les murs des cubicules furent renversés – les techniciens déguerpissaient par-dessus les tables et les ordinateurs, piétinant jusqu'à leurs collègues pour s'échapper.

Hans et Ruby avancèrent d'un pas résolu à travers le laboratoire pour rejoindre le centre nerveux de la Yuho-Augs Pharma. Là : le sas de décontamination de la section restreinte.

Lorsqu'un garde émergea subitement à travers la fumée, s'interposant devant les intrus, la surprise était telle sur son visage, tordu par la toux, qu'il s'arrêta net. Son pistolet n'était même pas dégainé.

Les synapses aiguisées par la V, Ruby visa nonchalamment et laissa filer une salve aveuglante. Le garde trébucha sur une poubelle avant de s'effondrer, déchiqueté, une nuée de sang éclatant contre la vitre du sas.

– Ix! cria Ruby, sa voix atténuée à travers le masque et les sirènes.

– *Déverrouillée*, répondit le hacker.

Sans hésiter, Hans et Ruby filèrent à travers le sas pour émerger dans la salle d'expérimentation. D'autres bureaux les attendaient, des salles d'observation, des moniteurs, tous baignés dans la lumière écarlate des gyrophares.

– Fuck! lança Ruby, les nerfs rongés. Il est où? *Où?*

– *Pas loin*, rassura Ix. *Fouille un peu, je scanne.*

– Couvre-moi, cracha Ruby à Hans.

On entendait toujours des râlements à travers la fumée, l'étage fourmillait de bio-ingénieurs qui suffoquaient dans les larmes et la morve.

Grognant à travers la valve d'expiration, Hans renversa une table en travers du sas et s'accroupit derrière, en mire. Ses mains tremblaient dangereusement lorsque trois gardes firent soudainement irruption par-delà les cubicules et la brume, équipés de masques à gaz militaires.

Hans pressa la gâchette sans réfléchir, balayant à l'aveuglette. Il entendit quelqu'un hurler et réalisa que c'était lui. Le MC-10 cracha une rafale de plomb et de feu, menaçant de lui casser le poignet. Le canon vomit salve après salve dans un cri de métal assourdissant. Une fois le chargeur vide, Hans se réfugia derrière la table, rechargea. Mais lorsqu'il sortit la tête, pointant sa mitraillette, il ne restait plus que des cadavres, de la fumée et des vitres concassées.

– Shit, shit, shit! maugréa Ruby derrière lui.

Hans se retourna, abasourdi.

Ruby se tenait derrière une civière où était couché un vieillard blême, le crâne rasé, vêtu d'une jaquette bleutée. Une douzaine de tubes étaient reliés à ses veines, son nez, sa bouche – matériel médical propre aux patients dans le coma, cliniquement morts. Mais plus étrange était ce câble électronique serpentant depuis sa nuque, fixé à travers les points de suture d'une plaie chirurgicale.

– Ah ben sacramant!, fit Ruby en dégainant sa machette, la longue lame luisant dans les gyrophares. L'implant est encore *attaché*...

Radio Hot

– Hey c’est ben le fun! jubila Mike derrière son micro avant d’ajouter, franchement, Amé’, en tout cas, ah! ah! wow!

– Vraiment, wow! doubla Malory en applaudissant.

Amélie sourit poliment de l’autre côté de la table ovale. Elle revêtait l’uniforme et l’armure de la Hope Sec sous les reflets bleutés de l’éclairage du studio. Les plaques de céramique insérées dans la fibre para-aramide lui donnaient une carrure impressionnante. Elle était flanquée à sa droite par une publiciste de la firme et à sa gauche par un avocat – tous deux gravement concernés par l’entrevue.

Sous le néon grésillant de Radio Hot, les animateurs gigotaient sur leur tabouret. Mike était tout de chaînes en or et de greffes de muscle, son t-shirt moulant ouvert sur un torse épilé. Il avait une décapotable sport tatouée derrière l’oreille.

Malory, quant à elle, avait de grands yeux d’un turquoise bien en vogue, la marque de commerce à peine visible sous l’iris. Les mèches de sa chevelure étaient agencées en vaguelettes complexes sur sa tête, dégradées en trois teintes de brun. La fermeture éclair de sa combinaison jaune ouvrait sur un décolleté plongeant où un crucifix argenté luisait, la silhouette de Jésus écrasée entre les globes de silicone.

– Hey! pour ceux qui viennent de se joindre à nous, tonna Mike au micro, vous êtes au Mike & Malory Show, à Radio Hot, Hot, Hot! Écoute, Amé, nous autres, là, c’est simple, on *capote* sur ton cas.

– On capote... raide! ajouta Malory.

– Oui mesdames et messieurs, une vraie célébrité avec nous, en studio, ici, *right now* : officière Amélie Lacroix, « La Lionne ».

– *Roar!* fit Malory en déployant ses ongles en direction d’Amélie.

– Oh, oh! s’esclaffa Mike.

– Merci de me recevoir, dit finalement Amélie, c’est bien aimable.

– Hey! en tout cas toi, vrombit Mike, toi t’es quelqu’un

qui... Vraiment, là, t'as pas peur d'aller dans les coins pour *scorer* des points, hein, disons les vraies affaires. Pif paf, merci bonsoir. Un moment donné, c'est parce que c'est juste ça qu'y comprennent, tsé.

Malory fit semblant de frissonner.

– En tout cas, moi je te ferais pas de mal, ricana-t-elle.

Aussitôt, le publiciste mit sa main sur l'épaule d'Amélie, hocha la tête. Amélie se rappela soudainement les notes du briefing.

– Sauf qu'il y a une nouvelle menace, commença-t-elle alors, c'est un gang qui s'appelle le Mouvement du 9 août. Écoutez, ils sont organisés, ils sont violents, ils sont extrêmement dangereux...

– Oui, j'ai vu ça, interrompit Malory, ces osties de malades mentaux ont braqué une banque l'autre jour. Voler l'argent du bon monde, je te dis!

– Mais on a besoin de votre aide, persista Amélie. On offre une compensation de cent mille crédits pour quiconque nous fournit de l'information pouvant mener à une arrestation. Anonymat garanti. Malory roucoula dans le micro.

– Wow, cent mille *bazzoungaz*!

– Non mais hein! lança Mike, agressivement. Maudits petits gaugaches à marde, tout cru dans le bec, pis après ça ils vont aller brailler à maman-papa, « oh!, j'suis allé péter des vitres pis là la madame, à m'a tiré dessus ».

– Franchement! maugréa Malory, déconcertée.

– Non, mais y comprennent-tu, cracha Mike, ou ben y comprennent pas?

– Y comprennent pas, confirma Malory.

– Mets-moi ça en dedans, ostie, proposa Mike. Toutes les étranges pis les pas propres, hein, pis toutes les ayatollahs pis les pas bien dans' tête, toute la gang. Pas compliqué.

– En dedans! clama Malory.

– Mais pas juste en dedans, reprit Mike, sarcastique. Là, hey non, non, non, ma belle Mal'. *No way*.

– Qu’est-ce que tu veux dire Mike? feint Malory.

– Ce que tu fais là, continua l’autre, c’est bien simple. Tu pognes ça, O.K., pis là t’es fait travailler...

Consciente que la discussion progressait sans elle, Amélie se retourna vers la publiciste, puis l’avocat, cherchant des directives. Mais ils étaient maintenant affairés sur leurs portables et ne semblaient plus écouter. Amélie prit une grande inspiration.

– T’es fait travailler? s’enquit Malory, à moitié sérieuse.

– Drette ça, confirma Mike, inspiré. Qu’y servent à de quoi, les tartistes, les fifis, les butchs à moustache. Pis ceux qui veulent pas : la chaise, ostie. *Zip zap, zoop*, fini, n’a pu, on en parle plus, *ciao, bye*. Non mais, payer ça avec nos taxes, encore? Non non. Tu prends ce qui reste pis tu fertilises un champ de patates avec... pis là on se mange une bonne poutine, O.K.? Ostie, au moins ils auront servi à quelque chose.

Mike et Malory s’esclaffèrent dans le studio.

– Hé boy, enchaîna Malory en riant, bon là, je pense qu’on est rendus à prendre un appel.

– Oh yeah, tonna Mike, c’est le moment que vous attendiez! Posez vos questions à la *hot* Lionne Amélie Lacroix!

– Hot, hot, hot! roucoula Malory.

Et Amélie allait dire quelque chose – n’importe quoi – lorsque l’avocat et la publiciste placèrent tous deux leur main sur ses épaules. Le même message d’alerte luisait sur leurs portables.

Lancea

– Pardonne-moi Bill, ose Katja dans l’embrasure de la porte. Mademoiselle Duclair vient d’arriver.

J’avais entendu l’hélicoptère.

– Il était temps.

Je ne saurais lire l’expression de ma secrétaire : une certaine curiosité perce à travers son flegme habituel, une sorte de fascination. Peut-être qu’elle n’a toujours pas compris ce que je suis, c’est aussi bien.

Avec Katja quittent mes gardes du corps. Ils ont protesté, mais qui signe leur chèque de paie, hein? Voilà. Puis, je veux envoyer le *bon* message à mon oiseau rare.

Elle arrive.

Mon pouls s’accélère, ma respiration aussi. Ça m’excite, je savoure l’anticipation. Est-ce que tout est prêt?

Ma suite trône au dernier étage du château. Un feu généreux crépite dans l’alcôve, répandant sa chaleur, son arôme délicieux dans le salon – un autre plaisir archaïque. Un luminaire en cristal embrase la pièce délicatement, lovant son contenu dans une caresse mielleuse – les bibliothèques aux vrais volumes en papier, le divan au revêtement de cachemire et le tapis perse en dessous, aux motifs dorés et cramoisis. Un petit air de jazz émane comme une vapeur, avec la voix de velours d’une chanteuse de Chicago, les subtiles ponctuations d’une contrebasse.

Bordée par deux rideaux de satin ocre, des portes vitrées, vénitiennes, s’ouvrent sur un balcon de marbre offrant une vue imprenable sur la contrée nocturne, la forêt, le lac... la Voie lactée. Puis, au beau milieu, ma table d’ébène, sculptée par un artisan néo-zélandais, avec son grain lustré, ses vrilles d’inspiration aborigènes, très en vogue.

Dessus, une bouteille de champagne dans un sceau d’argent, un Krug 1989. Deux coupes. Une feuille de papier : le contrat. Une plume en or.

Lancea ne cogne pas avant d'entrer. Pas d'avertissement.

Elle entre, tout simplement, d'une grâce mortelle.

Lancea.

Sa peau de lait, satinée et ses lèvres, ses paupières noires de mort, ses cheveux bleus comme le saphir, quelques bouclettes abyssales déferlant sur ses tempes. Quelque chose dans la façon dont elle marche, pas à pas, humiliant mon plancher. Sa seule présence me donne le vertige, le tournis, le syndrome de Stendhal.

C'est l'ineffable splendeur de mon oiseau rare : une robe cocktail grise, au premier œil fade, d'une morne simplicité. Mais au second regard, voilà, l'invitante subtilité : la coupe légèrement asymétrique, rehaussant le dévoilement de ses cuisses à chaque pas. Puis, le tissu même, si mince qu'il révèle, presque impunément, qu'elle ne porte rien en dessous : la robe suit sa forme exquise parfaitement, sans être interrompue par la ligne d'un slip ni celle d'un soutien-gorge. Le tissu est à un fil de révéler ses secrets, les trésors enfouis de sa peau. Il faut deviner.

Je reste bouche bée. Peut-être une seconde de trop.

– Bill, ose-t-elle, déjà familière.

Sa voix est douce comme la brise de la mer Noire.

Je me lève pour l'accueillir, lui serre la main, me présente.

– Enchanté.

Des doigts de soie frôlent les miens, je trépide.

Elle sourit – mon oiseau rare sourit, de dents de perles, ses lèvres noires courbées délicatement pour moi.

C'est le moment, je lance ma ligne, celle que j'ai conçue avec soin, répétée mille fois devant le miroir. C'est le haussement des sourcils, la pause calculée.

– Je suis content que tu aies répondu à mon offre. Nous pouvons faire de grandes choses... ensemble. J'en suis certain.

Lancea hoche la tête. Elle a vu le contrat sur la table. D'un seul moment, je pourrais jurer qu'elle a tout saisi. La supercherie, le prétexte, la fabrication. Lancea est si perspicace. Si parfaite.

Jusqu'aux *tests*, du moins.

Oui, je dois bien lui faire passer des tests. Ça me lève le cœur, ça me répugne, vraiment. Malgré l'emballement, malgré son charme, je dois me contenir, m'assurer que mon oiseau rare n'est pas qu'une coquille vide, une façade, un joli minois dans une robe trop serrée.

J'ai été déçu si souvent.

– Tu permets, demande Lancea simplement, pointant le balcon. J'aimerais admirer la vue.

J'acquiesce, tout naturellement. Elle me dépasse, s'avance vers les portes vénitiennes. Une seconde, j'admire la lance finement tatouée sur sa nuque, ce fer à fleur de peau. Au passage, sa fragrance vient m'ensorceler, sensuelle. Un cocktail synthétique, des arômes métalliques, polaires.

Lorsque je verse deux verres de Krug, elle est déjà sur le marbre, sa blancheur livide dans la nuit. Une bourrasque fraîche m'accueille quand je franchis le seuil. Une lune croissante luit dans le ciel nocturne, envoyant ses feux danser à la surface du lac.

– Quelle vue, murmure-t-elle, humectant ses lèvres du nectar.

Maintenant, je pense. Le premier test.

– C'est une chance, je commence. L'époque est si cruelle parfois. Tu ne crois pas que *tout le monde*, que tout un chacun devrait pouvoir apprécier ce spectacle, profiter d'un petit coin de paradis comme celui-là?

Voilà. Quiconque veut me plaire acquiescera à tous mes faits et gestes, peu importe les conneries qui sortent de ma bouche.

Lancea me regarde, incline la tête quelque peu.

– Non, répond-elle froidement. Je crois que ce genre de plaisir doit être mérité et doit revenir à ceux qui sont assez bons, assez *forts* pour y arriver. Bill, précise-t-elle discrètement, c'est vraiment beau ici. Ça me peinerait de voir autant de pureté, de perfection *souillée* par la racaille... À l'entendre, avec cette véracité, cette impétuosité, exactement comme les eaux glaciales de l'Engstligen, en Suisse – je n'arrive pas à masquer mon soulagement, mon sourire. Quel excellent début.

Lancea : ma fleur impossible. Mon fer de lance.

– Un toast alors, dis-je en levant mon verre. À la perfection...

Crève, fucker!

– Argh! grogna Hans en dégringolant le long de la façade avec une rapidité vertigineuse.

Le *zip line* crissait sous son poids tandis qu'il dévalait étage après étage la Yuho-Augs Pharma dans une pluie d'éclats de vitre. Le mousqueton tirait sur sa ceinture, menaçant de lui casser le dos. Le béton se rapprochait à une vitesse meurtrière. À la dernière seconde, Hans se débattit avec le frein, l'actionna, évita de s'écraser complètement.

Le ciel s'était couvert de nuages lourds.

Des coups de feu résonnaient plus bas.

Déjà réfugiée derrière un conteneur, Ruby criblait de balles l'autre bout de la ruelle, râlant de colère en crachant du plomb. Dans son autre main, elle tenait le sac de nylon avec la tête coupée, des gouttelettes de sang dégoulinant sur l'asphalte.

Une fois parvenu derrière elle de peine et de misère, Hans douta qu'il y ait vraiment des gardes là-bas, se demandant si sa complice hallucinait complètement, la cervelle grillée par la V.

– *Tout va bien*, rassura Ix dans leur oreillette. *La diversion a fonctionné, la moitié du SOM est à l'autre bout de la ville. J'ai réussi à brouiller les communications de la Pharma assez longtemps pour vous donner du jeu. Prenez le boulevard Wellington et vous serez corrects.*

– Ça va? demanda Ruby, se tournant vers Hans.

Mais ce dernier ne réussit pas à répondre. Les yeux de Ruby étaient du même rouge que ses lèvres – celui du sang séché –, les vaisseaux sanguins éclatés, les iris noirs tant les pupilles étaient dilatées. Les mèches étaient collées sur son front couvert de sueur, son souffle rauque, sa poitrine se soulevant et s'abaissant péniblement.

– Allez, lança Hans en l'épaulant, par ici...

Ils jaillirent hors de la ruelle sur le boulevard Atwater, parmi les passants, les hommes d'affaires et les taxis. Avant d'être reconnus, les deux se précipitèrent dans une voiture beige volée trois jours

plus tôt et stationnée là. Ruby saisit le volant. Elle balança le sac sanglant et le MC-10 à Hans avant de prendre une autre dose de V.

– Recharge-moi, demanda-t-elle en pesant sur l'accélérateur.

La tête sectionnée entre les cuisses, Hans replaça le dernier chargeur de peine et de misère, ses mains tremblant dangereusement.

– *Shit!* éclata soudainement Ix. *Shit, shit!*

– Quoi? cria Ruby. Qu'est-ce qu'y a?

– *Une auto-patrouille arrive vers vous*, précisa Ix. *C'est la Hope Sec.*

– Comment ils ont fait pour nous trouver? demanda Hans, paniqué.

– Brouille leur signal, ostie! ordonna Ruby. Maintenant!

– *J'essaie!* s'empressa Ix. *Attachez vos tuques!*

Et c'est à ce moment que Ruby et Hans l'aperçurent, avec les lumières bleutées de ses gyrophares : l'auto-patrouille noire de la Hope Sec au loin, crevant l'horizon grisâtre comme un oiseau de proie, filant droit sur eux.

Le cœur de Hans fit trois tours.

Ruby se mordit une lèvre, écrasa la pédale de sa botte à cap. Le moteur gronda, catapultant la voiture à travers le boulevard. La fenêtre côté conducteur s'ouvrit subitement, faisant entrer une bouffée d'air viciée du centre-ville.

– *Break!* supplia Hans.

L'auto-patrouille fonçait comme une torpille avec ses reflets indigo.

– Tiens le volant, jappa Ruby en saisissant son MC-10 maintenant chargé.

– Quoi? s'écria Hans. T'es folle?

Mais avant que ce dernier ne puisse réagir, Ruby passait déjà la tête par la fenêtre avec la mitraillette et faisait feu. Le tonnerre assourdissant du MC-10 se mêla au crissement des pneus.

La voiture avait déjà commencé à dérailler quand Hans s'abattit à deux mains sur le volant.

Ruby hurla entre deux salves déchirantes.

– Crève, fucker!

Marionnette

Quand elle ouvrit les yeux, Amélie avait la tête à l'envers.

Elle était suspendue par sa ceinture de sécurité, les sangles croisées pressant sur sa poitrine, l'empêchant de tomber. Un goût acre dans la bouche, accompagné de l'odeur écœurante d'urine et de caoutchouc brûlé.

Elle cligna des paupières, les yeux brouillés par les larmes. À travers la brutalité du moment, l'entraînement faisait surface. Un coup d'œil rapide pour voir si elle était blessée – non. Mais dans le siège d'à côté gisait la dépouille de sa coéquipière, empêtrée dans la ceinture de sécurité, les yeux vitreux, la gueule ouverte sur un filet de sang noir, comme une bête à l'abattoir.

– Centrale, articula douloureusement Amélie en tâtant la boucle de sa ceinture. J'avais raison, c'est ici qu'est la véritable attaque, pas dans Montréal-Nord. Je répète, le M9A est *ici*!

La pression de son sang lui montait à la tête, étourdissante.

Aucune réponse du centre opérationnel.

Un simple déclic de la boucle et Amélie s'effondra finalement contre le plafond de l'auto-patrouille, s'écrasant de tout son poids dans une flaque de sang parsemée de fragments de verre. Elle grogna sous l'effort déchirant, se traîna comme un ver par la portière entrouverte, de peine et de misère.

– Centrale, fit-elle, j'ai besoin de *renforts*, maintenant!

Seul un rire lui répondit – un ricanement modulé, tordu par une série de filtres numériques.

– *Pauvre marionnette*, murmura la voix sarcastique. *Sais-tu au moins pourquoi t'es là?*

Amélie émergea finalement de l'épave, s'appuya dos à la portière. C'est seulement à cet instant qu'elle réalisa que son casque et son FM 2000 étaient restés dans le coffre arrière de l'auto-patrouille.

– Et merde, susurra-t-elle à travers sa lèvre fendue.

– *Peux-tu voir plus loin que le prochain chèque de paie?* insista la voix distorsionnée. *Tu protèges les mauvaises personnes,*

marionnette. Nous sommes la dernière chance pour les pauvres de survivre à la civilisation.

Amélie dégaina son pistolet, releva le cran de sûreté, regarda aux alentours. Le carambolage s'étendait dans tous les sens. La vitrine d'une boutique de mode avait volé en éclat, des poubelles étaient renversées sur le trottoir, une demi-douzaine d'autres voitures fracassées gisaient çà et là. Abasourdie par le choc, Amélie pouvait toutefois déceler des cris lointains, des mugissements de blessés... C'est alors qu'une rafale d'automatique s'abattit en sa direction, ricochant contre la portière et faisant éclater l'asphalte à deux doigts de sa cuisse. Instinctivement, Amélie rabaissa la tête et se recroquevilla. Elle était certaine d'avoir vu cette auto beige, là, fracassée dans le mur de brique aux limites de son champ de vision.

– Allez marionnette, poursuit la voix modulée, froide et métallique. Combien de temps penses-tu pouvoir partager une table avec des cannibales avant qu'ils te fassent la peau? Quoi, tu penses que t'as eu ta promotion à cause de ton attitude gagnante? Ah! On a lu ton dossier, marionnette : les diagnostics, la médication. T'es le bouc émissaire parfait.

Mais Amélie en avait assez d'être narguée. Elle prit une grande respiration, traça une carte mentale des lieux, visionna ses mouvements. Le temps sembla ralentir lorsqu'elle surgit de derrière sa cachette, se leva, son armure étincelante dans la rue sinistrée, courut – aperçut la voiture beige, le tireur appuyé sur le capot, le visage ensanglanté, le crâne rasé, les yeux tristes.

Gaspard Delisle, alias Twin, alias Hans.

Sans hésiter, Amélie fonça, tira sur sa cible, une fois, deux fois, trois fois – l'anarchiste retournant une salve aveuglante en sa direction, la mitraille vrombissante sur le capot... jusqu'à ce qu'elle clique à sec.

Comme un boulet, Amélie alla s'écraser, haletante, derrière le pare-chocs d'une autre voiture. Une pression soudaine sur son torse, une brûlure montante. Elle réalisa, horrifiée, que son armure était percée comme une passoire, se demandant jusqu'où les

balles s'étaient enfoncées. C'était impossible, avec ce calibre-là... À moins qu'ils n'aient des balles en fonte, en uranium appauvri : des tueuses de flics.

– Câlisse, chuchota-t-elle.

S'en suivit la douleur – inouïe, débilitante, aveuglante, léchant la chair d'Amélie peu à peu comme des flammes, la chaleur du sang frais se répandant sous son armure.

L'espace d'une seconde, elle songea à l'Arcologie, aux suites luxueuses, l'air pur, les salles de yoga. Comme il ferait bon vivre là, avec des gens qui l'aimaient, qui étaient toujours gentils avec elle. Quelque part, un homme geignait de douleur.

Elle l'avait touché.

Alright, pensa Amélie. *Let's go Lacroix, une dernière run et c'est fini.* Elle se voyait déjà bondir de sa cachette, faire trois pas devant, puis contourner la voiture beige. Sa cible était à sec. Le temps que Hans recharge sa mitraillette, il serait déjà trop tard. Une balle à la tête, deux au torse. Elle ne manquerait pas sa cible, elle ne la manquait jamais.

– T'es à moi, vociféra-t-elle de ses lèvres tremblantes.

Cependant, avant qu'Amélie ne puisse se relever, une camionnette blanche arriva sur la scène, les pneus crissant. La porte coulissante s'ouvrit sur une brute en veste pare-balles, les cheveux blancs comme neige, des mains tatouées dans lesquelles elle tenait un monstre de carabine automatique Stryker sud-africaine, à barillet. Des lettres tatouées sur des poings : NTFA et ACAB.

Amélie se projeta sur le côté, l'effort lui déchirant les nerfs, déguerpissant le plus vite qu'elle pouvait – loin, le plus loin possible, quelque part, n'importe où.

Jusqu'à ce que le tonnerre s'abatte sur la rue, coup après coup, perçant le métal, explosant les vitres, le béton et la brique, qui volèrent en éclats, mêlés dans une poussière balistique.

Lorsque cette force l'atteignit dans le dos, Amélie trébucha, tête première, dans la plate violence du macadam.

Puis, plus rien.

Ce que je suis

Le moteur gronde dans la forêt du Domaine Saint-Onge.

D'une précision chirurgicale, ma décapotable négocie courbe après courbe, mugissante. Les pneus mordent l'asphalte à pleines dents gommeuses. C'est une véritable bombe : neuf cents chevaux-vapeurs, de zéro à trois cents kilomètres-heure en quinze secondes. Manufacture italienne, peut-être la meilleure de ma collection privée.

Ma poigne experte propulse le bolide à des vitesses meurtrières, un gant de cuir agrippant solidement le levier de vitesse. J'enfonçe le pied, savoure la force de la gravité jusque dans les orteils, le vent qui fouette mon visage.

Au passage, des rayons chatoyants percent à travers les corridors de la plantation de mélèzes, m'éblouissent. Le soleil brille de toutes parts en cette journée parfaite, la carrosserie noire reluit de mille feux. La piste de course s'étend à l'infini sous un ciel d'azur à travers les collines boisées.

Lancea ricane tout haut.

Elle adore la vitesse.

Lovée dans le siège passager, elle resplendit d'un charme génocidaire. Son rire est pur et vivifiant comme les glaces d'octobre, ses joues rosées par le vent frais. Des verres fumés masquent ses yeux, mais son regard savoure le paysage avec abandon, chaque détail succombant à sa vision d'onyx.

Elle porte une robe d'été à manches courtes, blanc crème, un truc simple, sublime. Subrepticement, chaque bourrasque en fait virevolter les pans légers révélant, l'espace d'un battement de cœur, la blancheur à mi-cuisse, le tissu retraitsnt sur chaque centimètre exquis de peau avant de se rabattre.

Un moment d'inattention – le bolide accuse une courbe trop sévère, manque de sortir de route. J'entends les pneus crisser, le moteur vrombir et Lancea rire de plus belle.

Elle n'a peur de rien.

– Alors, je tente finalement, pourquoi la mode?

Ce n'est qu'une feinte, il faut commencer quelque part. Je dois administrer le deuxième test. J'aimerais qu'il y ait une autre alternative, mais c'est impossible.

Lancea regarde droit devant, hausse les épaules avant de me relancer :

– Et toi, pourquoi les médias, la finance? C'est pas sorcier : une fenêtre d'opportunité s'est présentée, j'ai saisi le moment.

J'enregistre sa réplique, l'évalue à partir des faits recensés. Gauthier a compilé un dossier sur Lancea, à ma demande. C'est la routine pour n'importe quel membre de mon entourage, mais j'ai insisté pour qu'il n'abrège rien. J'ai lu le document dans l'hélicoptère, mémorisé chaque date, toute la trame narrative de mon oiseau rare.

– Et comment as-tu commencé ta carrière?

Une question innocente. Suffit de creuser et j'aurai mes réponses. Malheureusement, le sujet semble l'emmerder au plus haut point. Elle soupire. Je regrette.

– J'ai été relocalisée dans un camp de réfugiés à l'âge de dix ans, annonce-t-elle nonchalamment, comme si c'était l'histoire de quelqu'un d'autre. J'ai dû composer avec des... obstacles.

La façon que ce dernier mot roule sur sa langue, ce dédain – je me mords la lèvre. L'information est conforme avec sa fiche. Les camps de réfugiés sont des égouts à ciel ouvert. Surtout dans le passé, la collecte de donnée était bâclée, inefficace. Difficile de reconstituer l'histoire.

– J'ai tenu quelques jobs, continue Lancea, manufacture, jour, soir, fins de semaine. Une fois j'étais dans le textile, vois-tu, et le patron a eu besoin de modèles pour une promo. Il y avait de la compétition, bien sûr. J'ai dû m'en occuper. J'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai joué le rôle.

Le rôle – oui, un rôle, bien sûr.

– La fenêtre d'opportunité? je demande, tâchant de la faire parler. Le bolide file à toute allure sur un kilomètre droit, j'en profite pour enclencher la quatrième vitesse. Les contrôles répondent

parfaitement, on dirait que la décapotable va arracher tout l'asphalte derrière.

– Le pouvoir est pas donné, conclut simplement Lancea. Et merde. Quelle avarice de détails. Non, ça ne fera pas – ne fera pas du tout. Elle va échouer le test, ça me lève le cœur, c'est injuste... C'est au comble de mon désespoir que Lancea retire ses verres fumés et me lance, d'une candeur mortuaire, les yeux pâles rivés vers les miens :

– Le truc, dit-elle doucement, c'est d'*écraser* un plus faible pour s'élever, même un tout petit peu, jusqu'à la prochaine marche.

Mon cœur fait trois tours.

– Il n'y a qu'une voie vers le sommet, ajoute-t-elle. Et c'est une montagne de crânes fendus. C'est ce que j'ai appris au camp de réfugiés, à l'usine, puis dans mon propre studio – je n'ai aucune, *aucune* chance de réussir, à moins d'oser aller plus loin, plus haut, risquer le tout pour le tout. Et tant pis pour les autres, qu'ils crèvent – il y a déjà trop d'imbéciles dans le monde de toute façon.

Ma reine, mon oiseau rare.

– Ça ne te fait pas de peine, je tente finalement, lorsque tu blesses quelqu'un?

Lancea remet ses verres fumés avant de me répondre. Le vent balaie un pan de sa jupe, m'offre, un instant seulement, la vision d'une hanche dénudée. Sa voix est délicate, à peine perceptible à travers le grondement du moteur.

– Je suis ce que je suis.

La clinique noire

– Plan de merde, ronchonna Ix tandis que Ruby approcha le rasoir électrique.

La jeune femme grimaça de douleur lorsqu'elle se pencha vers l'avant, son maquillage couvrant à peine l'œil au beurre noir, les éraflures, les ecchymoses. Le rasoir bourdonnait dans les mèches noires. Une à une, elles chutèrent sur le plancher carrelé comme des plumes.

Nilsine et Svet étaient adossées au mur de la salle d'opération, tandis que Hans était assis sur une civière, coton ouaté entrouvert sur son torse nu et rachitique, son épaule fraîchement pansée.

Ils étaient dans une clinique noire – illégale. Les tubes fluorescents grésillaient, éclairant les murs ternes, l'inventaire dilapidé de fournitures médicales, les instruments baignant dans un bocal d'alcool frelaté. Dans un coin, un sceau d'étain récoltait les gouttes d'eau qui coulaient du plafond fissuré. La salle d'opération improvisée était isolée du reste de la clinique par un rideau en bandelettes de plastique transparent, souillées par la graisse, le sang séché et la moisissure.

La clinique avait été installée dans une ancienne boucherie, ce qui ne l'éloignait pas tellement de sa première vocation. Lorsque les antibiotiques de contrebande ne faisaient pas effet ou qu'il n'y en avait simplement pas cette semaine-là, c'était au tour des scies et les drains enchâssés dans le plancher s'avéraient particulièrement utiles. Il y avait une poignée d'endroits comme celui-ci dans les ghettos, où allaient les innombrables victimes de la civilisation industrielle – celles qui ne pouvaient pas payer pour voir un médecin, qui n'avaient pas de papiers ou qui étaient recherchées. Récemment, de plus en plus de cliniques noires s'installaient dans les anciennes morgues, pour leur incinérateur. Ruby essayait d'éviter celles-là.

– Est-ce qu'on est certains que ça va fonctionner? osa Nilsine, de l'autre bout de la pièce.

– Notre *edge*, lança Ix sarcastiquement. Hein, Hans? Tiens, je parie ma tête que ça marche. Ah, ah!

Sur un plateau en acier gisait l’implant cybernétique – le prototype Endymion, dernier cri en *cyberware*. Une minuscule puce en silicone, avec ses nanocircuits rattachés à une prise quasiment primitive : un simple *jack* standard.

– J’ai peine à croire qu’on s’est rendus jusque-là, avoua Nilsine. Ruby déposa le rasoir électrique, enchaîna avec la crème à barbe et la pioche.

– Un ostie de miracle, remarqua-t-elle. Le dernier coup, maintenant.

– La phase finale, précisa Svet.

– « Phase finale », repris Ix, fébrile, la tête enduite de crème à raser. J’aime comment ça sonne. *Das Ende vom Ende*. En plus, Mol’ vient d’être libéré en attendant son procès, on gagne un camarade de plus. Quel timing impeccable.

– Mais est-ce qu’on est certains que ce cossin-là va fonctionner comme prévu? demanda Nilsine. Vous l’avez quand même *shaké* pas mal fort.

C’est à ce moment que débarqua Sam, le chef de la clinique. Il apparut à travers les bandelettes de plastique, sarrau terni par l’usage, un tablier taché d’immondices. Dans une main, le vieillard tenait une bombonne d’anesthésiant et dans l’autre, une bouteille de vodka. Il sentait le formol et le tabac.

– Sam, salua Nilsine amicalement.

– Camarades, lança l’autre en avalant une gorgée au goulot.

Lorsque les autres le fustigèrent du regard, il haussa les épaules en précisant :

– Pour mes nerfs. Alors, vous voulez vraiment faire ça?

Tandis que Ruby achevait de lui raser le crâne, Ix tendit l’enveloppe, épaisse de liasses, au clinicien clandestin.

– Allez, doc’, commença Ix. *Bring it on*. Dis-moi seulement que t’es diplômé et tout avant de m’ouvrir la tête pour me driller cette cochonnerie dans le cortex.

– Vétérinaire, précisa Sam en prenant l’enveloppe, mais j’ai déjà planté de la quincaillerie du genre. D’accord, pas ce modèle-là. Bout de viarge, ce gadget-là, ça *shine*, hein? Jamais vu. Mais c’est le même principe... en théorie. Quoi? Je vais faire de mon mieux, t’inquiète.

Un silence de mort s’abattit sur la salle d’opération.

– Un fucking vet? échappa Ruby, impuissante.

Ix fustigea Sam du regard, puis Ruby et tous les autres un à un.

Hans inspira pour parler – ne trouva pas les mots. Encore le vertige. Mais il n’y avait pas d’autre avenue. Toutes les routes, les plans à l’intérieur des plans, toutes les variables possibles convergeaient au même point inexorable. Implacable. Ce sacrifice simultanément injuste et nécessaire.

Le regard d’Ix croisa le sien pendant un bref moment. D’un seul clignement d’œil, l’expression du nihiliste mua de la haine à la compassion, puis de la compassion à l’humour, les yeux soudainement envahis de larmes.

Ruby lui tendit une main – Ix la prit, d’un abandon désespéré, l’embrassa, la serra contre sa joue.

– Ah, ah! ria-t-il d’une voix tordue. Bien, il faut ce qu’il faut, non?

La haine

Amélie patientait sur la couchette de mousse hydrocellulaire, parfaitement lucide.

Son uniforme, ses sous-vêtements gisaient en lambeaux dans une poubelle à côté, parmi seringues usagées et cotons souillés. À la surface de son corps nu, sang, suie et sueur traçaient la carte du conflit social. Une lumière aveuglante inondait la salle, révélant, inlassablement, chaque détail de sa peau torturée. Mais la chaleur sèche et l'odeur de lavande offraient quelque chose de réconfortant; des fleurs – de vraies fleurs – ornaient la fenêtre de l'Arcologie.

Murmurant à voix basse, trois masques médicaux équipés de microscopes surplombaient froidement la patiente, inspectant chaque parcelle, nettoyant ses plaies, suturant à l'aide de lasers chirurgicaux. Appuyés de scans et d'holoprojections, les médecins travaillaient vite et bien, leurs mains expertes s'affairant sur chaque centimètre de chair avec une précision impeccable.

À côté, une panoplie d'éclats de métal baignait dans un bac d'eau rosie par le sang. Des petits fragments et d'autres plus gros – des *slugs* en téflon, conçues pour percer les armures.

Lorsqu'un des médecins enfonça une pince pour extirper un dernier éclat de sa cuisse, Amélie ne put retenir un gémissement. Mais quand un infirmier surgit dans son champ de vision, approchant du soluté avec une seringue translucide, l'officière lui jeta un regard accusateur.

– Pas de sédatifs, j'ai dit!

Elle voulait tout ressentir, jusqu'à la moindre douleur. Cette douleur-là, maintenant, dans la réalité, dans le monde sensible, celui qui avait un goût, une texture, une odeur. Et plus que tout, Amélie voulait s'accrocher à une émotion, une vraie.

La haine.

La haine la mènerait droit au but. Ces vermines ne méritaient que le mépris et elle les piétinerait comme autant de coquerelles. Ils l'avaient traité de marionnette, mais c'était du pareil au même : ils

cherchaient à la manipuler, comme tous les autres. À décider à sa place. Il fallait être forte. Avec la force, tout serait parfait et elle n'aurait plus jamais à être triste, seule ou confuse.

Elle aurait sa place, enfin.

– Bien bien, commença abruptement une voix mielleuse, chaleureuse. Comment se porte ma championne?

Incrédule, Amélie battit de ses paupières enflées à travers les larmes et la crasse. Elle n'eut pas à chercher très longtemps pour trouver la source de cette voix.

Là : l'holoprojection sur le mur de la salle d'opération. Un beau visage, carré, bien rasé, séduisant. Ces yeux azur, ce col de chemise et ce sourire si bon, si bienveillant.

William Saint-Onge.

– Je... bredouilla Amélie. Monsieur...

– Au repos, soldat, blagua William Saint-Onge en toute légèreté. J'ai lu les notes du premier officier Gauthier. Wow, quelle aventure!

– Je suis tellement désolée, avoua Amélie subitement.

Elle était nue, entièrement. Mais il n'y avait pas d'autre honte que celle d'avoir échoué, doublée du désir de le satisfaire. Dans le fond, c'était bien qu'elle soit nue : plus question de se cacher, seulement d'embrasser la vérité, de se rendre à ce sourire aimable, se confier entièrement à son jugement. Elle devait tout à cet homme. Peut-être pouvait-il même lui pardonner, récompenser sa sincérité.

– Je les avais, là, Monsieur, mais ils m'ont encerclée et...

– Bill, coupa William Saint-Onge. Appelle-moi Bill. T'en fais pas, Lacroix. De ce que je comprends, tu t'es collée à ces terroristes à quoi... une contre cinq? Voilà qui nécessite des couilles, Lacroix... Façon de parler. Bravo! Maintenant ils savent qu'on reculera pas devant l'intimidation et la violence. Excellent. J'ai bien fait de te recruter.

– Merci, hésita Amélie, émue. Bill. Je ferai mieux la prochaine fois, tu peux compter sur moi.

– Justement, enchaîna l'autre, soudainement sérieux. J'ai besoin de toi sur le terrain, Lacroix, le plus rapidement possible.

Tu comprends? La roue tourne. Est-ce que je peux compter sur ton talent?

Les nerfs à vif par la douleur et l'adrénaline, Amélie avait peine à comprendre que Bill était en train de lui demander si elle était prête à reprendre du service immédiatement. À *elle*, et non pas aux trois docteurs dans la pièce. C'était une brèche de protocole, mais peut-être que les gens comme lui étaient au-dessus de tout ça. C'est à ce moment qu'Amélie réalisa que sa confusion était partagée. Les médecins, derrière leurs masques de chrome et de nylon, leurs visières et leurs microscopes, chuchotaient l'un à l'autre, circonspects.

L'un d'eux pointait une analyse de sang luisant sur l'holocom. Une analyse qui révélait certainement l'absence d'antidépresseurs dans son système – des médicaments pourtant prescrits. À cet effet, une note au dossier permanent d'Amélie, émis par un certain psy du SOM : un avertissement en grosses lettres rouges. Enfin, un des trois docs pointait à cette douzaine de cicatrices parallèles à l'intérieur de la cuisse d'Amélie – jugeant, selon l'angle, qu'elles avaient été clairement auto-infligées.

Les trois médecins étaient en train de formuler un nouveau diagnostic.

Avant qu'ils ne puissent dire quoi que ce soit, Amélie brisa le silence.

– Oui Bill, lança-t-elle. Affirmatif. Donne-moi quelques minutes. Bill sourit de son beau sourire et son image s'évanouit.

Lorsque Amélie se retourna devant les médecins, ce n'était pas l'humilité, ni le sens du devoir qui habitaient ses traits, c'était cette nouvelle émotion – cette émotion sacrée qui lui tordait le visage. La haine.

– J'ai une job à faire, leur cracha-t-elle, alors faites le vôtre et *patchez-moi* au plus sacrant ou vous allez le regretter. Compris?

La paix sociale

Un certain sentiment d'appréhension m'envahit lorsque je raccroche avec Amélie Lacroix. Je déteste avoir à investir dans des personnes, le facteur humain introduit toujours une certaine marge d'erreur, c'est embêtant.

Ce qui m'amène, ironiquement, à ce que je dois maintenant faire.

– Bill, résonne une voix modulée à l'intercom. Votre invitée est arrivée.

Je prends une seconde pour réfléchir. Ce ne sera pas facile.

La salle d'interrogation de la Hope Sec est un chef-d'œuvre d'art moderne. Son charme réside précisément dans un mariage de technologie militaire et d'ergonomie corporative. Essentiellement, la pièce est divisée en deux sections par un mur de verre balistique. D'un côté, la salle de contrôle. Un éclairage halogène, tamisé. Murs insonorisés, chaises de travail capitonnées, machine espresso. La console est à la fine pointe : micros, moniteurs, haut-parleurs, commandes d'interrogation au design sophistiqué. Ce qui est exceptionnel, c'est surtout la manière dont une multitude de technologies de coercition ont été intégrées avec fluidité dans le panneau d'administrateur, autant de possibilités ingénieuses sous une légère pression de l'index. À partir d'ici, on peut travailler dans le confort et la sérénité.

De l'autre côté de la vitre, c'est l'enfer.

Les murs carrelés blancs sont éclaboussés de sang, le plancher de viscères et fluides corporels. Trois chaises de dentistes enlignées face au mur vitré. Les néons du plafond envoient un éclairage malade sur la chair mutilée et les loques humaines emprisonnées là. Une dizaine de caméras observent et enregistrent la scène alors que des micros directionnels captent chaque décibel de souffrance, les données extirpées au bout des lèvres craquelées.

– Excellent, j'adresse à l'intercom. Faites-la entrer.

Trois sujets. Deux d'entre eux déjà morts, des pustules suintants là où la peau a cuit. Ils servaient d'exemple au dernier, celui du centre,

qui est dans les pommes depuis la dernière session. Le jeune homme a une multitude de tubes plantés dans les veines, des ventouses collées sur le torse, les tempes. Au menu : cocktails hallucinogènes, solutions d'adrénaline pour accentuer la sensation ou encore pour les traditionalistes, des bras hydrauliques munis d'outils chirurgicaux : scies, perceuses, lames, laser. Même si la meilleure partie du travail d'interrogation est accomplie par pharmacologie, les vieilles techniques gardent un certain... je-ne-sais-quoi.

La porte glisse sans bruit.

– Bill, souffle Lancea nonchalamment.

Elle pénètre dans la salle d'interrogation comme si c'était une soirée mondaine. Je remarque son tailleur noir aux angles aigus, ses escarpins, sa chemise de satin blanc, la façon dont le deuxième bouton tend délicatement le tissu.

La scène d'horreur entre pleinement dans son champ de vision et ce n'est pas le dégoût qui envahit ses traits, ni même la peur, mais une sorte de déception lorsqu'elle dépose finalement les yeux sur moi.

– Quel suspense, remarque-t-elle cyniquement. Et moi qui croyais que nous allions discuter affaires.

Comme ça, sans plus. Je prends espoir : peut-être passera-t-elle le dernier test.

– C'est un peu ça, je rétorque. Nous parlions d'obstacles l'autre jour, je souhaitais te présenter un des miens. Un des *nôtres*.

Important de l'inclure, d'insinuer qu'il y a d'autres enjeux sur la table.

Lancea acquiesce discrètement, me rejoint et s'assoit juste à côté de moi, croise les cuisses. Le parfum métallique m'ensorcelle aussitôt, la douceur impossible de sa peau, là, si près...

Je pointe le dernier sujet.

– Appelons-le Joachim. Dix-neuf ans. Membre de l'organisation terroriste le Mouvement du 9 août.

– Un anarchiste, dénote Lancea. Il n'a pas l'air dans son assiette.

– Interrogation par induction nerveuse. Très efficace. Bien sûr, il doit être envoyé pourrir dans un centre de détention top secret

quelque part outre-mer, mais pour l'instant, la Hope Sec est en droit de procéder à l'interrogatoire préliminaire. Un moment fragile, celui-là. Des accidents arrivent si souvent.

Son intérêt détaché a quelque chose de scientifique, j'adore.

– A-t-il parlé? demande-t-elle sans quitter la loque inerte des yeux.

– Oui et non, j'admets sans cacher ma déception. Avec le temps, il a fini par cracher ce qu'il savait, c'était inévitable. Mais voilà le hic : le M9A fonctionne par groupuscules autonomes, tu comprends? Comme des cellules de cancer. À part vouloir tuer le système, ces imbéciles ne voient pas deux pieds en avant. Ils savent bien peu. Franchement, c'est frustrant.

Lancea acquiesce avant de se retourner vers moi.

Son expression est différente, cette fois-ci, il y a un appétit, oui – un désir langoureux dans sa voix. Lorsque ses yeux cernés de noir plongent dans les miens, je dois me contenir pour ne pas fondre comme un marmot.

– Ce doit être difficile, avoue-t-elle doucement, d'être isolé, comme ça, tout seul, sans pouvoir parler à une personne qui te *ressemble*?

Elle poursuit, chaque syllabe enrobée de velours.

– C'est si triste de devoir rester à l'écart, constamment, sachant bel et bien qu'il y a quelqu'un, tout prêt, qui te comprend...

Et merde.

Allez, le test, maintenant ou jamais.

– Lancea, je commence abruptement, tu vois ce bouton? Je pointe la console.

– Si le M9A est comme un cancer, il n'y a qu'un seul remède : l'extermination. On ampute. On coupe, on brûle. Ce que je veux, c'est la paix sociale.

Saloperie. Ma voix commence à trembler, ma vraie personnalité déborde à travers les craques. Les masques tombent : c'est le moment de vérité.

– Je te demande de m'aider à mettre de l'ordre dans ce monde,

à me rejoindre. C'est simple : pèse sur le bouton, extermine cette vermine, fais-le frire.

Tout se joue dans cette seconde précise. Pas besoin d'être psychopathe pour peser sur le bouton – le bougre est déjà presque mort –, mais l'épreuve réside ailleurs, dans l'espace de cet instant, les signes qui ne peuvent mentir.

Mais Lancea n'est pas surprise. Sous mes yeux ravis, elle se prête au jeu. D'une cruelle majesté, elle lève une main délicate juste au-dessus du bouton, la garde là, comme pour allonger le plaisir. Sans fléchir, elle retourne mon regard.

Médusé, je l'observe, la scrute, analyse sa respiration, la dilatation de ses pupilles. S'il y a une once d'empathie dans cette mer glaciale, c'est maintenant qu'elle va se trahir, briser la surface des eaux.

Mais rien.

Lorsque Lancea appuie finalement le bouton, une goutte de sueur perle sur *mon* front, j'enfonce les ongles dans mes cuisses.

De l'autre côté du mur, l'anarchiste s'éveille comme un possédé, se met à grouiller hors de contrôle, fume, hurle à pleins poumons et crame, quoique nous n'entendions rien.

Lancea me fait un clin d'œil, se lèche les lèvres.

– Alors, murmure-t-elle. Allons-nous parler affaires?

Les cauchemars de Hans

Dans les cauchemars de Hans, la police fonçait toujours des quatre coins, bottes, masques et boucliers; ils étaient innombrables et partout, avec matricules, matraques et dobermans. Quand ils débarquaient, le compte était bon : il n’y avait rien à faire, toutes les issues étaient bloquées, ils étaient dans les ruelles, dans les placards et sous le lit.

Dans les cauchemars de Hans, la peur ne venait pas de la douleur d’une raclée, des coups de pied ou des électrocutions. Ce n’était pas non plus la mort, l’idée d’être criblé de balles comme une passoire. Non, ce qui était réellement terrifiant – ce qui le projetait chaque nuit dans un abîme de cris et de sueurs froides – c’était l’emprisonnement, l’isolement, la torture interminable. Il ne verrait plus la lumière du soleil ou ses amis. Les flics le drogueraient, l’empêcheraient de dormir, lui offriraient une série de supplices statistiquement éprouvés. Puis s’il tentait de se suicider, s’il arrêterait de manger, ils le gaveraient comme un canard, avec des tubes. Plus moyen de vivre et plus moyen de mourir. Suspendu, comme ça, dans une éternité de souffrance, jusqu’à ce que son esprit s’écroule. L’impuissance totale, la désincarnation. Il deviendrait un simple objet – l’objet de quelqu’un d’autre.

Les cauchemars de Hans étaient tous les mêmes.

Mais les hélices d’hélicoptères, les rafales d’AK se faisaient insistantes, puissantes, tonnantes à travers l’édifice désaffecté. Jusqu’à ce que Hans ouvrit les yeux et réalisa que ce n’était pas un rêve.

Bang.

Explosion de grenade.

Bang, bang.

Hans était couché en caleçon sur le matelas humide situé au fond, dans une des pièces du squat. Sur le mur de béton reposait son AK, une poignée de *pipebombs* – des grenades artisanales en tuyau de PVC. Son vieux paletot de cuir traînait sur une chaise à trois pattes.

Le sang se glaça dans ses veines. Dehors, l'aube imminente, le ciel violet ponctué par trois hélices blindées filant en cette direction. Des coups de feu résonnaient plus haut, sur le toit. Cauchemars et réalité se fondaient dans un tourbillon vertigineux. L'horreur fut complète lorsqu'il réalisa qu'il était *seul* : Svet aurait dû être là, couchée près de lui.

Seul.

En deux temps trois mouvements, il fouilla dans son pantalon, trouva l'oreillette.

– Qu'est-ce qui se passe? cracha-t-il dans le micro. Répondez!

Un faible grésillement fut la seule réponse.

Lorsque Hans comprit que la police brouillait les signaux, des sons de bottes résonnaient déjà depuis l'escalier de service et s'engageaient sur l'étage – une unité de l'escouade tactique. Leurs viseurs laser vert émeraude luisaient déjà sur les murs.

L'espace d'une seconde, Hans se figea. Des émotions conflictuelles lui serraient la gorge comme un étou. De multiples variables lui apparurent, chacune s'ouvrant sur une panoplie de ramifications. Mais elles convergeaient toutes vers la même sortie – la seule sortie. Tout devint clair.

D'un geste fluide, Hans enfila son paletot de cuir, balança la sangle de son AK par-dessus son épaule. Dans la poche du manteau, un briquet. Il saisit ses *pipebombs*, alluma toutes les mèches et les lança par la porte vers l'unité tactique.

L'instant d'après, il bondissait par la fenêtre de l'édifice, soudainement accueilli par la brise matinale – chutant, comme un oiseau de proie, ses ailes de cuir déployées dans le vent – pour aller s'écraser violemment sur le toit de l'étage plus bas.

Lorsque les pointes de gravelle s'enfoncèrent dans sa peau, la déchirant çà et là, son cri étouffé fut assourdi par le bruit des explosions détonnant plus haut, avec l'écho des fragments de shrapnel contre les murs de béton, le hurlement des blessés. Propulsé par son *momentum*, Hans roula sur le toit, chuta rapidement – trop rapidement – par-dessus bord. Plongeant dans le vide, il tenta de

s'accrocher à une gouttière rouillée, mais se fendit la main sur la tôle et dégringola.

Il tomba comme un boulet pour aller s'écraser sur une butte de compost – autant de pelures, de feuilles mortes et d'immondices amortissant sa chute.

C'est alors que les hélicoptères blindés surgirent au-dessus de lui – trois monstres métalliques, avec leurs phares, leurs déchiqueteuses à canon. Le logo de la Hope Sec luisait dans sa perfection esthétique. Sous le choc, Hans roula sur le côté, réussit à se relever, chancelant, pieds sanglants dans la terre fraîche. Il en croyait à peine ses yeux. Les soldats étaient là, partout, des centaines, dans tous les étages, sur toutes les rues. Et dans la cour...

Hans ouvrit le feu sur la première forme en armure, tourna les talons. Derrière le cabanon, les herbes hautes cernaient une grille rouillée quasi invisible à l'œil nu. Hans s'y était faufilé avant que les mercenaires de la Hope Sec ne puissent riposter.

C'était une chute libre. Ses genoux frappèrent le ciment. Le tunnel Wellington avait été condamné un siècle plus tôt. Le passage se poursuivait un kilomètre plus loin, à moitié inondé, l'air empestant la pourriture et les cadavres de rats.

Des faisceaux de lumière convergèrent vers Hans, recroquevillé comme un enfant. La faible lueur révéla le museau d'une mitraillette, les tatouages, les cheveux blancs : Nilsine, haletante.

– Hans! lança-t-elle. Allez, faut sacrer le camp. On fait sauter l'entrée du tunnel. Vite! *Vite!*

Hans releva les yeux vers elle, réalisa que Svet n'était pas là – qu'elle était restée derrière. Un spasme violent le secoua à la suite de ce constat. Il tenta de se relever – échoua, s'écroula sur lui-même. Il n'avait plus la force, plus la volonté de courir. Son visage se tordit de souffrance, mais les larmes ne venaient pas, aucun son ne pouvait plus s'élever de sa gorge – juste cette espèce de cillement pénible alors qu'il tentait de formuler un seul mot, un nom, et n'arrivait simplement pas à prononcer la première lettre.

Il ne reste plus que les monstres

Le transport blindé filait à toute allure à travers les rues de La Pointe. À bord, douze agents de la Hope Sec se préparaient à l'assaut. Une dizaine d'autres véhicules comme celui-ci convergeaient – une petite armée.

Dans le siège passager avant, Amélie chargeait son FM 2000 machinalement. La crosse de la mitrailleuse la réconfortait. Dans sa visière, le HUD dernier cri envoyait des mises à jour instantanées en petites lettres rouges, mais Amélie y portait peu d'attention. Par la fenêtre du camion, elle comptait les drapeaux noirs qui flottaient à travers le ciel pourpre – accrochés à des balcons, pendus par des fenêtres. Trente-quatre, jusque-là.

Ils n'y étaient pas le mois précédent, lors de la chute du Behemoth, de l'autre côté du canal Lachine. Alors c'était vrai, l'infection se propageait. Les pauvres s'armaient.

– On est arrivés, annonça le conducteur, freinant devant le grillage rouillé d'un terrain industriel désaffecté.

Amélie ressentit les premières trépidations dès que ses bottes foulèrent le pavé. Elle était fin prête à remplir sa mission, à faire ses preuves une fois pour toutes. Au loin, des chiens aboyaient. Ici et là, une fenêtre illuminée révélait le visage d'un parent apeuré, d'un enfant curieux. Le calme était inquiétant, La Pointe était telle une bête qui scrute l'intrus dans sa tanière. Suffisait de ne pas détourner les yeux et de frapper en premier.

Mais des coups de feu tirèrent Amélie de sa rêverie, retentissant subitement dans l'air nocturne. Puis, à l'horizon, les hélicoptères approchaient à vive allure. Tout cela trop tôt, beaucoup trop tôt. Amélie porta alors attention aux signaux de son HUD, vit que les premières unités s'étaient déjà engagées dans le repaire... sans son autorisation.

– Qui a ordonné la charge? jappa-t-elle, ses paroles répétées aux trois cents agents sous son commandement. Au rapport!
Tandis que les nouveaux arrivés couraient dans tous les sens,

bottes sourdes sur la terre battue, viseurs laser éblouissant dans la nuit, un des agents déjà présents sur le site s'avança vers Amélie. Elle l'apostropha violemment.

– Soldat! cria-t-elle. Pourquoi avez-vous chargé sans mon autorisation? Avez-vous une idée de la difficulté que nous avons eu à retracer cette cellule?

L'homme bredouilla.

– Une sentinelle nous a découverts avant que nous soyons en position, Officière. Nous avons dû foncer.

– Maudit *loser*, maugréa Amélie en le poussant. Dégage!

Et elle balaya l'agent de l'épaule pour passer au-delà, franchir le grillage rouillé, pénétrer sur le terrain industriel, s'engager vers l'usine désaffectée.

– Toutes les unités, *go*! ordonna Amélie en courant. Faites le ménage! Vous menottez tout ce qui bouge, je veux des prisonniers. Je répète : *go, go*!

Sa propre unité la rattrapa au pas de course, déployée en formation sur ses flancs. Si un seul de ces hommes remarqua qu'Amélie boitait, il n'en dit pas mot.

Elle fonçait droit devant, défiant tout protocole, toute manœuvre d'approche, négligeant son propre entraînement avec l'*hybris* fracassante du devoir. Sa visière offrait un HUD perfectionné, une réalité augmentée : des lignes géométriques se superposaient dans son champ de vision, des données géospatiales et bien d'autres informations supplémentaires. Le FM 2000 restait collé contre sa poitrine, la sûreté désactivée, son index ganté fermement posé sur la gâchette. Chaque pas tirait sur ses points de suture, chauffait ses éraflures. Elle savourait la douleur – c'était réel, tout cela était réel. *Ils sont à moi*, pensa-t-elle.

D'un seul bond, elle sauta par-dessus une fosse, gagna l'entrée de service de l'usine, l'escalier de béton. Les coups de feu venaient d'en haut – des rafales aiguës et distinctes d'AK.

Deux par deux, Amélie gravit les escaliers, talonnée de près par le reste de son unité. C'est au deuxième étage qu'elle tomba sur

le massacre : une demi-douzaine d'agents éventrés sur le sol de béton comme des poupées, la moitié d'entre eux beuglant dans leur sang. Quatre survivants étaient positionnés le long de colonnes. Elle rejoint le premier.

– On l'a cernée, lui dit ce dernier. Juste là, barricadée dans la pièce du fond. Elle est blessée. Juste une question de temps, les tireurs se positionnent sur les édifices adjacents.

– Trop long! s'opposa Amélie. On fonce! Maintenant! Tel un berserk, elle jaillit de derrière la colonne et s'engagea à travers l'étage. Sans poser de question, les membres de son unité lui emboîtèrent le pas, volant à ses côtés, enjambant les dépouilles agonisantes sur le béton.

L'instant d'une seconde, un reflet blanchâtre, pâle comme l'ivoire, luit à l'autre bout de l'étage, depuis l'embrasure de la porte – un masque de porcelaine. Un hurlement. Un AK équipé d'un chargeur à tambour. Le *flash* du museau, une gerbe de feu illuminant la vieille usine.

Lorsque la pluie de plomb s'abattit sur son unité, Amélie bondit de justesse derrière une autre colonne. L'AK résonnait de son écho métallique quand l'officière vit ses agents courir pour se réfugier, trébucher, tomber sous les feux. Bien à l'abri, elle les vit balayés, levés de terre, tordus et emportés salve après salve, des perles de sang en stase dans l'air poussiéreux.

Lorsque la dernière gerbe fusa enfin, Amélie bondit de côté, tira à l'aveuglette, courut à toute vitesse. Trois battements de cœur et elle s'écrasait contre la porte fendue, la fracassant de tout son poids, faisant irruption dans la pièce, aperçut le petit réchaud, le matelas souillé, une pile de vêtements dans un coin, un pot de chambre.

Le masque blanc.

La forcenée bondit droit sur Amélie. Elle avait un mohawk vert, ne portait qu'une camisole usée à la corde, des pantalons trop grands. Ses râlements de rage contrastaient pourtant avec les traits de la porcelaine du masque – neutres, impassibles, les recoins craquelés par l'âge. D'une main toute frêle, la forcenée maniait une lame

démesurée, tentant d'embrocher Amélie.

Conditionnée par l'entraînement militaire, celle-ci para le coup instinctivement, retournant sitôt un revers de crosse d'une fluidité meurtrière. La femme recula sous la force, Amélie la talonna dans un coin, la désarma sans effort.

Quand le couteau Bowie glissa au loin, l'enragée rugit de désespoir, mais ses cris s'effacèrent en plaintes de douleur, en pleurs sourds, alors qu'Amélie frappait inlassablement, l'écrasant du genou, puis à coups de botte, sans rencontrer d'autre résistance qu'os et chair sous sa semelle.

Mais le masque narguait l'officière – ce visage qui encaissait sans grimacer, sans ressentir. C'en était trop. Avec un bon recul, Amélie asséna un violent coup de crosse entre les deux yeux peints – la porcelaine se fendit comme un miroir, les morceaux s'écroulèrent. Trônant par-dessus la femme battue, ensanglantée, recroquevillée au coin de mur, Amélie recula alors, horrifiée.

Tremblante, s'appuyant sur ses paumes, la forcenée releva la tête, dévisagea l'officière d'un sourire démoniaque. Son visage était défiguré – sa bouche, son menton jusqu'à ses narines –, couvert d'une hideuse cicatrice en forme de croix et d'une plaie infectée depuis longtemps : les veines étaient éclatées, les lèvres boursoufflées par la putréfaction. Les rebords de chair noircie, chancrée, couverte de pustules.

Elle cracha du sang sur les bottes d'Amélie, ricana d'un rire rauque, abominable.

– Voyons, grogna-t-elle, finis ton travail, *marionnette*.

– Mais qu'est-ce qui t'es arrivée? se trahit Amélie, décontenancée.

Qui t'as fait ça?

Est-ce que c'était toi dans mon oreille?

Le rire ignoble redoubla, la haine perlant d'un liquide noir, s'écoulant goutte à goutte de ses lèvres infectées.

– La civilisation, répondit la femme. Quoi, t'as l'air surprise, marionnette? C'est toi qui es prête à crever pour protéger des psychopathes, des preachers comme celui qui m'a fait ça.

Shoot-moi maintenant, là, qu'on en finisse.

La femme meurtrie pointa un doigt tremblant sur son front, l'invitant. Amélie agrippait son FM 2000, déchirée entre l'envie de secourir une victime sans défense et celle de flinguer une terroriste de merde. La haine.

– Tu viens de descendre toute mon unité, bredouilla Amélie, serrant la mâchoire. Toi et les autres détraqués, vous placez des bombes, vous tirez sur tout ce qui bouge. Faut vous arrêter, vous êtes assoiffés de sang.

Et la forcenée rit de plus belle, s'étouffant violemment, crachant une nouvelle gerbe viciée.

– Oui! cria-t-elle, *oui*, je veux du sang, je veux la tête de tes patrons, de William Saint-Onge, des banquiers, tous ces osties de fascistes! Je veux égorger ceux qui tiennent tes ficelles. Et tu veux me tuer à cause de ça! Alors vas-y! Toi et les tiens, vous êtes rien que des pions, tant que vous resterez dans notre chemin, y'aura pas de paix.

– Mais vous avez aucune chance, rétorqua Amélie d'un ton de fer.

– Ah! fit l'autre femme en grimaçant. Tu penses que ça se termine ce soir? Chérie, ça fait juste commencer... tu m'entends? On sera toujours là quelque part, dans votre dos, dans l'ombre, quand vous dormez. Vous avez déjà enfermé ou fusillé les meilleurs d'entre nous, ceux et celles qui se montraient au grand jour, avec de grands idéaux – ceux qui avaient encore de l'espoir.

Elle dévisagea Amélie d'un rictus béant avant d'ajouter, lèvres luisantes de pus :

– Il ne reste plus que les monstres.

Comment tombe un gouvernement

– Bill, s’écrit mon chef de communications. La première ministre s’apprête à parler!

Oh! la voilà, la chienne, la gueuse : elle va capituler.

– Gros plan, je tonne triomphalement. Je veux la voir suer!

Le Centre des commandes trépide par ma puissance. C’est ma salle de guerre, *Ground Zero*, le début et la fin, l’alpha et l’oméga. Au cœur de l’Arcologie, un amphithéâtre où brillent mille écrans holoprojetés, formant une sphère de lumière et d’information pure, exacte. Un mariage de réalité augmentée, l’intersection entre le *fil* médiatique et le *noise* audio d’un milliard de sources à la microseconde.

Autour de moi, une centaine d’analystes comtechs s’affairent sur leurs consoles, avec une cabale d’économistes, d’avocats, d’anciens militaires. Ils fourmillent, gueulent, codent – astiquent les nerfs numériques de l’infosphère pour assurer *ma* volonté.

À l’épicentre, je pivote sur ma chaise capitonnée, cerné par les terminaux exécutifs du Centre des commandes. Je règne d’une fièvre divine, je brûle d’ingéniosité, je suis le maestro du pouvoir corporatif. Le tatouage de Lancea est inscrit dans mes synapses – le fer de lance, la fine pointe qui tranche et ne pardonne pas.

Je jubile, je jouis, je règne dans toute ma suprématie.

– Ton *macchiato*, annonce soudainement Katja dans un tailleur gris dernier cri.

Ma secrétaire dépose la tasse fumante près des autres tasses vides, se penche, m’offre une vue absolument vertigineuse. Je n’en ai rien à foutre. Même quand la chemise de soie s’écarte lâchement sur son décolleté, ouvrant les rideaux sur une dentelle écarlate. L’information s’enregistre quelque part, certainement. Mais je n’aurai plus jamais d’yeux pour une chair si vulgaire : mes appétits ont transcendé la condition humaine.

Tout est là.

L’Événement-K se déchaîne sur mille écrans, les fractales

s'imbriquant d'une beauté à pleurer. La Bourse de Berlin s'effondre, entraînant toute l'Europe avec elle. Puis Rio, New York. Des vestons-cravates se tirent par les fenêtres. La Banque mondiale frissonne, le Fonds monétaire international éternue. Plus bas, ça se piétine, les épiceries se vident, les boutiques d'armes aussi. La joie. Puis comme toujours, Toronto, notre cousin attardé, hurle avant le krach, nous appelle à l'aide.

À l'aide, vraiment.

Un tsunami se lève, depuis trois siècles de société industrielle – chaque goutte, une devise étrangère; chaque vague, une contradiction – et une armée de psychopathes à mon image laboure le corail, racle le sous-sol jusqu'à propulser des courants marins impossibles à contrecarrer. L'Événement-K va tout arracher sur son passage, sauf pour qui est préparé, qui a vu venir la tempête. Mon empire sera éternel.

– Compatriotes, commence la première ministre.

Son visage immédiatement élargi, projeté du haut de dix mètres dans le Centre des commandes. Derrière elle, le Parlement, ses pierres effritées, un ciel gris, le drapeau bleu et blanc en berne. On voit toutes ses rides, ses grains de beauté, sa laide mortalité. Une bourrasque souffle dans le micro.

Pathétique.

– Je me présente devant vous, prononce la première ministre, avec un message d'espoir. D'espoir et de courage. Un grand défi s'érige à l'horizon. Mais n'oublions jamais notre histoire. Dans l'adversité, la nation a toujours su prévaloir, avec force, détermination, fraternité...

Une bonne oratrice, vrai, quoique c'est son seul talent. J'aime bien ce petit air d'amertume, ce trémolo, ce soupçon d'indignation; on y croirait.

– La bonne gouvernance, poursuit la première ministre, est l'engagement, le pilier même de notre démocratie. Face aux intempéries du marché mondial et à une conjecture réactualisée aux réalités d'aujourd'hui, la législature a convenu d'un plan d'urgence

visant à protéger l'intégrité sociale, économique et environnementale de notre territoire.

Voilà comment tombe un gouvernement. Pas de guillotine. Pas de chanson folk. La vitesse, c'est le secret. La rapidité de la machine sur l'humain. Cette vitesse laissera les imbéciles dans la poussière quand ils réaliseront que tout ce paquet de *buzzwords*, cet écran de fumée, cache en fait le démantèlement de l'État, la mort officielle de la démocratie et la prise de contrôle absolue d'un conglomérat d'oligarques, avec votre hôte à la tête du nouvel empire consolidé. Une transition éclair, efficace, et quand ce sera fait, tout un chacun aura un choix à faire. Me suivre ou les camps de travail. Me suivre ou la cage en tôle. Me suivre ou la fosse commune.

– Ce n'est toutefois qu'ensemble, en travaillant conjointement, que nous pourrons veiller à la prospérité et au développement de la nation.

Un seul geste de la main suffit pour éteindre le discours et renvoyer la projection dans les méandres de l'infosphère.

– « Prospérité », j'entrecoupe, « gouvernance », blablabla.

Une centaine d'experts en chemise-cravate me regardent, selon toute apparence distraits, voire bousculés par mon interruption. Je prends une seconde pour les confronter. Leur conditionnement technologique est mis à l'épreuve, c'est évident, mais ce sont des professionnels, des *winners*. J'ai confiance.

Qu'un seul lève le doigt, je lui arrache le bras.

– Allez! je gueule. C'est le moment. Vous connaissez le protocole. Le *vrai* travail commence.

Je suis le fer de lance.

– Allez! je répète. On va mettre de l'ordre ici, une fois pour toutes.

Tu fonces et t'arrêtes pas

– Calme-toi, implorait Nilsine, son visage rosé dans la lueur de la chandelle. Hans, respire, je t'en prie...

Hans n'arrivait pas à se maîtriser, c'en était trop. L'attaque de panique le paralysait tout entier. Il restait recroquevillé dans le coin de l'atelier abandonné, les yeux hagards, le visage tordu par la souffrance. Ses mains tremblant de façon incontrôlable, il les avait coincées sous ses aisselles, mais ça ne servait à rien.

Sur une table centrale étaient amassés le reste de leurs armes et munitions, des liasses de billets, cartes de crédit, faux papiers et puces d'identification piratées. Ce qu'ils avaient réussi à rescaper à la dernière minute et ce qu'ils avaient déterré de la cache sous le plancher.

Dehors, une demi-douzaine d'hélicoptères blindés patrouillaient le ciel nocturne, leurs lumières jaunâtres, infatigables. La Loi martiale venait d'être décrétée. Dans la même annonce, la Hope Sec acquérait le Service d'ordre métropolitain. Nombreuses descentes à travers la ville, plus de trois milles arrestations et ça ne faisait que commencer.

– On avait prévu le coup, rappela Nilsine avant de se tourner vers son camarade en crise. Tu te rappelles, Hans? C'était un des scénarios. Rien pour nous empêcher de continuer, hein?

Tranquillement, elle fouilla dans une trousse de premiers soins, saisit une paire de pinces en plastique, une bouteille d'alcool frelaté, un rouleau de pansements. Elle réussit à extirper la main gauche de Hans, craquelée de sang séché, puis lui caressa la joue pour tenter de le calmer... en vain.

– C'est comme tu avais dit, continua Nilsine. Les rumeurs de krach financier. C'est parti en Europe. Émeutes mondiales, comme une pandémie. La totale. Mais c'est *ici* que ça va frapper le plus fort. Le gouvernement abdique, la Constitution est dissoute. Les gens paniquent. Tu avais vu juste, Hans. La confusion va compenser pour nos cellules qui sont tombées. On peut pas avorter.

Il va falloir partir bientôt.

Tous savaient qu'après l'opération d'Ix, il n'y avait plus de marche arrière. Plus aucune communication entre les cellules. Il fallait attaquer. De toute façon, lorsque la torture commencerait, personne du M9A ne pourrait résister très longtemps. Interrogations par induction nerveuse. Deux ou trois jours au maximum et d'autres morceaux du puzzle seraient révélés. Le temps était compté.

– Hans, insista Nilsine en désinfectant la plaie, il va falloir qu'on s'en aille bientôt, tu comprends? La route va être longue.

Ses yeux mauves se brouillèrent de larmes.

– C'est pas ta faute pour Svet, tenta-t-elle. C'est ces salauds, O.K., c'est pas toi. Elle nous a sauvés, Hans, sur le toit. On y serait tous passés sans elle. Il faut aller de l'avant, maintenant, d'accord? S'il te plaît. On ne peut pas arrêter maintenant, pas après tout ça. Écoute, Svet – elle ne voudrait pas que t'abandonnes, Hans. Elle dirait...

C'est alors que ce dernier déglutit, regarda autour de lui, trouva Nilsine des yeux, parvint à faire le focus. Ses lèvres se courbèrent alors péniblement, entrecoupées de soubresauts.

– Tu fonces, parvint-il difficilement à articuler. Et... t'arrêtes pas. Il sourit, alors même que les larmes coulaient sur ses lèvres.

– Ix et Ruby vont frapper dans trois jours, rappela Nilsine, il faut partir *maintenant* si on veut attaquer à temps. On peut pas les laisser se sacrifier comme ça, tous nus dans la gueule du loup, pour rien. Hans hocha la tête, pensivement. Le souvenir de Svet était une ancre dans la tempête et il s'y accrocha de toutes ses forces. Le rythme de sa respiration reprenait son cours normal, peu à peu. Ses mains se stabilisaient. Le vertige reculait comme la vague sur une plage. Simultanément, les feuilles tombaient des arbres, les informations se matérialisaient dans son esprit, les données se qualifiaient, s'ordonnaient à partir du néant.

Et avec elles, les possibilités.

– Je sais, osa-t-il, sa voix faible et brisée. Je sais... mais je *peux* pas... comme ça. Ils vont la mettre dans une cage à l'autre bout

du globe. Ce qu'ils vont lui faire. Tu comprends? C'est trop...

– Mais on y peut rien, se renfrogna Nilsine, impuissante. Elle savait c'était quoi les risques. C'est la fucking guerre sociale. Et Hans réalisa qu'il n'y avait qu'une seule voie. Les variables étaient alignées.

– Nilsine, avoua-t-il avec plus d'assurance, mon plan a commencé des années avant qu'on se rencontre, toi et moi. J'ai planté des graines. Tu ne savais pas... y'a des plans *à travers* les plans. Ça fait tellement longtemps... je suis fatigué.

Nilsine resta silencieuse, confuse dans la pénombre.

– Je vais aller dans le nord, continua Hans. *Moi*, tout seul.

– Quoi? échappa Nilsine, exaspéré. T'es pas en état. Je t'aime Hans, tu es mon ami, tu le sais. Mais tout seul? Impossible. Regarde-toi, t'as les nerfs en bouillie – et je te blâme pas. C'est pour ça qu'il faut qu'on reste ensemble. O.K.?

– Moi, tout seul, reprit Hans. Entre-temps, rallie des camarades, libérez Svet, laissez-la pas comme ça. La Hope Sec doit la garder quelque part sur l'île en attendant de la transférer pour de bon. Bientôt, tout va péter ici, il va voler de la merde dans tous les sens et vous aurez une fenêtre d'opportunité. Puis sauvez-vous.

– C'est pas stratégique, répondit Nilsine, déconcertée. Si tu manques ton coup, tout est foutu. Le plan, la révolution. Tout ce qu'on a fait. Ensemble, au moins, on a de meilleures chances.

– Mais ce sera trop tard pour Svet, opposa Hans, d'une certitude surprenante. On la retrouvera jamais.

Nilsine hésita, serra la mâchoire.

Hans poursuivit.

– Tu es la plus forte de nous deux. Tu t'es toujours occupée de moi et je sais que j'aurais pas survécu sans toi, mais il est temps que je fasse ma part. Au moins, si je m'en vais... si j'achève en sachant que Svet est libre, je serai capable – j'irai, je descendrai dans ce trou, dans le noir, jusqu'au bout...

Nilsine hocha la tête, passa ses mains à travers ses cheveux blancs, retira son collier – l'étoile du chaos – pour l'offrir à Hans.

– À la mort de la civilisation, murmura-t-elle, yeux sanguins dans la pénombre.

Hans acquiesça.

Il ne tremblait plus.

– Et à tous les salopards qui vont tomber avec.

La Loi, c'est moi

La porte d'entrée claqua violemment derrière Amélie, les rotors des quatre serrures grinçants. Le vacarme brisa le silence de minuit, un instant seulement, comme une pierre dans la marre. C'était toujours paisible dans la banlieue fortifiée de Beloeil – malgré l'annonce du krach boursier, le démantèlement de l'État, la Loi martiale. Les fenêtres étaient éteintes dans toutes les maisons, les arrosoirs préprogrammés, les pétunias blancs et violets.

Comme si rien n'était.

Seule Amélie portait les marques. Elle déambulait dans le corridor, épuisée, son armure ternie et souillée par le sang et la poussière. Casque bosselé sous un bras, FM 2000 pendouillant lâchement au bout d'une sangle. Au passage, elle renversa la table d'entrée, le bol à clef allant rouler platement sur le tapis beige.

L'écho d'une foule en délire retentit à travers la maison jumelée. Amélie grinça des dents. Les tisons de la haine brûlaient toujours au creux de son ventre, mais l'atmosphère soporifique était capable de tout étouffer.

C'était là, le vrombissement d'un moteur, le changement des vitesses. Une course de voiture, Jonathan négociant chaque courbe depuis le confort de son fauteuil, hypnotisé. Sur ses poignets luisaient quatre dermes de Loxicalm – une forte dose. Peut-être avait-il vu les nouvelles finalement.

– Peux-tu croire à ça, dit Amélie en traînant les pieds. C'est vraiment l'enfer en ville – partout, en fait. La panique. Ça va *mal*, tu comprends, Jo? Mais pas ici, non. Ici, tout est toujours tranquille...

Elle lança sa mitraillette sur la table du salon, renversant deux bouteilles de Fizzpop vides. Mais son mari ne réagit pas.

– Hmm? gémit finalement Jonathan.

– Qu'est-ce qui se passe ici, murmura Amélie, plus à elle-même qu'à son mari. Comment ça se peut? Après tout ce qui est arrivé, ce que j'ai vu... mais je reviens ici et puis...

– Pis, la job? l’entrecoupa Jonathan en changeant de vitesse.

Il avait l’air si chétif, avec son visage de chien battu, mal rasé, ses cheveux fous retombant sur son front.

– Oh! se rappela Amélie. J’ai eu une promotion. Première officière. Ils ont même parlé de m’équiper d’un prototype, une espèce de projet jamais vu, *high-tech*.

– Hum, remarqua Jonathan nonchalamment. Cool, ça.

Et là, portant les marques de la bataille, Amélie dévisageait un mari qui ne retournait pas son regard. Une question lui tordait la langue. Tout à coup, il ne semblait plus y avoir aucune raison de se retenir. Plus aucune raison de se taire.

– Est-ce que tu m’aimes? osa-t-elle franchement.

Il fallut quelques secondes à Jonathan pour qu’une réaction suive la question. D’un geste de la main, il interrompit la course, se retourna vers son épouse.

La pièce était devenue péniblement silencieuse.

– Ça va? demanda-t-il, vaguement inquiet.

Ses yeux cernés remarquèrent l’armure, les taches de sang, les marques de couteau sur les plaques métalliques. Les gants aux jointures de fer, conçus pour frapper, pour casser des mâchoires.

– Non, répondit Amélie, froidement.

Pas de précisions, juste voir s’il était intéressé. Mais elle pouvait lire son expression parfaitement, sa déconfiture. Tout était si clair maintenant.

Vas-y, pensa-t-elle. Demande-moi si je prends encore mes médicaments.

– Bébé, commença alors Jonathan, as-tu pris tes médicaments aujourd’hui?

Amélie sourit, là, dans le salon. Un sourire en coin, complice.

La haine. Enfin.

– Dehors, fit-elle à travers ses lèvres serrées.

– Quoi? bredouilla Jonathan, relevant les sourcils, pataud.

– Dehors, répéta Amélie, refermant une main gantée.

Il ne fallut qu’une autre seconde d’hésitation de la part de Jonathan

pour qu'Amélie frappe. Son bras se rétracta à peine, l'espace seulement d'envoyer un puissant crochet au visage de son mari. Balayé par la force, Jonathan roula en bas de son fauteuil, une volée de Fromaggios orange catapultés dans sa chute.

– Dehors! ordonna Amélie, jointures serrées.

Jonathan se releva en titubant, en état de choc, percuta les meubles en reculant de frayeur. Il vacillait, autant par la violence du coup de poing que par la puissance du Loxicalm dans ses veines.

– T'es folle, cria-t-il en balayant le sang qui lui coulait du nez. Tu peux pas faire ça!

Amélie n'en revenait pas de cette légèreté soudaine. C'était si facile.

– Ah bon? demanda-t-elle simplement. Et qu'est-ce que tu vas faire? Explique-moi, je veux savoir. Non – montre-moi, tiens. Dans cette seule question, l'évidence même, la brutale vérité de la force physique.

– Allez, insista-t-elle, faisant un pas menaçant vers l'avant.

– Je... je vais... bégaya Jonathan.

Des perles de sang commençaient à jaillir d'une joue renfoncée, probablement fracturée. Jonathan s'appuya sur le dossier d'une chaise, défaillit, s'écroula sur le tapis beige crème.

– Je vais appeler la police! réussit-il à articuler, la voix brisée. Amélie s'approcha de la console multimédia, l'éteint triomphalement, tira les fils, arracha la boîte, balança l'équipement sur le plancher.

– Quelle police? nargua-t-elle. La Loi, c'est moi.

L'amour

La limousine roule tout doucement dans le Quartier des spectacles. Ma capsule est intemporelle, coupée du monde : les fenêtres sont insonorisées, teintées, blindées. L'éclairage est tamisé, un petit jazz feutre l'atmosphère. Je me détends, scotch dans une main, tablette holographique sur la cuisse.

Lancea est assise sur le banc d'en face, emmitouflée dans un vison blanc comme neige qui lui descend jusqu'aux chevilles. Elle scrute les passants à l'extérieur, le centre-ville électrique qui défile au gré du trafic. Je reconnais le regard à demi absent de ma reine de glace, cette espèce de lassitude prédatrice qui habite son regard, telle une araignée qui fixe patiemment sa toile.

Je soupire de satisfaction.

Il y a quelque chose d'irréel dans cette paix, dans mon triomphe absolu.

Dehors, les jeunes gens courent les boutiques, sirotent des smoothies à l'avocat, du thé aux perles. Ils sourient gaiement, déambulent dans leur splendeur, se font des accolades. Ils rigolent, sacs à la main. D'autres font déjà la ligne devant les clubs, jupes courtes sur des cuisses bronzées – tout en belles intentions, bijoux et chevelures étincelantes.

Tout à coup, file un détachement d'hélicoptères dans le firmament orangé : phares allumés, canons chargés à bloc, tout droit vers l'ouest. Les engins déchirent le ciel d'une froideur militaire et disparaissent au-delà des gratte-ciels.

Les passants n'ont jamais remarqué.

Sur ma tablette holographique se succèdent les fils médiatiques de la Hope Sec : soulèvement dans les ghettos suite à l'Événement-K, émeutes enragées, attaques armées de cellules autonomes, pluies de Molotovs. Une insurrection vouée à l'échec. Des drapeaux noirs qui croulent devant les lignes de boucliers, mes soldats qui avancent par milliers dans la fumée et la suie, par-delà les caniveaux qui ruissellent de sang.

Dehors, une jeune dame avance d'un bon pas sur le trottoir. Talons hauts, pantalon serré, chandail ample retombant lâchement sur les épaules. Elle plaisante au téléphone, sourire béat au visage, vient d'entendre quelque chose d'hilarant. Les boucles de ses cheveux soyeux rebondissent. Elle se penche vers l'avant tellement elle rit, mais continue à marcher : elle a un but, quelque part où aller. Je ne peux m'empêcher de porter attention lorsqu'elle s'arrête net. Lancea aussi l'a remarquée, nous la dévisageons tous deux depuis la limousine.

C'est qu'une *autre* jeune femme vient de croiser sa route et se couvre la bouche en signe de surprise. Aussitôt, les deux amies accourent l'une vers l'autre, laissent tomber leurs sacs, se prennent dans les bras, sautillent de joie. Un coup du hasard. Elles sont si heureuses de se retrouver!

Quel merveilleux moment, quelle excellente soirée.

Pendant ce temps ma tablette me renvoie l'image d'un soldat en armure, inerte et sanglant, traîné par les pieds par un autre soldat. Lorsqu'une explosion de flammes détonne soudainement, le soldat abandonne la dépouille et tourne les talons maladroitement, comme un enfant désorienté.

Le spectacle m'irrite, je passe à une autre application.

L'hologramme bifurque à quelques prototypes récents. Des exosquelettes pour ma garde d'élite, quelques soumissions pour les camps de travail, les micropuces sous-cutanées produites en masse, prêtes à être déployées immédiatement.

Pendant que je scrute attentivement les grandes lignes de l'avenir, je peux sentir le regard de Lancea se poser subrepticement sur moi. Son léger sourire, en coin, d'une infinie subtilité.

La fierté, peut-être même l'amour.

La longue route

Une corneille réveilla Hans à l'aube.

Elle était perchée dans un peuplier solitaire, surplombant un monticule de terre foisonnant aux abords d'une carrière de sable. L'oiseau noir scrutait l'horizon, ses plumes d'ébène contrastant avec les collines brunes, le ciel lourd et gris.

Une fine pluie recouvrait la région, les gouttelettes s'écrasant sur la couverture thermique dans laquelle Hans s'était enroulé. Délicatement, le sommeil se retire de sa conscience, l'éveil ponctué par le chant rauque de la corneille, un appel à la fois dissonant et mélodieux.

Petit déjeuner copieux au pied d'un sapin – quelques poignées de noix et de fruits séchés, deux pilules d'ibuprofène, une galette de sarrasin. Pas de raison de se retenir; il lui faudrait des forces pour faire le reste du chemin, mais également une fois sa destination atteinte. Le moment de vérité, la fin de ses machinations et le précipice l'attendait, là : un abysse entrouvert sur un nouveau monde, indicible et chaotique.

Le retour importait peu.

Le néant devant lui, Hans ne faisait plus de cauchemars.

C'est habité d'une certaine sérénité qu'il leva le campement de fortune, s'aspergea le visage dans un ruisseau. Le détecteur Geiger ne relevait que des traces de radiation. L'eau filait entre les pierres, elle était glaciale, vivifiante. Hans frotta ses paupières enflées, but à grandes gorgées. La vérité était là, l'avait toujours été.

Après tout ce temps.

Hans reprit le chemin, le cœur léger – sa silhouette telle une créature fade dans un horizon grisâtre et désolé. Capuchon rabattu sur la tête, veste pare-balles rongée par les mites, l'AK en bandoulière sur son paletot craquelé, Makarov et machette à la ceinture. Les pieds meurtris dans ses bottes tenant avec du *duct tape*, il persévérerait dans les marres et les tourbières d'un pas décidé, étouffant ça et là un geignement de douleur. Sa main bandée et tachée de sang

maintenait la boussole vers le Nord – toujours vers le Nord.

Les muscles endoloris, l'épaule estropiée, les éraflures et contusions forçaient un flot d'adrénaline salvatrice dans ses veines. Une étrange lucidité l'envahissait, une nouvelle clarté, l'intensité de chaque instant. Il n'y avait plus d'abstraction, seulement ces landes abandonnées, leur inertie empoisonnée, leur propre désolation sans gêne, exposée à l'œil qui savait les regarder, attendant patiemment la chance de pouvoir fleurir à nouveau.

Jusqu'à maintenant, l'horizon grisâtre était vide d'hélicoptères ou de drones de la Hope Sec. Encore une journée et cela aussi n'aurait plus d'importance. La camionnette à l'huile de patates était abandonnée le long de la route 167, des lieues derrière.

Quelque part là-bas, passé la rivière Broadback : un centre de données souterrain, un périmètre de sécurité, une bouche d'aération, camouflée dans la végétation.

La fin de la longue route.

Pendant ce temps, les souvenirs revenaient en rafale. La mémoire lointaine des tempêtes de neige de décembre, les excursions en raquettes avec sa petite sœur, le goût des glaçons dans sa bouche, le spectre fantomatique d'une aurore boréale. Les berges sablonneuses de la Matagami, les vagues impétueuses, les jeux sans fin. Et les nuits de juin, la voûte céleste étoilée, les Perséides d'août.

Puis, du jour au lendemain, la coupure, le choc, cette *autre* réalité : la brutalité de la métropole, avec sa sœur et les autres réfugiés. Les murs, autant de corridors où toutes les chances sont contre soi. Le début des attaques de panique. La solitude de masse, la tristesse, l'esclavage, les larmes chaudes remplacées par la froide indifférence. Une vie à essayer de trouver une issue – une vie à échouer. Une tentative de suicide, puis une autre. La torture en spirale jusqu'à cette notion, cette croisée des chemins, ces deux voies possibles : être soi-même ou mourir. Être soi-même et se révolter.

Dans une vie sans liberté – un choix, peut-être.

Et Hans inspecta son AK machinalement, éjecta le chargeur et soupira, regrettant de ne pas avoir plus de balles.

Une voie de sortie

Amélie ne se reconnaissait plus.

Plongée dans les ténèbres, submergée dans le bain-tourbillon, elle savourait la caresse de l'eau chaude sur sa peau, la sensation huileuse et l'odeur parfumée, les bulles filant indiscrètement le long de son dos, jusqu'à ses hanches, ses côtes.

Suspendue dans le temps, elle reposait, découvrant l'étrangeté du plaisir évanescent, d'une respiration à l'autre. Les soubresauts de la jouissance quittaient son ventre peu à peu, les vaguelettes exquisées retraient doucement au fil de ses muscles. Du bout des doigts, elle parcourait distraitemment la surface de sa peau inondée, traçant la carte de ses blessures, décelant çà et là une autre cicatrice, une autre ecchymose.

Plus aucune trace de duloxetine dans le système.

Elle avait perdu du poids.

Ce corps était certainement le sien. Mais ces souvenirs? Impossibles à concevoir, à travers les effluves d'alcool – ces images, ces visages. Le ciel azur du Salar d'Uyuni. Tous ces cadavres calcinés. Le crâne défoncé de cet anarchiste, boulevard Notre-Dame. Le sourire de William Saint-Onge, ses félicitations pour avoir capturé un terroriste du M9A. Les honneurs.

« Première Officière Amélie Lacroix ».

Buzz.

Soudainement, le bruit de son portable vint briser la tranquillité. Le cellulaire reposait sur la tuile de céramique, entre une bouteille de vin blanc – vide –, son vibreur et le pistolet 9 mm.

Amélie savait que c'était Jonathan. Il n'arrêtait plus de téléphoner. C'était du harcèlement. Il y aurait des conséquences, elle l'avait averti. Rien qu'un problème de plus, facile à gérer. Une idée statique parmi tant d'autres.

Comme cette notion lointaine selon laquelle Amélie possédait la maison maintenant, tout cet espace, cette liberté. Accessoire superflu, puisqu'elle emménagerait bientôt à l'Arcologie pour

commencer sa nouvelle vie. Fini les voisins stupides et leurs histoires de pelouse, fini Jonathan et ses yeux de chien battu.

Question de temps. Ce n'était pas qu'elle fût incapable de concevoir les étapes, les gestes à poser, la procédure. La déconnexion était émotionnelle, entravant sa capacité à entrevoir le changement dans toutes ses dimensions. La voie était embrouillée.

Dans les ténèbres, c'était le visage tordu, le sourire putréfié qui lorgnait Amélie sans cesse, alors même qu'elle gisait nue dans son bain. « Il ne reste plus que des monstres », avait dit la terroriste du M9A. Mais ce n'est pas la terreur qui envahissait Amélie, ni même le dégoût. Au contraire, c'était une tristesse, réelle, tangible et claire : le fait qu'elle aurait préféré aider cette femme, la prendre dans ses bras, la protéger, lui dire que tout irait bien. La constatation mordante qu'Amélie avait fait exactement l'inverse : elle l'avait menottée, condamnée à finir sa vie derrière les barreaux comme un animal.

Une victime punie pour avoir tenté de se défendre.

Amélie avait vu sa propre souffrance reflétée dans les yeux de cette femme, un fil tangible, quelque part entre deux vies radicalement différentes. Et c'est alors qu'une évidence, toute petite au début, puis de plus en plus imposante, s'était dessinée.

Le conflit n'aura jamais de fin.

Buzz, buzz.

Le portable, encore une fois, inlassable, infatigable.

Buzz.

Cul de sac. La terroriste du M9A avait raison : le conflit n'aura jamais de fin. Amélie ne pouvait rien y faire. Elle pouvait démissionner, ou déménager, ou s'ouvrir les veines, mais rien ne changerait. Jamais. Certes, elle pouvait détester, déverser tout son fiel et sa bile, se complaire dans la haine des pauvres et même des riches, ça ne suffirait pas non plus – en fin de compte, elle serait toujours seule. Dix mille assassins étaient prêts à prendre sa place, le résultat serait le même.

Même si, par quelque miracle, Amélie réussissait à écraser tous

les anarchistes, la pensée que les gens de l'Arcologie pouvaient vraiment l'accepter semblait tout à coup horriblement saugrenue. Ces personnes parfaites ne pourraient jamais la comprendre, l'accepter telle qu'elle était. Il était trop tard. Ne pouvant pas laver tout ce sang, il faudrait se résigner à faire semblant, encore, prétendre être quelqu'un d'autre avec un passé différent. Se forcer à sourire. Encore des mensonges, encore de la peine, encore des médicaments. En fin de compte, il restait le 9 mm, juste là : sa proximité rassurante, sa familiarité, ce manche moulé pour sa main, le canon froid, efficace.

Une voie de sortie.

Lorsqu'un *autre* vrombissement se fit entendre, Amélie crut d'abord que le bain-tourbillon faisait des ratés. Mais en émergeant sa tête de l'eau, elle réalisa que le bruit venait de l'extérieur de la maison, une puissante réverbération, comme une tornade.

Amélie se précipita en dehors du bain-tourbillon, ruisselante d'eau parfumée. Étourdie par la vitesse et le vin, elle dut s'appuyer au mur pour actionner l'éclairage. En moins d'une minute, elle avait enfilé une robe de chambre en ratine, agrippé son pistolet et déambulait en longeant les murs tandis que les halogènes suivaient sa progression. La maison autrefois propre et ordonnée était maintenant à l'envers : valises éventrées, les morceaux de linge de Jonathan pêle-mêle, des pièces d'armure tachées de sang gisant çà et là. Franchissant le bordel, Amélie se remémora en vitesse accélérée sa vie en lambeaux. Une fois au rez-de-chaussée, elle dut plisser les yeux pour endurer la lumière des phares qui illuminait à travers les rideaux entrouverts. Le bruit était insoutenable. Amélie jeta quelque juron inaudible en ouvrant la porte, pistolet au poing.

Dans la lumière aveuglante, une tache noire, impénétrable : un hélicoptère militaire posé là, sur la pelouse. Imposant avec son blindage de jais, lisse et aérodynamique, ses cracheuses rotatives, le logo de la Hope Sec. Ses hélices puissantes battaient à tout rompre, écrasant le gazon, balayant les pétunias et envoyant des pétales roses virevolter à travers la banlieue fortifiée de Beloeil.

Le maître du monde

Ce soir, nous soupions au Cochon Poitou.

1000, de la Gauchetière, 51^e étage, plus haute tour de Montréal. La table sélecte du cinq étoiles est disposée contre une baie vitrée offrant une vue imprenable. Les notes sensuelles d'un pianiste jazz subliment le spectacle électrique de la nuit de velours. Toute la métropole ronronne, ses boulevards orangés, ses tours miroitant de mille feux, l'Arcologie trônant au centre dans une cascade de lumières incandescentes.

Tout est parfait.

Je me sens bien, léger, impeccable. Souriant, inspirant la plénitude, je transperce d'une fourchette argentée mon morceau de steak Wagyu nappé d'un confit de truffes d'Alba. Ça fond dans la bouche, c'est exquis.

De l'autre côté de la table, Lancea déguste une salade de laitue Florette et caviar Almas, arrosée d'une vinaigrette balsamique vieillie trente ans. Choix impeccable. Une robe cocktail caresse sa peau délicatement, d'un rouge cramoisi – rouge comme le sang. Je peux sentir son parfum métallique jusqu'ici, deviner la douceur divine de son ventre, de sa nuque. Si fragile et pourtant si puissante, si inhumainement belle. Elle resplendit, ses lèvres noires embrassant une coupe de champagne, se pressant contre le cristal d'une manière suggestive, en ma direction. Mes veines s'enflamment.

Mais chaque chose en son temps.

Pour l'instant, célébrons. J'accompagne mon oiseau rare, prends une gorgée limpide, sucrée, je savoure. Impossible de réaliser le bonheur d'avoir réussi, d'avoir triomphé. Chaque action parfaitement coordonnée, la symphonie harmonieuse à la note près. J'ai tout le pouvoir maintenant, la compétition mord la poussière, mon empire est finalement réel, couronné par ma reine de glace, ma fleur de neige. Nous amènerons la lumière dans les ténèbres, il ne restera que notre splendeur, notre volonté, immuable et métaphysique. Nos enfants fouleront la terre en théocrates, divins et

parfaits; j'aurai payé les meilleurs généticiens pour les augmenter, les transformer en véritables Kaisers biotechnologiques.

Oui.

Je me sens comme le maître du monde.

Et là, comme pour me narguer, le signal distinct dans mon oreille, une transmission classifiée. La voix familière dans mon crâne.

– Bill, tente Katja.

Oh, la pute, elle ose me déranger. Quelle conne! Il est vraiment temps que je la jette aux poubelles.

Discrètement, j'envoie un sourire à Lancea, lui fait signe de patienter.

– Tu me déranges, je murmure à Katja.

– Je m'excuse, Bill.

Une inquiétude évidente à travers son timbre de voix, malgré son professionnalisme.

– Alors, je m'impatiente. Quoi? La première ministre encore?

– Non, commence-t-elle. On a un vrai problème...

Instinctivement, je jette un coup d'œil derrière mon épaule. Mes huit gardes du corps sont là, comme des statues.

– Le transfert des pouvoirs? je siffle à travers mes dents.

Impossible. J'ai vérifié, on a la Trésorerie, la Cour supérieure, toute l'information, tout est concentré, centralisé, scellé, bouclé. C'est fait. Alors quoi? Quoi!

– Message d'alerte, précise Katja, nerveuse. À l'Arcologie. Nous sommes sous attaque, Bill.

Je jette un coup d'œil à la pyramide depuis mon promontoire. Je ne vois rien, mais c'est si haut. Peut-être de l'autre côté?

– Puis? je ricane. Une manif? Tant mieux! Activez les tourelles, feu à volonté, oubliez les lacrymos. Broyez-moi tous ces clowns, transmettez ça grand écran, qu'ils se chient dessus jusqu'aux Îles-de-la-Madeleine. Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi?

– Bill, ponctue Katja. Ça vient de l'intérieur.

Impossible.

Mon sang se glace. Je prends une grande respiration. Lancea me regarde, moitié lasse, moitié consternée. Le pianiste jazz tapisse

l'atmosphère de gaieté. La réalité me rattrape brutalement, vitesse lumière.

Protocole.

– *Backup*, je crache à Katja. Sauvegarde, maintenant. Toutes les archives, les commandes, les données, tous nos putains de systèmes. Tout, tu comprends?

Pas de réponse.

– Katja? je crie à tue-tête dans le Cochon Poitou.

Le silence, le silence atroce.

Lancea ne me regarde plus, ses yeux sont rivés à l'extérieur, au loin. Je suis son regard de glace jusqu'à un de mes hélicoptères blindés, tournoyant autour de la cime de l'Arcologie avec ses phares jaunes, tel un prédateur. La machine ouvre ses canons – ses canons! – sur le sommet, vomit du plomb, éclate les vitres en milliards de fragments cristallins.

C'est trop. Faites quelque chose, quelqu'un!

Je me lève, renverse ma chaise, regarde mes gardes du corps hébétés, la centaine de convives stupidement hagards et Lancea – une statue de glace, qui observe tout ça sans broncher.

Mais l'hélicoptère est intervenu trop tard. Les premiers frémissements gutturaux me parviennent alors, à peine distinguables du trafic et des bourrasques de vent, à cette altitude. Un grondement creux, horrible, inimaginable leur succède rapidement. Le mugissement vient des entrailles de la pyramide. Le cœur de la métropole éclate, des volutes de fumée rance s'élevant déjà des failles à travers le béton, les explosions en chaîne broyant les fondations, culminant depuis la seule source possible : le réacteur d'Hélium-3.

– Non, je murmure d'une voix à peine audible. Non!

Et tandis que l'Arcologie commence à s'effondrer, le monolithe croulant étage par étage en un hurlement de poutres tordues et de vitres éclatées, une vague de noirceur s'abat soudainement sur la métropole. Dans une rapidité quasi impossible à déceler à l'œil nu, la nuit étrangle la cité, éteint toutes les lumières, lampadaires, néons, moteurs, lasers – tout s'éteint.

La noirceur totale, entrecoupée, pour un instant, des flammes de l'hélicoptère qui s'écrase.

Dans le vacarme, personne ne m'entend crier.

Le rêveur éveillé

La grille métallique s'abattit en premier sur la table du breakroom, broyant les sandwiches et faisant éclater des tasses de café. Un sac à dos suivit, sorti de nulle part, puis Hans, s'écrasant sur la table comme un boulet, paletot déchiré, visage éraflé et boursoufflé de fatigue. Pendant un moment, il git complètement inerte.

Foudroyés par la panique, les quatre comtechs attablés crièrent la bouche pleine. Un d'eux bascula en bas de sa chaise, un autre s'en alla buter contre l'évier, horrifié.

Le vacarme avait rompu le sortilège du breakroom. Une plage tropicale cernait la pièce mur à mur, léchée par les vagues d'une mer azur. Les feuilles allongées d'un palmier solitaire ondulaient dans la brise. Une huile de coco parfumait l'air discrètement, ajoutant au réalisme de l'holoprojection.

Hans se releva péniblement, scrutant les alentours, ses bras tremblant sous l'effort. L'irréalité ne réussit à le distraire qu'une seconde. Grognant de ses lèvres craquelées, il tâtonna à l'aveuglette, saisit son AK et se rua en bas de la table, ses bottes atterrissant dans une flaque de café.

Les comtechs s'échangèrent des regards nerveux, puis ceux-ci se dirigèrent vers la console de sécurité, la porte...

– Non! s'écria Hans en tirant une fois dans le plafond.

Sur la plage synthétique, la déflagration eut l'effet d'un claquement de fouet.

– Vos cartes, ordonna-t-il. Maintenant!

Un à un, les comtechs désagrafèrent les cartes de sécurité pendant à leur poche de chemise et les tendirent, mains tremblantes, à Hans.

– Toi, dit Hans à un des hommes. McGuinness, c'est ça? « Chef de division », félicitations. Viens donc, on va faire un petit tour.

– Quoi? bredouilla ce dernier. Moi?

Portrait type du cadre corporatif, McGuinness portait des lunettes de designer, une chemise verte rentrée proprement dans ses pantalons. Ses initiales étaient brodées sur l'encolure. Son visage finement

rasé commençait à se couvrir de sueur, mêlant une odeur humaine à son parfum d'après-rasage.

– Allez! insista Hans. Ou je t'éclate la cervelle ici, devant tous tes loyaux employés. T'en fais pas. Je n'en ai pas après *vous*, tu comprends?

McGuiness déglutit péniblement, leva les mains et pressa le pas vers la porte. Les trois autres comtechs regardèrent la scène, impuissants. Une fois passé le seuil du breakroom, la réalité se transforma radicalement. La plage ne menait pas à une hutte en paille, mais bien à un grand entrepôt au plancher de béton et aux subdivisions aux murs transparents. Derrière, une multitude d'ailes se détachaient où, rangées après rangées, des colonnes noires étaient alignées – des serveurs.

– Où est-ce qu'on s'en va? demanda McGuiness, tremblotant. Son haleine fumait, l'air était de plus en plus froid. Hans avait peine à réaliser où il était. Les plans qu'il avait mémorisés s'embrouillaient dans sa tête. Trente mètres sous terre – le système de ventilation, les quartiers du personnel, les salles de serveurs et les réacteurs souterrains.

– Au terminal, répondit-il enfin. Bien sûr.

– Tu... bégaya le comtech. Tu veux pas aller là.

– Vraiment? lança Hans. Avance!

Il coinça le museau du AK dans les côtes de McGuiness.

Le Chef de division activa les contrôles d'une porte renforcée. Lorsqu'elle s'ouvrit, les deux hommes s'engagèrent dans un corridor étroit – une voie de service éclairée par la lumière anémique de tubes fluorescents.

– T'es du M9A? s'enquit McGuiness. C'est ça, hein? Ça se voit, je sais – oh, shit, shit...

Mais Hans ne l'écoutait pas. À chacun de ses pas, ses bottes résonnaient, l'approchant plus près du précipice. Le vertige poindrait bientôt à une vitesse fulgurante, une tension insoutenable. Les données s'imbriquant les unes dans les autres, le plan à l'intérieur du plan, éclosant comme une fleur empoisonnée –

menaçant d'imploser, emportant tout – le rire de Ix, la force de Nilsine, le courage de Svet.

Svet.

En proie au choc nerveux, McGuiness se courba subitement contre le mur, vomit gerbe après gerbe sur ses souliers vernis, râlant entre les salves.

Hans reprit ses sens, reconnut les signes familiers d'une attaque de panique.

– Hey, fit-il plus doucement. Relaxe, McGuiness. T'as rien à craindre de moi – tant que tu m'amènes où je veux aller, O.K.? Inspire, expire – comme ça, tout va bien aller.

C'est alors que les lumières s'éteignirent d'un seul coup pour être remplacées par des gyrophares rouges fixés au plafond. Simultanément, une complainte de sirènes d'alarme mugit au loin, quelque part dans le Centre de données.

Loin d'être surpris, Hans pressa McGuiness.

– T'inquiète, dit-il, on avance...

Le comtech hocha la tête et reprit la voie en traînant la patte.

– Tu sais, tenta-t-il en se ressaisissant, le pire c'est que je suis d'accord, quelque part. Ça marche pas, toute l'affaire, le réchauffement climatique, les inégalités, c'est vrai...

Une autre porte de service déverrouillée déboucha sur un dédale de corridors anonymes. Hans revoyait la carte dans sa tête.

– Mais t'es pas obligé de faire ça, argumenta McGuiness. Votre mouvement, il y a du bon. Pendant la Famine de '47, c'est les anarchistes qui distribuaient de la nourriture aux pauvres, hein? Je me souviens. Mais tu penses pas que vous auriez plus de chances en restant pacifiques? Je veux dire, c'est pas rien, l'opinion publique... Hans reconnaissait la litanie des vieux arguments. Il ne voulait pas s'engager dans la discussion, mais McGuiness osa poursuivre son plaidoyer avec une ligne de trop.

– Penses-y, tenta-t-il, vous pourriez changer le système *de l'intérieur*.

Plongés dans une lumière sanglante, les deux approchaient de la

toute dernière porte. Au-delà, l'antichambre du terminal central, le cœur du Centre de données – la fin de la longue route.

– McGuinness, lança Hans, provoqué. Les seules personnes qui croient en ce genre de connerie sont celles qui n'ont jamais *essayé*. Parce que c'est pas long avant que tu réalises que la poignée de psychos au top ne sont pas rationnels. Impossible de les émouvoir, encore moins de les convaincre avec des arguments logiques. Ils ont carrément pas d'empathie, alors combien d'options ça nous laisse, hein? En plus, c'est des machines que je m'en vais bousiller, pas des *personnes*. Les gens comme toi – le public –, ça fait longtemps qu'ils sont plus capables de distinguer ce qui est violent de ce qui l'est pas. Mais t'en fais pas, c'est justement pour ça qu'on tire la *plug*.

McGuinness atteignit la porte de sûreté, ses doigts tremblant sur le clavier de sécurité, le scanneur biométrique. Il pointait chiffre après chiffre en parlant.

– Mais ce que vous avez fait à l'Arcologie, insista McGuinness, t'appelles ça comment d'abord? J'ai vu l'explosion sur le fil médiatique...

Hans mâcha les mots, incrédule. Le coup de l'Arcologie ne prévoyait aucune explosion.

Tandis que la porte s'ouvrait, McGuinness poursuivit.

– Juste avant que *tout* s'éteigne! Shit – cinq millions de personnes abandonnées comme ça dans le noir, et qu'est-ce qui va leur arriver, à elles, hein?

C'est à ce moment que Hans reconnut le son des rotateurs, trop tard. Tout était comme dans les schémas : le grand pan de métal blindé s'était retiré pour donner sur une grande pièce vide, baignée de gyrophares écarlates. Au-delà, les murs glacés du terminal, son panneau de commandes : le dernier objectif.

Mais là, l'imprévu : deux tourelles automatisées, leurs canons rotatifs s'activant à l'instant même où McGuinness les aperçut. Une seconde suffit pour que leurs canons se mettent à cracher en direction de l'entrée.

Hans plongea vers l'arrière instinctivement, tentant de se mettre hors de portée des tirs. Dans l'instant, il vit McGuinness broyé par les balles, déchiqueté dans une nuée de plomb de haut calibre. Avant de toucher le sol, Hans fut lui-même happé par des projectiles émergeant à travers la carcasse, à peine déviés par les os et la chair. Suivirent les giclées de sang et la loque éclatée de McGuinness lui tombant dessus comme une poupée disloquée.

Hans sentit le monde chavirer sous l'implacable froideur du plancher, rapidement remplacée par une brûlure... Il se traîna, derrière, toujours derrière, pour fuir les machines, la douleur léchant ses membres comme des flammes.

La porte de sûreté se referma finalement, mettant fin au torrent d'acier. Hans hurla, repoussa le cadavre de McGuinness, roula sur lui-même dans la panique et réussit à se hisser pour s'asseoir dos contre le mur. Frénétiquement, il balaya le sang de ses yeux, se tâta le cou, les bras, la poitrine. Sa veste pare-balles avait arrêté quelques balles, mais la douleur était écœurante. Il se demandait s'il n'avait pas des côtes fêlées lorsqu'il vit le sang répandu sur le béton – son sang.

Là, sa cuisse, le pantalon troué, le flot bourgogne, presque noir et une souffrance tel un brasier consumant tout sur son passage.

– Argh! maugréa-t-il, serrant les mâchoires.

Avec des gestes saccadés, il réussit à retirer sa ceinture, à l'enrouler autour de sa cuisse et à la tirer. Un autre cri s'échappa de ses lèvres craquelées. Pendant un instant, il se demanda si l'artère avait été touchée et combien de secondes il lui restait à vivre.

En rafales, le désespoir l'envahit. Ces tourelles impassibles, là-bas. Après tous ces calculs, ces machinations, dix ans de complot pour en finir là. Une nouveauté. Le système qui s'était adapté trop rapidement, trop efficacement pour qu'il puisse le détruire. Et maintenant, une fin stupide et brutale, tant de sacrifices pour mourir seul, au bout de son sang, dans un corridor gris et froid.

Tout ça pour ça.

Hans referma ses paupières enflées, l'envie de pleurer le gagna.

– Hey! dit une voix synthétique, extrêmement modulée.

Secoué, Hans ouvrit difficilement les yeux, cherchant son AK de ses mains tremblantes. S’il devait s’en aller, il s’en irait en se battant. Mais le visage embrouillé d’Ix luisait là, projeté à deux doigts devant lui. Il avait ses longs cheveux noirs d’antan, des lunettes fumées, le teint blême, un sourire sarcastique.

– Surprise! Ah! ah!

Aussitôt, les sirènes et les gyrophares s’éteignirent pour revenir à la normale, l’alerte ayant été annulée comme par magie. Hans grinça des dents avant de réussir à formuler une phrase intelligible.

– Ix, commença-t-il, qu’est-ce que... qu’est-ce que tu fais là? Tu devais seulement saboter le réacteur de l’Arcologie, faire diversion.

– Changement de plan, proclama Ix en grimaçant. On a été repérés à mi-chemin, ça te surprend? Mais quelle pétarade, et ce feu d’artifice! Et puis, *BAM*, cent kilomètres de tech grillée dans une microseconde, la civilisation qui fait une crise cardiaque et la *nuit*, Hans, on a ramené la nuit! *Kaboom!* Y’a des étoiles maintenant, c’est tellement beau, tu devrais voir.

Et Hans secouait la tête, incapable de comprendre, subjugué. Ce n’était pas la destruction de l’Arcologie, de ses habitants – ils méritaient tout ça et pire – ou la grande noirceur, qu’importe comment Ix et Ruby avaient réussi ça. C’était la réalisation, la finalité implacable...

– Mais comment vous avez fait, demanda Hans, pour vous en sortir?

Le rire tordu d’Ix résonna dans le corridor ensanglanté.

Et Hans comprit, horrifié, que personne n’avait survécu.

– Je t’avais bien dit, ricana Ix, que c’était un plan de merde...

Une victoire médiatique

L'holoprojection était distorsionnée, gribouillée, accentuant l'effet de sévérité du visage carré du premier officier Gauthier.

– Mal, maugréa-t-il. Ça va *mal*.

Amélie tentait de garder l'équilibre, s'agrippant au filet de sangles sur le mur. L'hélicoptère filait à toute vitesse, la cime des Laurentides découpant un horizon grisâtre par-delà les hublots du compartiment arrière. L'instabilité était plus difficile pour les deux labtechs qui s'affairaient avec des caisses d'équipement entassées là.

Au fond, six agents de la Hope Sec siégeaient patiemment, échangeant à voix basse en ricanant. La nouvelle unité d'Amélie. Elle avait eu un moment pour inspecter les fiches et ne savait pas quoi en penser. Six hommes blancs, pure laine, soldats d'élite, ex-militaires. Parachutés sur la moitié du globe depuis dix ans, des vétérans de tous les conflits, avec tout le bagage psychiatrique, la pharmacopée – antipsychotiques, dextroamphétamine. Depuis une heure qu'ils blaguaient contre les femmes, les gais, les immigrants. Irritée, Amélie se rappela que Gauthier n'était plus son supérieur.

– Épargne-moi tes figures de style, commença-t-elle d'un ton acerbe. Je veux un rapport *maintenant*, tu comprends? Dans quelle espèce de piège à cons est-ce qu'on est rendus? Parce que je prends mes ordres directement de William Saint-Onge et il ne m'a rien dit d'une escapade *nowhere* dans le Grand Nord.

Mange ça, pensa-t-elle. *Vous allez arrêter de me traiter comme une imbécile.*

– C'est justement ça le problème, répondit Gauthier dans un gargouillis d'interférences. On a perdu le contact avec le Centre des commandes. Une cellule du M9A a réussi à infiltrer l'Arcologie hier soir... et maintenant, toute la ville est *noire*, Lacroix.

Dans l'holoprojection, le visage de Gauthier était remplacé par un extrait vidéo, capturé dans un ascenseur corporatif. Il montrait un homme et une femme se dévêtir de leurs combinaisons de techniciens.

La femme avait l'air chétif, névrosé. Des flocons de neige tatoués sur les bras, les paupières mauves. Lorsqu'elle porta un inhalateur à ses lèvres rouges, Amélie reconnut la V, une puissante neurodrogue. À la ceinture de la femme pendait une machette dans un vulgaire étui de plastique.

L'homme, quant à lui, était habillé en noir de la tête aux pieds, les yeux cernés, le crâne rasé et une vilaine plaie mal suturée à l'arrière de la tête, dégoulinante de pus. Il chargeait un Makarov de toute apparence modifié, avec un chargeur allongé ressortant du manche, le pistolet transformé en rafaleuse.

Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, la vidéo s'éteignit.

– Attends, interrompu Amélie, qu'est-ce que tu veux dire par « on a perdu le contact » ?

C'est là que le visage de Gauthier se courba en une moue alarmante.

– Pas certain, dit-il penaud. Un des scénarios implique une surcharge du réacteur à fission d'Hélium-3, transformant la centrale en mégatron. La détonation enverrait une pulsation électromagnétique... tu comprends ce que ça veut dire, Lacroix ? Tout circuit, toute technologie bousillée dans un large rayon, peut-être aussi grand que la région métropolitaine. C'est pratiquement impossible, mais...

Lacroix l'interrompt.

– Une détonation ? Tu veux dire que l'Arcologie est...

– Un cratère, conclut Gauthier.

C'est à ce moment que les labtechs s'approchèrent d'Amélie avec des pièces d'équipement – des bottes d'armure, vraisemblablement, mais grotesques et ridiculement lourdes. Des tiges hydrauliques étaient fixées aux chevilles et aux genoux. D'autres pièces gisaient dans les caisses ouvertes.

Amélie n'y portait pas attention : l'Arcologie, son rêve, son avenir s'envolait.

– Mais qu'est-ce que je crisse ici d'abord, cracha-t-elle. Espèce d'imbécile ! Pourquoi je suis pas *là-bas*, pour sauver Bill ? Pour sauver...

C'est alors qu'elle réalisa qu'il était peut-être trop tard pour lui aussi.

– Lacroix, dit Gauthier en haussant le ton. Juste avant l'explosion on recensait des attaques sur toute la carte. Dans le sud, depuis les ghettos. Les pauvres sont armés, y'a des drapeaux noirs partout. Au nord, c'est les Vagabonds. Ils sortent de partout comme des coquerelles, ont fait sauter une série de pylônes déjà et menacent tout le réseau d'hydroélectricité. Ils se sont coordonnés, les salauds. Tu comprends ce qui va arriver? On approvisionne toute la côte est américaine. On est à deux doigts de perdre le contrôle *totale*ment! Une autre vidéo remplaça le visage de Gauthier, une scène sous le couvert d'épinettes noires, une éclaircie quelque part dans les collines, avec les herbes jaunes, les tourbières, les arbustes rabougris. Un homme se traînant difficilement, mais adroitement, pas à pas, à travers les bosquets. Son paletot était brun et craquelé par l'usure, son capuchon usé et troué rabattu sur son front et sa mine patibulaire, malade, fut identifiée en une microseconde par les biométriques. À son cou luisait un pendentif représentant plusieurs flèches pointant différentes directions à partir du même centre.

Gaspard Delisle, alias Twin, alias Hans.

– Protocole, prononça Gauthier, gravement. Il y a un centre de données au nord de la Broadback, souterrain, aménagé dans une ancienne base de l'OTAN. L'empire William Saint-Onge y sauvegarde toutes ses données, c'est la sûreté, si jamais le siège social est compromis! Tu comprends, depuis le... réaménagement, nous sommes devenus une des plus grandes entités corporatives au monde. C'est beaucoup d'informations, Lacroix – de l'information *vitale*. Le protocole inclut l'hébergement ailleurs aussi, juste au cas, mais le krach économique a créé de l'instabilité dans plusieurs pays et...

– Laisse-moi deviner, coupa Amélie. Hans est déjà là. Vous pouvez avertir l'équipe?

Gauthier haussa les épaules, ignorant.

– Les communications sont brouillées, prétextait-il.

Amélie jeta un regard aux pièces d'armure articulées. Elle réalisa que les casques de ses soldats étaient également munis de caméras.

– On tourne un film maintenant? demanda-t-elle, décontenancée. Pourquoi le costume?

– Simple, répondit Gauthier. Je te présente le projet « Exo », pour exosquelette. Prototype, dernier cri. Quinze millions de crédits, seulement pour cette unité-là. Le visage des soldats de demain. Je t'avais parlé d'une victoire *médiatique*, Lacroix, c'est comme ça qu'on va gagner la guerre. Hans est le leader, il faut pouvoir montrer sa capture aux citoyens qui ont encore accès au fil pour les rassurer, *live*, en temps réel. La moindre microseconde signifie des pétaoctets de données essentielles.

Amélie inspira, décida qu'elle n'allait pas se taire cette fois-ci.

– Les anarchistes n'ont pas de leader, prétextait-elle. Tu le sais comme moi. Si c'était si simple, on aurait commencé par le haut.

– Qu'importe, argumenta Gauthier. On dira que c'est lui. Machinalement, Amélie enfila les bottes qu'on lui présentait. Elles étaient confortables, duveteuses même, mais trop lourdes, comme si elles étaient faites en béton. Un labtech commençait à calibrer les rotors hydrauliques tandis que l'autre apportait les jambières.

– Puis de toute façon, continua Gauthier, optimiste, ça fera de toi une star planétaire. Oublie ce que William Saint-Onge t'a promis. Après cette mission, tu pourras avoir tout ce que tu veux, *tout*. C'est un changement de paradigme, Lacroix, une opportunité. Tu pourras vivre comme une vraie reine ici même, ou prendre ta retraite, tiens, au top de n'importe quelle autre arcologie, palais, château – comme tu veux. C'est *toi* qui décideras et personne d'autre, pour le reste de tes jours. C'est ça que tu veux, non?

Amélie scrutait l'horizon pendant que les labtechs s'affairaient.

Ce que je veux, pensa-t-elle. *Ce que je veux...*

C'est à ce moment que la projection instable du premier officier Gauthier s'avança quelque peu et lui dit, d'un ton étonnement familier :

– Mais Amélie, protège les données! Si tu échoues à faire ça, ni toi ni moi avons de futur ici... ou ailleurs.

Les ténèbres

Nous errons comme des âmes perdues dans l'abysse.

– Bill, plaide Lancea en toussant. Attends-moi...

Les nuages de poussière ont englouti le centre-ville, il ne reste que ce brouillard de talc dans la nuit noire, spectral et irrespirable. Un bruit de fond tapisse les rues d'un nouveau silence – un silence de mort. Parmi les papiers virevoltant, des centaines de silhouettes fantomatiques déambulent çà et là, perdues. Hagardes, blanchâtres de la tête aux pieds, elles se traînent dans la cité morte, leurs pleurs et leurs plaintes se fondant dans la brume poussiéreuse. Elles psalmodient dans des bouts de plastique qui ne répondent plus.

– Viens, je lance à Lancea, à travers mon mouchoir. Tiens ma main, je ne t'abandonnerai pas.

Sa petite main, douce et fragile. Elle a de la difficulté à maintenir la cadence avec ses escarpins. Je ne veux – ne *peux* pas la perdre. Tout s'écroule, mais je dois sauver ma fleur, mon phare dans la nuit. Mes huit gardes du corps emboîtent le pas, nerveux, soudainement vulnérables. L'enfer éthéré se referme sur nous, de plus en plus opaque. Tout s'est éteint, lampadaires, vitrines – plus rien ne fonctionne. Je reconnais à peine le coin de rue. Des carcasses de voitures jonchent ce qui était autrefois le boulevard Saint-Antoine – abandonnées, éteintes, sans vie. Nous filons entre les portières, émergeons sur la Place du Canada, des feuilles d'arbres vacillant à l'agonie, grises et plâtrées.

Ma vie s'écroule. C'est pas possible.

Je tousse violemment, mes poumons brûlent.

« Ça vient de l'intérieur », disait Katja. J'ai été trahi. Ou pire, dépassé par quelqu'un de meilleur. L'Arcologie – *mon* Arcologie, ses résidents. Mes bureaux, mon Centre des commandes, le nouvel épiscentre de toute la province – en cendres, comme ça. Et tous les circuits de la foutue métropole simplement frits aussi loin que l'œil puisse voir, dans toutes les directions; et *paf*, on retourne à l'âge de pierre.

– Bill, s’écrie Lancea, fait quelque chose!

Je tourne les talons pour voir des silhouettes disparaître au loin : mes gardes du corps, mes *employés*! Il n’en reste plus qu’un seul : celui qui m’appelait par mon nom de famille au Club. Ce connard. Quelle chance j’ai!

Et même lui veut s’en aller, mais il recule en secouant la tête, navré.

– J’ai une famille, fait-il en se raclant la gorge. Patron... Des enfants, je dois aller les voir, m’occuper d’eux... Je suis désolé, désolé...

Il me tourne le dos, à *moi*.

Les yeux de Lancea me dévisagent, emplis d’une détresse mêlée de colère. Je dois encore tout faire moi-même, mais qu’importe, ça a toujours été comme ça. Alors, je serre les mâchoires, incapable de la décevoir.

Sans hésiter, je me recroqueville, dégage le calibre .38 depuis son étui fixé à ma cheville. Facile. Le coup de feu sec est avalé dans le brouillard, happé par les limbes alors même que mon garde du corps tombe à genoux, s’écroule dans un amas de cendres.

– *Loser*, je vocifère en rejoignant la dépouille.

Le sang de cet imbécile se répand, grisâtre dans la poussière. Je fouille le cadavre encore chaud, prends son pistolet. J’aurai besoin de toutes les armes du monde.

– Alors? demande Lancea en crachant par terre. Quel est le plan, exactement?

Pendant un instant, je suis surpris par sa beauté funéraire. Ses lèvres noires, sa peau livide et grise, enchâssée dans cette robe maintenant bourgogne. À la fois lasse et défiante, cruelle et impassible. Puis je pourrais m’effondrer, là, me recroqueviller comme un marmot et pleurer toutes les larmes de mon corps – si ce n’était d’elle, mon trophée, ma déesse, mon ange de la mort.

– Fais-moi confiance, je lui réponds. Tout ça n’est qu’un contretemps. Je nous sortirai d’ici. Je n’ai pas dit mon dernier mot. Tu verras. Encore quelques rues et on est arrivés.
Je réfléchis avant d’ajouter :

– Tout ira bien.

Et j'y crois. Lancea doit lire ma sincérité quelque part dans la poussière, la fumée et les ténèbres, parce qu'elle acquiesce, retire ses escarpins et me rejoint, nus pieds.

Main dans la main, nous fuyons sous une neige de cendre.

Das Ende vom Ende

– Camarade, plaisantait la voix modulée de Ix, crève pas avant d’avoir actionné les commandes, veux-tu?

Hans avait réussi à se traîner par-delà l’antichambre jusque derrière le bureau circulaire du terminal. Il restait adossé contre les tiroirs, blême et affaibli, la tête lourde. Le saignement semblait sous contrôle, mais il ne savait pas combien de sang il avait perdu. Un frisson lui parcourut l’échine.

– Tu dois enclencher le système manuellement, insista Ix.

– Je sais, murmura Hans.

Pendant un moment, il oublia presque qu’il ne s’adressait pas réellement à son camarade, mais bien à une construction artificielle, produite par l’implant cybernétique – Endymion, le rêveur éveillé. Rien qu’une variable de plus dans le chaos.

Serrant les mâchoires, Hans s’agrippa au côté du bureau et parvint à se hisser. Le terminal était cryptique et sophistiqué, mais Hans avait pratiqué ces gestes mille fois déjà sur un modèle. D’une main bandée et souillée, il activa le panneau de commande. Une holoprojection bleutée et cristalline apparut devant deux yeux injectés de sang. Hans entra le code de McGuinness, regarda les autres fenêtres se succéder à une vitesse vertigineuse. Muni des privilèges d’administrateur, il activait la communication entre le terminal central et les sous-systèmes. À partir de là, le construit pourrait s’occuper du reste.

Immédiatement, Ix lança un nouveau rire triomphant.

– Voilà, fit la voix métallique. *Das Ende vom Ende*, ah, ah!

Le terminal infecté, de nouvelles commandes filèrent à une vitesse aveuglante, au fur et à mesure que le construit prenait le contrôle total du Centre de données; il corrompait tous les systèmes. Le bleu indigo tournait au rouge sang. Les traits déments du visage d’Ix s’incrustèrent dans les projections, des crocs acérés saillant de ses lèvres.

Réalisant que le processus était bien enclenché, Hans sentit ses

forces faillir et s'écroula à nouveau, écrasé contre les tiroirs du bureau, pris de nausée. Son cœur battait à tout rompre, erratique. Une sueur froide lui collait au front.

Pendant ce temps, le virus se répandait.

– Wow! éclata la voix modulée de Ix, c'est fou tout ce qu'il y a ici. L'empire William Saint-Onge, croustillant – et tout le reste; casiers judiciaires, assurances, prêts bancaires, biométrie, certificats de naissance – oh! ton vrai nom est... Gaspard? Vraiment?

Malgré la douleur, Hans sourit en coin, comme si le poids des années venait tout juste de s'évaporer. C'était la fin des plans, l'explosion des trajectoires imbriquées et l'avènement du merveilleux vide qui leur succéderait : la fin des abstractions, la légèreté, la simplicité... La liberté.

– Svet? demanda Hans à bout de souffle. Est-ce qu'elle est sortie du trou? Et Nilsine?

– Bonne question, répondit la voix saccadée. Je vois un appel de détresse du centre d'interrogation de la Hope Sec, une attaque trois minutes avant que ça pète.

Elles seraient saines et sauves.

– Alors, efface tout, implora Hans. Il doit rien rester, *rien*.

– Déjà commencé, confirma Ix, mais à la quantité d'archives – ouf, ça va prendre du temps.

– Quand t'auras fini, précisa Hans, bousille le système de refroidissement, renverse les turbines – je sais pas, n'importe quoi, fait griller la base...

Un *glitch* secoua soudainement le programme. Malgré la modulation extensive du timbre de voix, une inquiétude fut perceptible lorsqu'il s'adressa à Ix.

– On a de la compagnie, camarade.

Hans se secoua la tête, ramené brutalement à la réalité.

– Argh! grogna-t-il. Combien?

– Six dans le lobby, confirma Ix, et une septième – oh, tu devineras jamais qui. Et ils vont vite, les salauds. On dirait qu'ils ont le feu au cul, je me demande bien pourquoi!

Réprimant difficilement l'envie de vomir, Hans se mit à tâter son sac et sa ceinture pour ramasser ses armes.

– Fuck, se renfroga-t-il cyniquement. Seulement sept?

Hans inspecta son AK : le chargeur était à moitié vide. Restait le Makarov avec huit balles régulières, une *pipebomb* qui avait pris l'eau et un couteau de chasse rouillé. Rien pour affronter une armada de la Hope Sec, et surtout pas dans cet état.

– On a assez de temps? demanda-t-il, craignant la réponse.

– Pas sûr, répondit froidement Ix. Oh, mais tu me connais, j'suis un rayon de soleil.

Un instant de silence pénible s'écoula. Hans chargea sa mitraillette, prit une grande respiration. Une dernière chose à faire et il serait fin prêt.

– Ix... commença-t-il alors, osant appeler la chose par son nom. Mais avant que Hans puisse continuer, celui-ci lui coupa la parole.

– S'il te plaît, plaïda le construit, sa voix creuse dans le terminal. Ce n'est pas ta faute, Hans. Ruby et moi, on a choisi – c'est ce que nous voulions, jusqu'à la toute fin. Maintenant, concentre-toi, camarade, attache ta tuque : les fascistes arrivent. Toi et moi, on va leur donner une petite leçon de nihilisme.

Le monde entier regarde

Le monte-charge descendait d'une lenteur pénible, ses câbles grinçant sous son poids. Des gyrophares rougeâtres tournoyaient, ponctuant la chute verticale de l'unité d'élite.

Amélie patientait stoïquement, méconnaissable dans son exosquelette. À deux mètres de haut, elle trônait massivement sur ses subordonnés. Chaque portion de l'armure était blindée, renforcée, articulée et supportée par un système de branches hydrauliques joint à des servomoteurs. Les circuits étaient alimentés par une série de batteries à oxyde solide localisées dans son dos. Mais l'absence du logo de la Hope Sec, ainsi que les plaques ternies et certaines asymétries ici et là prouvaient qu'il ne s'agissait encore que d'un prototype.

Titanesque, l'exosquelette décuplait la force d'Amélie. C'est ainsi qu'elle tenait, au bout de bras puissants, une lourde mitrailleuse M2 à calibre .50, le genre de cracheuse qui allait sur des chars d'assaut. De quoi déchiqueter un arbre, percer les vestes pare-balles, les murs, n'importe quoi.

Le cœur d'Amélie battait à tout rompre. Le HUD de son casque contenait trop d'informations – la réalité augmentée, la géométrie du Centre de données, les autodiagnostic de l'Exo – et elle savait que ses capteurs vidéo et ceux de son unité renvoyaient tout ça quelque part, probablement dans une transmission en temps réel. C'était une décision extrême, désespérée, de montrer tout ça – et en quelque sorte, ce n'était que le point culminant des événements des derniers mois, avec Amélie constamment coincée, irrémédiablement, sur la ligne de front. Sa zone d'expertise, son talent, là où elle pouvait briller, se rendre utile, servir à quelque chose.

En même temps, cette situation, dans ce bunker souterrain au bout du monde *était* différente. Tout le monde regardait; Bill et la province entière dépendaient d'elle, et Amélie était maintenant responsable de la situation, même si elle n'était pas certaine d'en comprendre tous les enjeux. Tout ce stress, cette pression écrasante,

tandis qu'elle était poussée jusqu'au bord du gouffre, avec des ordres clairs et une mission à remplir.

Une mission.

Amélie songea à reculer, mais le monte-charge venait finalement d'atteindre le dernier niveau, stoppant dans un vacarme tonitruant.

– Soyez prêts, ordonna-t-elle.

Les portes d'acier s'ouvrirent grand, révélant un mouvement dans le hangar central. Tandis qu'Amélie se préparait à faire feu, trois ouvriers surgirent soudainement dans son champ de vision – des comtechs, terrifiés, chemises cernées par la sueur, gesticulant en s'approchant.

– Aidez-nous! s'écria l'un.

– S'il vous plaît, plaïda l'autre.

Amélie s'avança, gigantesque, ses lourdes bottes résonnant sur le béton jusqu'à couvrir le vrombissement des servomoteurs. De chaque côté, le reste de l'unité se déploya à travers le hangar.

– Où est le terroriste? s'empressa de demander Amélie, sa voix retransmise électroniquement à travers le casque de l'exosquelette.

– Le... bégaya un comtech. Le terminal, Madame.

– Vous trois! pointa Amélie. Vous venez avec nous, compris?

On aura besoin de votre expertise.

Les trois comtechs la dévisagèrent, apeurés. Ils lorgnèrent le monte-charge d'un regard paniqué, mais avant de pouvoir protester, des soldats d'élite les talonnèrent déjà, agressivement.

– Allez, espèces de tapettes, grommela l'un d'eux.

– Plus vite, les filles! dit un autre.

Amélie s'empressa d'ouvrir la voie, pas à pas, scrutant les détails du Centre de données du coin de l'œil. Le schéma du complexe se révélait parfaitement à travers la visière de son casque.

Là : le trajet en ligne droite vers le terminal.

Amélie se propulsa à toute vitesse, franchissant une porte pour pénétrer dans ce qui semblait être le breakroom des employés. Le spectacle l'arrêta net, de sorte que les soldats eurent la voie bloquée et protestèrent, alarmés.

Une holoprojection formait la circonférence de la pièce circulaire, recréant à la perfection la scène de la rue Notre-Dame, le soleil plombant, les drapeaux noirs, les émeutiers à moitié nus, l'unité Rouge du SOM et le Behemoth – tout ça au ralenti. Amélie était là, aussi, dans sa vieille armure de police, casque roulant à ses pieds, les mèches collées de sueur, brandissant le lance-grenade de Mickey.

Des images célèbres.

Mais dans cette version, Amélie était *ficelée*, poings, pieds et tête par de longues chaînes, comme un simple pantin. Chaque maille était constituée de symboles de dollars imbriqués les uns dans les autres. Puis, pendant qu'Amélie faisait feu avec le lance-grenade de Mickey, directement dans la foule, les chaînes la tenaient, la guidaient de haut, forçant chacun de ses gestes. *Viser, tirer.* Même lorsqu'elle frappait l'anarchiste avec sa crosse, l'écrasait de ses genoux – les chaînes tiraient, tiraient – Amélie frappait, possédée, encore et encore, jusqu'à lui renfoncer le crâne dans le macadam bouillant.

Une vulgaire marionnette.

Amélie était subjuguée – les images distantes lui revenaient. C'était elle. Ce n'était pas elle. Le souvenir d'un itinérant dans une ruelle, son cadavre, trois douilles de 9 mm.

Run de nettoyage.

- Première Officière, lança un des soldats, il faut se dépêcher!
- Je sais, lui cracha-t-elle, pleine de hargne.

Souhaitant chasser ces images, Amélie se précipita tête première à travers le breakroom, les servomoteurs cillant sous la pression. Elle retenait son envie de pleurer, de vomir. À travers la course, elle pouvait jurer que les six soldats parlaient contre elle, échangeaient des commentaires désobligeants, mais elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils disaient.

L'espace d'un battement de cœur, la géométrie lumineuse de son HUD s'embrouilla, les lignes superposées aux murs se pliant, déviant de leur cours pour se transformer en un gigantesque

A encerclé, bloquant tout son champ de vision.

Le hacker était dans son casque.

Se mordant la lèvre, Amélie éteignit la fonction de réalité augmentée, s'entêta à avancer, certaine du chemin à suivre. Dans la foulée, elle se heurta à une porte verrouillée. Tôt fait, elle donna un coup de pied dans une peinture, arracha la porte au grand complet d'une seule main puissante. Un corridor y succédait, puis une autre porte verrouillée.

– En avant! ordonna-t-elle.

C'est après avoir défoncé une deuxième porte qu'Amélie aperçut une traînée de sang sur le sol, des trous de balle dans les murs, le plancher – un cadavre en lambeaux. Par ses souliers vernis, elle conclut que ça ne pouvait pas être Hans.

Trop tard pour reculer.

Propulsée par son momentum, Amélie serra la mâchoire et s'écrasa contre la dernière porte, enfonçant un poing dans la plaque d'acier – la pliant, l'arrachant dans un crissement métallique. Alors même qu'Amélie surgissait dans l'antichambre, le hurlement horrible des deux tourelles résonna, leurs feux l'éblouirent, la force brutale des salves s'abattit contre l'exosquelette, le repoussant comme un raz de marée.

Dans une nuée d'étincelles, Amélie fut acculée au mur, mais se ressaisit juste à temps pour brandir son M2, serrer la gâchette, laisser aller une traînée de .50 à l'emportée. Les vibrations à peine perceptibles à travers l'armure puissante, Amélie raffermir sa poigne et visa à l'emportée, envoyant métal hurlant contre métal hurlant, déchaussant une première tourelle de son socle en une gerbe de flammes. Une pluie de douilles cascada au côté de la mitraillette. La deuxième tourelle s'effondra de même, percée comme une passoire.

C'est à ce moment que les six soldats d'élite firent irruption dans l'antichambre, dépassant Amélie, stupéfaite. Le premier, celui qui menait le peloton, n'avait pas fait trois pas en direction du terminal que la rafale aiguë d'un AK retentit, l'atteignant dans le cou et

l'envoyant s'effondrer aux bottes de ses compagnons.

Portés par leur entraînement, les cinq autres volèrent par-dessus, enjambant la loque sanglante sans cligner des yeux, pour plonger en parfaite formation derrière le bureau d'où avait surgi le tireur.

De son côté, des messages d'alertes avaient envahi le HUD d'Amélie et celle-ci tentait tant bien que mal de se ressaisir. Lorsqu'elle vit les soldats jaillir depuis le terminal en traînant un homme – Hans – de force, le ruant de coup, Amélie ne put s'empêcher d'intervenir. Les joints de l'Exo abîmé crissaient dangereusement lorsqu'elle fit trois pas devant, écartant les soldats d'un revers de la main.

– Laissez-le-moi, ordonna-t-elle en saisissant Hans, mou comme un chiffon et à demi conscient.

– On lui fait la peau? blagua un soldat. Allez, ce petit fif mérite juste une lame entre les fesses, je suis sûr qu'il va aimer ça...

Se rappelant que les caméras étaient actives, Amélie secoua la tête, déposa Hans par terre, s'accroupit par-dessus lui.

– Je veux quelqu'un au terminal, lança-t-elle. Maintenant!

Hans cracha un caillot de sang, son regard oscillait de gauche à droite comme celui d'une bête piégée; il gigotait faiblement, ses forces l'abandonnant. Amélie remarqua la mine patibulaire, les arcades creuses, cet air malade des sans-abri de La Pointe. Il était cogné, coupé, blessé de partout, saignait de la cuisse malgré un garrot de fortune. Le supposé leader du M9A, pratiquement mort.

– Y'a un programme en cours d'exécution, s'écria un soldat à la console. Je vois des drapeaux noirs partout, le système est barré, j'ai pas accès! Shit! Lacroix, les données s'envolent...

Hans dut l'entendre parce qu'il sourit, là, faiblement, en coin. Un sourire complice, presque moqueur, mais paisible, en un sens. À ce moment dans l'antichambre, agenouillée dans un exosquelette défaillant, Amélie regarda ce sourire et réalisa que, même à l'agonie et à deux doigts de la mort, Hans semblait étrangement... satisfait. Lui, satisfait. Amélie ressentit une envie soudaine de le frapper, l'étrangler, le forcer à expliquer pourquoi lui et les autres insurgés faisaient tous cela, comment pouvaient-ils tout détruire

et sourire comme ça?

– J’ai besoin d’un tech! hurla le soldat à la console. Vite, je suis pas capable. Ils sont en train de tout détruire!

Mais la colère d’Amélie s’assécha aussi rapidement. Elle vit une larme couler sur la tempe de Hans, puis une autre. Il avait cette mine désarmée, vulnérable, tout son corps chétif, rachitique, brisé – le regard perdu au loin, ailleurs, quelque part de beau. Après avoir souffert toute une vie, il abandonnait.

Il abandonnait.

– Fuck! cria un autre soldat. Les techs sont disparus! Ils se sont poussés, ah, les osties! Est-ce qu’on a le temps de courir après? Qu’est-ce qu’on fait? Lacroix!

D’une main bandée par des rubans sales et tachés de sang, Hans serrait un pendentif à son cou, de toutes ses forces, tremblotant. Il s’y agrippait comme si c’était la dernière chose qui comptait pour lui. Le collier – l’étoile du chaos.

– Je sais! cria un soldat en dégainant un couteau de combat. Ce malade mental, sûrement qu’il sait comment renverser tout ça. Le petit cochon, je parie que je peux le faire couiner...

Mais Amélie suivait à peine les échanges. Elle se surprit à inspecter rapidement les blessures de Hans, les scanneurs vitaux du HUD scintillant, évaluant le pouls, la respiration. Les diagnostics évaluaient une forte probabilité de survie, moyennant une stabilisation rapide.

– Ah, ah! lança le soldat à la console. J’ai trouvé, je peux court-circuiter le terminal directement. Au moins, on perdra pas tout. Donnez-moi une seconde. On va être corrects, les *boys* – on est sauvés!

C’est alors que quelque chose se brisa en Amélie, une pièce intime, le dernier fragment du miroir éclaté qu’était sa vie. Elle considéra, le temps d’une seule seconde, l’idée de remplir sa mission, d’obéir aux ordres encore une fois... et la révolusion l’envahit aussitôt. Encore une fois, on tentait de la contrôler. Fais ci, fais ça. Tout le monde se servait d’elle, ils exigeaient, encore, qu’elle massacre des

pauvres en guenilles pour que rien ne change, que rien ne change jamais. Toujours des mensonges et des gadgets, et une sécurité illusoire, suffocante, suicidaire.

Mais c'était elle, elle et personne d'autre qui avait appuyé sur la gâchette, elle au Salar d'Uyuni, elle dans la ruelle d'un restaurant, elle sur la rue Notre-Dame, elle dans l'usine abandonnée, elle dans ces catacombes grises et froides au milieu de nulle part avec une chance de changer quelque chose.

Elle, avec l'horreur incommensurable derrière et le vide devant – un vide à remplir, peut-être.

Comme tout était clair, maintenant.

Jubilant, les soldats ne réagirent pas lorsque Amélie se releva, titanesque dans son exosquelette, ni même lorsqu'elle agrippa sa mitrailleuse M2 à deux mains et serra la gâchette.

– Le monde entier regarde, lança-t-elle.

Amélie ouvrit feu, premièrement sur le soldat à la console, le broyant de côté dans un torrent saccadé, le canon vomissant flamme après flamme. Les douilles vides pleuvaient sur le béton. L'homme fut projeté par-dessus le terminal, avalé par une holoprojection où luisait un visage pâle, écarlate, le sourire ponctué par des canines saillantes.

Viser.

Tirer.

Amélie retourna son arme contre une deuxième cible avant que le peloton n'ait le temps de réagir. Elle le fusilla sans résistance, les balles .50 perforant son armure para-aramide de part et d'autre, l'envoyant tourner contre le mur du fond.

Un troisième soldat, qui se tenait près de là avec son couteau de combat, chargea Amélie dans une saillie de coups parfaitement exécutés. Mais avant que sa lame ne puisse trouver de points vulnérables dans l'exosquelette, Amélie lui assénait un violent coup de crosse à travers le visage, sa force décuplée. Un craquement sec retentit et l'homme s'en alla rouler trois mètres plus loin, le cou tordu dans un angle impossible.

Les deux derniers soldats d'élite s'étaient repositionnés aux coins opposés de l'antichambre, faisant feu croisé dans le dos d'Amélie. Les réflexes aiguisés par la dextroamphétamine, ils visaient d'une acuité surhumaine, leur force combinée menaçant de terrasser la géante.

Faisant volte-face, Amélie faillit perdre l'équilibre et tomber à la renverse. Sa visière commença à se fissurer, le HUD s'évanouit. Des étincelles jaillirent de certains servomoteurs et l'exosquelette devint quasiment impossible à manœuvrer.

Viser.

Tirer.

Hurlant à travers le mugissement des mitraillettes et les assauts contre ses plaques de métal, Amélie redressa sa M2 contre un des deux soldats et étrangla la gâchette de toutes ses forces. L'homme fut balayé comme une feuille morte dans le vent.

Désarmé, le dernier soldat profita du moment pour prendre ses jambes à son cou. Il bondit, s'engageant à toute vitesse vers la porte de sortie. Amélie n'eut qu'à pivoter sur elle-même – le châssis de l'exosquelette grinçant – et envoyer une rafale suivant la trajectoire d'un arc à travers l'antichambre, happant le soldat à mi-chemin, juste avant que la M2 tombe finalement à sec. L'homme s'écroula comme un boulet, parvint à rouler sur le dos, puis sombra en état de choc, grouillant à l'agonie, les poumons perforés.

Son exosquelette défaillant, Amélie força quelques derniers pas saccadés pour trôner au-dessus de sa proie mourante. En chemin, elle balança sa lourde mitraillette, l'engin tombant parmi les centaines de douilles éparses sur le plancher. Suivit le casque, craquelé, qui alla rouler dans une flaque de sang.

Amélie contemplait le soldat silencieusement, regardait la caméra fixée dans le casque. Son propre visage était couvert de sueur, les mèches lui collaient au front. Mais c'est avec une expression de soulagement qu'elle prit la parole.

– C'est fini, dit-elle simplement.

Le monde entier regarde.

Sans l'ombre d'un remords, Amélie leva le genou, sa botte titanesque au-dessus du crâne du soldat agonisant et fit une pause, un moment, avant de l'écraser.

L'étoile du chaos

– Un petit contretemps, un délai – rien d'autre.

Balançant la peinture au bout de mes bras, je m'attaque au petit coffre-fort comme un forcené. C'est un vieux modèle, mécanique, sans circuits – une valeur sûre. Tout le monde insistait pour que je prenne le dernier cri, scanner oculaire, biométrie et tout, mais qu'est-ce qui arrive si quelqu'un me coupe la tête, hein? Et de quoi j'aurais l'air?

Maintenant, quelle est cette putain de combinaison?

Une panoplie de chandelles orne ma suite au dernier étage du Lilit Club. Leur lueur envoie de chauds reflets sur le plancher de bois de chêne, les murs blanc d'os, les moulures gravées à la main, puis le lit à baldaquin, les draps de vinyle noir, une paire de menottes encore accrochée, ma collection d'outils sur le mur – cravaches, fouets, pinces.

Un moment de paix.

La porte de la salle de bain est entrouverte. J'entends le ruissellement délicat de la douche – je peux voir le miroir embué et du coin de l'œil, la silhouette suggestive de Lancea derrière le rideau.

Clic.

Voilà! La porte du coffre-fort s'ouvre enfin. Je fourre tout dans un sac de sport : trois petits lingots d'or, des passeports de différentes nationalités, un paquet de liasses d'argent dans six différentes monnaies.

Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Aussitôt fait, je me vautre sur une commode, passe tiroir après tiroir, sélectionne un ensemble de chemise, cravate, bas assortis – tout doit être impeccable. Je suis encore vivant. Je suis toujours moi.

Par-delà les carreaux de la suite, je peux voir le ciel changer de couleur, lentement – le noir terrible et les brumes sales tirant peu à peu vers un pourpre distinct, le présage de l'aube à venir.

Tout ira bien, oui. Y'a du potentiel, même. Ces salauds du M9A m'ont débarrassé des vautours de l'Arcologie, ont rossé la compétition,

fait le ménage à ma place. Après tout ce brouhaha, les bonnes gens vont se tourner vers *moi* pour les sauver. Un leader compétent, un visage familial. Et qui d'autre que William Saint-Onge pour la job, hein? Qui d'autre?

Tout sera bientôt réglé.

Et je, je...

Merde.

Quelque chose ne fonctionne pas, ça cloche. Non? Expliquez-moi comment une poignée de petits gueux en caleçon auraient pu s'infiltrer comme ça, en sifflotant tout bonnement, jusqu'au sommet de *ma* forteresse? Oubliez l'équipement de sécurité à la fine pointe, oubliez la moitié du personnel de l'Arcologie qui aurait pu me trahir – et Dieu sait pourquoi –, le terminal exécutif, celui au dernier étage, il faut des codes, *mes* codes pour y avoir accès.

Je suis en train de réarranger mon ensemble – devrais-je choisir une cravate bourgogne ou cramoisie? – quand Lancea sort de la salle de bain, enrobée d'une serviette blanche. La vision me tire de ma rêverie. L'espace d'un moment, je la vois au naturel, sans maquillage, et elle est... belle. Si véritablement, si purement, délicatement et parfaitement belle, sans artifices, simplement *là*, dans sa cinglante réalité.

Légèrement, elle sourit.

Un sourire rassurant, empli d'affection, de compréhension – surtout, de complicité. Ses pieds nus dégoulinent sur le plancher tandis qu'elle fait quelques pas délicats derrière moi, vers la commode près du lit, saisit une brosse à cheveux. Elle n'a pas réagi en découvrant la suite – ma suite privée – et mes jouets. Bien sûr, elle ne peut pas me juger : elle est comme moi, je le sais.

– Tu peux fouiller dans la garde-robe, je lui dis en retournant à mes affaires. Il y a des robes et des bottes – peut-être que tu trouveras ta pointure. Nous allons marcher longtemps encore avant de trouver des renforts. Il faudra possiblement sortir de la ville. Après, on pourra peut-être passer un peu de temps au Château, avant la suite...

Déjà, de nouveaux schèmes se forment dans mon esprit; je peux concevoir mon retour au pouvoir, la consolidation, comment je vais tourner cette situation à mon avantage, profiter de la crise. Non, rien n'est perdu, finalement. J'ai une chance de corriger le tir. Si ça se trouve, ces chiens galeux m'ont fait une faveur.

– Dis-moi, je demande à Lancea, que dirais-tu d'un voyage à Singapour?

Et c'est en relevant la tête que je remarque, du coin de l'œil, un détail dans la salle de bain. Là : à travers la porte entrouverte, sur le miroir, un symbole tracé dans la buée du bout des doigts. Plusieurs flèches qui vont dans tous les sens à partir d'un même point – l'étoile du chaos. Où est-ce que j'ai déjà vu ça? Il m'apparaît soudainement étrange que chacune de ces pointes ressemble en quelque sorte au fer de lance, au tatouage de Lancea.

Ma fleur impossible.

Le sang fige dans mes veines. Je tourne les talons et la vrillette me donne le tournis, tout bascule. Elle est là, enroulée dans la serviette, d'une splendeur fracassante – brandissant le .38 chromé à deux mains, habilement, le pointant tout droit vers ma tête.

Enfin, je comprends tout.

C'est son regard. Il devrait être froid, détaché comme une pro, une vraie psychopathe, mon âme-sœur. Mais non : ses yeux s'embrouillent, la glace des iris fond en larmes, ses lèvres tremblent. À travers les pleurs, Lancea me garde bien en mire. Ce n'est pas aussi facile de tuer quelqu'un quand tu ressens de l'empathie. Les voiles tombent – elle est comme eux, alors, rien qu'un mouton parmi tant d'autres. Un mouton qui sait faire la comédie.

Oh, la pute.

Pendant que je cherche mes mots, une façon de m'en sortir, n'importe quoi – Lancea persévère malgré les larmes, arme le révolver, appuyant du pouce sur le marteau. S'en suit un déclic subtil, le barillet pivote. Ce sera d'une seconde à l'autre.

Non!

Je tente, j'essaie de lui offrir mon meilleur, mon plus beau sourire –

les lèvres, les yeux, pleines dents, la totale –, je *veux*, mais je n’y arrive pas, je ne suis pas capable; tout ce que je vois, c’est ce doigt si fin, cet index d’une main laiteuse qui se referme, peu à peu, sur la gâchette et la presse, doucement, tout doucement...

Et merde.

À toi de décider

Le soleil se levait sur les collines laurentiennes lorsque deux silhouettes émergèrent de la base souterraine. Parmi les volutes de fumée rance qui s'échappaient des portes creusées à même le roc, Amélie transportait Hans sur ses épaules.

Elle plissa des yeux, aveuglée d'abord par les lueurs du matin, ensuite par le brasier qu'était devenu l'hélicoptère, sa carcasse enflammée, rugissant dans l'aube. Amélie n'en avait plus rien à faire, elle persévéra. Son visage était couvert de suie, de coulisses de sueur, sa camisole tachetée d'huile hydraulique et de sang, mais elle gravissait la pente, inlassablement, pas à pas.

La forêt se dressait tout autour : les herbes jaunes, les collines parsemées d'épinettes noires, rabougries, un lac bleuté miroitant à travers les troncs.

Amélie choisit un talus de sphaignes à l'ombre d'un sapin pour y déposer Hans. Elle l'allongea doucement, s'agenouilla près de lui. C'est alors qu'elle aperçut une forme inerte dans les herbes folles : le cadavre du pilote, face contre le sol, trois flèches plantées dans le dos.

À côté de la dépouille flottait un drapeau noir, bricolé avec une branche de bouleau et un haillon déchiré, comme pour signaler que la base était conquise.

Là, des ombres furtives entre les arbres, menaçantes.

Instinctivement, Amélie plaça une main sur le pistolet à sa ceinture, mais Hans, qui avait repris conscience, plaça une main tremblante sur la sienne pour l'arrêter. Il avait le visage boursoufflé, un œil fermé par l'enflure, de vilaines coupures aux lèvres. Malgré la douleur, il tentait de scruter les alentours, d'évaluer la situation. Avec certitude, il leva un bras chétif dans les airs, signalant aux rôdeurs du bout des doigts.

– Merci, murmura-t-il, la voix éraillée. Amélie, c'est bien ça?
Amélie hocha la tête silencieusement, honteuse. Elle allait parler, voulait s'excuser de tout – n'était pas capable de trouver les mots,

savait que ça ne suffisait pas. Elle comptait les secondes. La fin était certainement proche.

Des figures émergeaient peu à peu aux alentours, surgissant de nulle part. Une demi-douzaine, hommes et femmes, vêtus de loques, la peau dorée par le soleil, visages peints, armés jusqu'aux dents : arcs, arbalètes, machettes et autres armes de fortune.

Des Vagabonds.

L'une d'entre eux marcha jusqu'à Hans et Amélie, ses bottes foulant la terre agilement, de longues tresses retombant sur son manteau en peau de chevreuil. Amélie ne tentait pas de se défendre, convaincue d'appartenir au vieux monde et de devoir crever avec lui. Le coup de grâce allait venir et ce serait fini, comme ça.

Mais la Vagabonde souriait, les pommettes saillantes, un sourire comme le soleil levant.

– Chiske, lança Hans avec soulagement.

– Juste à temps, ricana l'autre. On va s'occuper de toi rapidement, personne veut traîner ici encore longtemps. Mais on a réussi, tu sais : le réseau d'hydroélectricité est en miettes. Shit, Hans, j'y aurais pas cru.

Chiske jeta un coup d'œil accusateur à Amélie, lorgnant le logo de la Hope Sec avec dédain.

– J'y crois toujours pas, ajouta-t-elle.

Mais plutôt que de fuir son regard, Amélie le lui retourna, franchement, malgré le regret. Maintenant qu'elle n'avait plus rien à perdre, il n'était plus question de se cacher, de faire semblant – plus jamais.

– Eh, soupira Hans, on ne peut pas tout prévoir.

– Repose-toi, conseilla Chiske. On te bricole une civière, je reviens.

Sans attendre, la Vagabonde alla rejoindre les siens, qui s'affairaient déjà, d'une habileté remarquable, avec des branches mortes et des cordes.

Amélie profita du fait qu'ils étaient seuls à nouveau.

– J'ai l'impression de me réveiller d'un coma, avoua-t-elle.

Je sais pas comment m'excuser. Tout ce que j'ai fait... y'a pas moyen. Vous devriez me laisser crever ici, toute la planète va vouloir ma tête de toute façon. J'ai plus ma place nulle part.

Hans haussa les épaules.

– Il est jamais trop tard, murmura-t-il, pour faire la bonne chose.

– Mais maintenant? osa Amélie. Pendant que tout s'écroule?

Qu'est-ce qui va se passer, au juste?

Un rire s'échappa de la gorge sèche de Hans.

– Tu sais, dit-il, j'en ai aucune espèce d'idée. Il reste sûrement un million de choses à faire, de trucs à saboter, de graines à planter. Mais mon plan – notre plan s'arrête ici. Une partie de la civilisation s'effondre, tant mieux. Notre cauchemar est terminé, le leur commence à peine. Ça risque d'être brutal. Reste plus qu'à vivre. Amélie hocha la tête, ruminant ce dernier mot en scrutant les alentours, dubitative.

Vivre.

Comme le monde semblait différent, maintenant : intrigant, simultanément sauvage et sensible. Plus rien derrière et l'inconnu devant, mais au lieu de la peur, Amélie y voyait quelque chose de serein, quelque chose de sain.

Pendant qu'ils discutaient, les rayons du soleil percèrent à travers la forêt, avec leur chaleur réconfortante.

– Et tu peux aussi, osa Hans. Ma sœur, mes camarades, tous les gens que j'aime sont éparpillés à travers la province et dans ce chaos total, ça sera difficile de les retrouver. Mais c'est tout le sens qui me reste. Et tu pourrais m'aider, si tu veux.

Amélie le dévisagea, surprise et douloureusement consciente de son propre passé. Tous ces souvenirs, ce n'étaient pas ceux d'une étrangère, c'étaient bel et bien les siens – tout le malheur qu'elle avait causé, la mort, la prison. Qui pourrait réellement lui pardonner ça?

Les yeux d'Amélie se brouillèrent de larmes.

– Tu voudrais de moi? demanda-t-elle, émue. Après tout ce que j'ai fait?

Hans leva une main tremblante, trouva celle d'Amélie, la serra.

– On a tous été esclaves, murmura-t-il.

Et Amélie retourna sa poigne, aussi fort qu'elle le put.

– Maintenant, dit Hans, c'est à toi de décider.

*Ouvrage imprimé
par Transnumérique
à Mascouche, en mars 2015
pour le collectif d'édition Sabotart*

*Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100% post-consommation*

*www.sabotart.info
www.brunomasse.com*